

Jean-Jacques Greif
ZAZA S'EN VA

greif.jj@gmail.com

1998. À Hollywood.

Les gens sont vraiment bêtes. Ils attendent toujours d'être vieux et gâteaux pour écrire leurs mémoires. Moi, je commence tout de suite, pendant que mes souvenirs sont bien frais.

J'aurais même dû m'y mettre plus tôt, parce que j'ai déjà oublié mes premières années. Tamara (c'est ma mère) m'a raconté ma naissance. Dès que je suis sortie de son ventre, j'ai hurlé comme une furie, prétend-elle. On voyait bien que je voulais déjà me plaindre et protester ; cela faisait beaucoup rire la sage-femme et les infirmières. Si j'avais une meilleure mémoire, je pourrais démentir ces calomnies.

Je me souviens de l'école de Mrs Carter, où je suis allée à l'âge de deux ans et demi. Il y avait de hautes fenêtres à travers lesquelles on voyait le clocher d'une église, des petites tables rondes posées sur un parquet luisant, des lavabos adaptés à notre taille. Normalement, Mrs Carter prenait les enfants à trois ans, mais j'étais très précoce et intelligente. C'était une école américaine qui se trouvait près de la tour Eiffel. Mrs Carter parlait le français avec un accent rigolo.

– Tou as mis un djoli rouban dans tes cheveloures, Laïza, disait-elle.

Je me souviens que je portais des habits idiots, des sortes de jupes-culottes en jean avec mon nom brodé sur les poches. Tamara avait déjà sa manie de coudre des machins ridicules pour m'embêter.

Nestor, mon grand frère, est très délicat. Il ne supportait pas l'école maternelle de la rue Croulebarbe, alors mes parents ont trouvé cette école de snobs pour le pauvre gosse. Ensuite, je l'ai suivi. Nous apprenions l'anglais, c'était toujours ça de pris.

Tamara est une grande admiratrice de l'Angleterre, de l'Amérique, et même de l'Australie. D'ailleurs, cette semaine, elle est encore partie inspecter sa boutique de

Zaza s'en va

Londres. Si vous regardez quelquefois des magazines de mode, vous avez sûrement déjà vu Tamara. Elle a des cheveux roux et un grand nez. En tout cas, vous avez vu ses chapeaux. Il y en a qui ressemblent à un cactus, d'autres à un ventilateur. Elle me dit toujours:

– Essaie juste celui-ci, Lisa, il t'ira très bien.

Mais moi, plutôt avaler une glace à l'arsenic que de mettre un de ces machins sur ma tête.

La reine d'Angleterre non plus. Même si elle avait envie de se coiffer d'un cactus, elle n'achèterait jamais un chapeau français, vu que c'est interdit par le protocole. Tamara dit que le protocole peut aller se rhabiller. Elle rêvait de vendre des chapeaux à la princesse Diana, parce que c'était la petite chérie des Anglais. Après avoir divorcé du prince Charles, elle pouvait porter ce qu'elle voulait. Tamara connaissait quelqu'un qui connaissait Dodi, le nouveau fiancé de la princesse. Alors qu'elle était à peu près sûre que le cher homme allait enfin offrir un couvre-chef en forme d'abat-jour à Lady Di, les deux amoureux ont essayé de battre le record du monde de vitesse en Mercedes dans le tunnel du pont de l'Alma.

Bon, où en étais-je ? A oui, l'école de Mrs Carter. À Noël, nous chantions *Rudolf the red-nosed reindeer*¹. Je jouais un renne de l'attelage du père Noël, avec des branches sur la tête et un petit pompon blanc sur les fesses en guise de queue. Nous emportions notre déjeuner à l'école dans une boîte en fer appelée *lunch box*. Tamara me donnait des sandwiches au saumon, mais c'est Big John qui les mangeait, parce que je n'aimais pas ça. Il était très content.

À la fin de mon année à l'école de Mrs Carter (j'avais trois ans et demi), nous sommes partis en vacances en Amérique, chez mes copines Pat et Sally. L'école de Mrs Carter était pleine d'enfants américains. Nous avons passé l'été dans une grande maison en bois au bord d'un lac. Quand j'essaie de l'évoquer en fermant les yeux, je ne sais pas si je revois vraiment la maison, ou bien plutôt son image sur les photos que Morbius a rapportées du voyage.

Zaza s'en va

Mon père s'appelle Gilbert, mais tout le monde dit Morbius. Tamara lui a donné ce surnom quand elle l'a rencontré, parce qu'elle lui trouvait un air de savant fou et que c'est le nom du savant fou dans le film *Planète Interdite*. C'est vrai qu'il est toujours un peu perdu dans ses programmes d'ordinateur et qu'il a une tête bizarre, avec ses cheveux qui partent dans tous les sens comme des bouts de ficelle. En fait, le savant de *Planète Interdite* a l'air beaucoup moins fou que lui.

Dans l'école de Mrs Carter, il y avait trois professeurs (en dehors d'elle) : Big John, qui est américain comme Mrs Carter ; Myriam et Monique, qui sont françaises. Big John devrait s'appeler Very Big John. Il mesure près de deux mètres et pèse au moins cent vingt kilos. Il porte une grande barbe noire de pirate. Il s'est disputé avec Mrs Carter, la directrice, je ne sais pas pourquoi. Cela s'est passé à la fin de ma première année à l'école. Myriam, Monique et lui ont décidé de fonder une nouvelle école. Plusieurs parents d'élèves les ont soutenus. Mes chers parents, Tamara et Morbius, ont même donné de l'argent, je crois. A cette époque-là, Tamara n'avait pas encore découvert sa vocation de créatrice de chapeaux ridicules. Elle réalisait des films publicitaires et elle était très bien payée. Elle a trouvé un local pour la nouvelle école, un ancien garage dans lequel elle avait tourné un film. Ils ont nommé la nouvelle école "Rockaway School", en souvenir d'une école Rockaway où Big John allait quand il était petit.

Les élèves du début venaient surtout de l'école de Mrs Carter, mais peu à peu, les habitants du quartier ont découvert la nouvelle école. Enfin, pas tous les habitants du quartier – seulement ceux qui étaient prêts à payer une fortune pour les études de leur précieux moutard. Comme l'école est franco-américaine, les Américains et les Anglais étaient nombreux parmi les premiers inscrits. Ma copine Mary, par exemple, est arrivée dès l'ouverture de l'école. Les Français, plus méfiants, ont fini par venir aussi. Mon autre copine, Hélène, est arrivée l'année suivante. Pat et Sally, mes premières amies, sont restées dans l'école de Mrs Carter.

Je me souviens que je suis allée en vacances avec Hélène en Belgique. Ses parents ont un camping-car orange qui réussit toujours à tomber en panne sur une route déserte à cinquante kilomètres du village le plus proche. Ils sont architectes écologistes. Ils construisent des maisons solaires, des cabanes dans les arbres, des trucs comme ça. Avant

Zaza s'en va

de s'installer à Paris, ils élevaient des chèvres dans les Cévennes. Moi, j'appelle ça baba, mais à l'époque, on disait "hippie".

Pendant leurs études, Tamara et Morbius étaient hippies, eux aussi. J'ai des photos où Tamara porte une grande robe à fleurs vraiment grotesque. Ils se sont mariés en 1978, d'ailleurs ils disent qu'ils pourraient divorcer cette année pour fêter leurs vingt ans de mariage, puisque nous sommes en 1998. Ce grand dadais de Nestor a seize ans, moi douze et Petit Toni huit. Deux enfants, ça suffisait largement ; je ne sais pas ce qui leur a pris de faire Petit Toni (qui s'appelle en fait Antoine). En tout cas, j'espère que maintenant, c'est fini. Ils sont tout le temps en train de se compliquer la vie. Leur devise, c'est : "N'importe quoi".

Je saute une ligne pour marquer que j'ai interrompu la rédaction de ce chef d'œuvre en entendant Morbius crier : "À table !" Il nous a servi son sempiternel gratin de courgettes au pain perdu. Nestor et Petit Toni étaient très contents, mais pas moi. On pourrait manger des trucs normaux, quand même. D'ailleurs quand Tamara est là, c'est pareil. Elle arrive si tard de la boutique que Morbius prépare le dîner presque tous les soirs.

Je ne vois pas pourquoi la fille au pair ne s'occupe pas du dîner. Ils la paient, non ? Je le dis toujours à Tamara : Harriett pourrait nous cuire des bons petits plats irlandais. Tamara prétend que ses heures de travail ne vont pas jusqu'au dîner. C'est débile : elle pourrait travailler plus tard si elle n'allait pas chercher Petit Toni tous les après-midis à l'école Bel-Air.

– Tu n'as qu'à le ramener, toi, dit Tamara.

– Moi ? N'importe quoi ! Il pourrait rentrer tout seul. Quand j'avais huit ans, je rentrais de l'école toute seule. Vous le gêtez, cet enfant, c'est dingue. En plus, je ne sors pas tous les jours à la même heure.

– Il y a au moins trois jours par semaine où tu sors à la même heure que lui, et l'école secondaire est à cinquante mètres de l'école primaire.

– Cent mètres. De toute façon, je veux pouvoir aller chez Mary.

Zaza s'en va

– Bon, n'en parlons plus, mais comme il n'est pas aussi prodigieusement précoce que toi, il ne peut pas rentrer seul. Donc Harriett va continuer à le ramener. Par ailleurs, rien ne t'empêche de préparer le dîner.

– Ah oui ? Et pourquoi tu ne dis pas ça à Nestor ? C'est parce que je suis une fille, hein ! Tu veux que je devienne la parfaite ménagère. C'est pas vrai !

– Nestor prépare son baccalauréat.

– C'est quoi, ce délire ? Monsieur a toujours une bonne excuse, mais quand il avait douze ans, il ne faisait pas non plus la cuisine. Vous favorisez les garçons, c'est vraiment nul.

– Arrêtons cette discussion, Lisa, tu me fatigues.

– Pff... Vraiment ! Cette maison, c'est comme la dictature chinoise : on n'a pas le droit de parler, en fait.

Je fais de très bons gâteaux, et une quiche lorraine je ne vous dis que ça, mais il n'est pas question que je me donne du mal pour ces deux frères qui ne lèvent pas le petit doigt pour moi. Quant à Morbius, il est tellement dans la lune qu'il avalerait n'importe quoi.

C'est normal que je parle surtout de l'école dans mes mémoires. Quand on est enfant, on passe beaucoup de temps à l'école. C'est comme le bureau pour les adultes. A part l'école, il n'arrive rien dans ma vie. Le week-end, nous allons souvent nous barber en Normandie dans la maison de campagne de Kama et Jacques, les parents de Tamara. Quand j'ai la grippe, Kama m'ausculte, parce qu'elle est médecin pédiatre. Elle a pris sa retraite, mais pour sa petite-fille préférée, elle fait une exception. Elle est née en Pologne. Elle, au moins, elle a eu une vie intéressante. Pendant la deuxième guerre mondiale, elle est allée en Russie et il lui est arrivé des tas d'aventures. Adèle, la mère de Kama, c'est-à-dire mon arrière-grand-mère, a quatre-vingt-treize ans. Elle est toute rabougrie dans sa chaise roulante et sourde comme un pot. Quand j'étais petite, mettons quand j'avais quatre ans, il paraît que je faisais rire tout le monde en imitant l'accent polonais d'Adèle. Je ne m'en souviens pas du tout. Kama parle aussi avec un accent polonais, mais beaucoup moins prononcé. Le père de Jacques a le même âge que la mère d'Adèle. Il est né en Pologne comme Kama et Adèle, mais Jacques est né en France, donc il parle sans

Zaza s'en va

accent. J'ai encore deux grands-parents du côté de Morbius, mais je ne les vois jamais, parce que Morbius est fâché avec eux.

En hiver, nous allons faire du ski en Suisse, dans un village qui s'appelle Champigny. Nous disons toujours Champignac, en souvenir du village du comte de Champignac dans Spirou. Nous y allons aussi en été, parce que cela fait du bien à Petit Toni pour son asthme. C'est nul. Je le dis à Tamara :

– Avec votre histoire de passer toutes les vacances au même endroit, il ne me restera qu'un seul souvenir quand je serai grande : Champignac, et puis c'est tout.

– Si tu veux, je peux t'envoyer en colonie.

– Pourquoi pas au baignon, pendant que tu y es ? Tu serais bien contente de te débarrasser de moi.

– D'ailleurs nous n'allons pas toujours à Champigny. Je t'ai emmenée au Japon il y a deux ans.

– Vingt heures dans un avion au milieu de cinq cents Japonais qui passaient leur temps à se photographier les uns les autres, et ensuite toute la journée dans des embouteillages pour aller voir tes clients, merci. En plus, tu me forçais à porter une horrible casquette mauve...

– Si tu choisis de retenir seulement le mauvais côté des choses, tu te rends malheureuse, Lisa.

– Tout ce que je demande, c'est d'aller bronzer sur une plage comme tout le monde. Je ne sais pas comment j'ai fait pour tomber dans cette famille, c'est dingue ! C'est vraiment la famille la plus nulle. Vous ne me méritez pas !

Quand Nestor a grandi, Tamara et Morbius ont cherché un collège pour lui. Après une longue enquête, ils ont décrété que les collèges où vont tous les autres enfants sont d'affreuses prisons, où l'on empêche les pauvres petits de développer leurs dons et leur créativité naturelle et tout ça. Alors ils ont loué une ancienne épicerie à cent mètres de l'école et ont créé l'école Rockaway Secondaire. Morbius a acheté des tables d'écolier dégoûtantes au marché aux puces. Ensuite, il a passé au moins trois jours à s'escrimer avec un couteau de peintre et un marteau pour enlever les chewing-gums collés depuis des siècles sous les tables. En fait, Rockaway Secondaire, c'est ce qu'on appelle une

Zaza s'en va

école parallèle. Autrement dit, une école où les élèves sont complètement fous et les profs encore plus, à commencer par Tamara et Morbius.

Il n'y a pas un seul vrai professeur, dans ce truc-là. Tamara et Caroline, une de ses copines qui est journaliste, donnent des cours de français ; Morbius enseigne les maths et la physique ; divers amis à eux s'occupent des autres matières n'importe comment. Moi, j'ai refusé tout net. Je suis entrée en sixième au collège Raymond Queneau. Je n'avais rien appris du tout à l'école Rockaway, mais au collège, sans vouloir me vanter, j'étais quand même la première de la classe. Il ne faut pas me prendre pour une idiote. Par exemple, je vais à la bibliothèque rue Buffon et j'emprunte sept livres, c'est le maximum. Normalement, j'ai trois semaines pour les lire, mais en une semaine j'ai fini et j'y retourne. Quand j'arrive à la dernière page d'un livre, je suis triste, alors j'en commence vite un autre pour me remonter le moral. Il ne faut pas me confondre avec mes frères, qui ne lisent rien du tout. Encore, Nestor travaille sa guitare, tandis que Petit Toni, en dehors de sa Nintendo DS et de ses mangas...

Au collège Raymond Queneau, il fallait apprendre par cœur des tas de trucs complètement stupides, comme la reproduction des lichens et des fougères. En plus, Morbius était furieux parce qu'en mathématiques on étudiait le *secteur saillant*.

– J'appelle ça un angle, tout le monde appelle ça un angle. On se cogne sur l'angle de la table, pas sur son secteur saillant. Ces programmes sont écrits par des pédants et des Diafoirus. Ensuite, on s'étonne que les Américains soient loin devant nous pour les ordinateurs et les logiciels !

Du coup, l'année dernière, je suis revenue à Rockaway Secondaire en cinquième. Tamara et Morbius ont insisté pour que je revienne. Nestor venait de partir au lycée, donc ils n'avaient plus personne de la famille dans leur classe secondaire ; Petit Toni était à Rockaway, mais en CM1, chez les petits.

J'étais contente de retrouver ma copine Mary, que j'ai connue à l'école primaire. Mary est née en Amérique, mais son père est français, et maintenant elle habite avec lui. C'est une vraie amie. Je lui dis tout.

Zaza s'en va

Ce projet d'écrire mes mémoires, ce n'était pas une bonne idée. Je suis arrivée au présent en moins de deux. Je vais plutôt tenir un journal.

Ce matin, Tamara est rentrée de Londres. J'étais dans la cuisine avec Petit Toni, en train de manger des corn flakes. Nestor était déjà parti au lycée. Ses cours commencent à huit heures, d'ailleurs tous les matins il ronchonne et part en courant à toute vitesse, tandis que nous c'est neuf heures. Morbius était déjà parti, lui aussi.

– Vous avez vu ? dit Tamara. Il y a la police dans la cour !

– La police ? Où ça, la police ?

Nous nous précipitons à la fenêtre. Ah oui : un camion de police et plusieurs agents.

– C'est la vieille Madame Simailot qui est morte.

– La voisine du dessus ?

– Ils m'ont dit qu'elle est peut-être même morte depuis deux ou trois jours. La femme de ménage l'a découverte il y a une heure. Elle avait la clef.

C'est louche, cette histoire. Moi, ça ne m'étonnerait pas que le gros Bicard l'ait tuée. Quand je le croise dans l'escalier, celui-là, il me dit bonjour sans me regarder, d'un ton mielleux qui m'a toujours semblé suspect. Si ça se trouve, mine de rien, elle était super riche, la vieille Simailot. Elle faisait semblant d'être pauvre pour tromper son monde. Elle cachait des diamants dans sa salle de bains. Il ne les a pas trouvés, le gros Bicard, mais moi je sais où ils sont : dans un pot de crème de nuit. Pas un pot vide, hein ! Bien enfoncés dans la crème, tout au fond. Il faudrait que j'aille voir.

– Mais où est Harriett ? demande Tamara.

– Elle n'est pas encore arrivée.

– Comment ? Je lui ai pourtant bien dit que Morbius avait un rendez-vous ce matin et qu'elle devrait emmener Petit Toni à Rockaway. Je vais voir ce qui se passe. Au pire, tu pourrais, Lisa, non ?

– C'est ça ! Pour une fois que j'ai cours plus tard, je ne vais pas y aller à neuf heures. Et qu'est-ce que je ferai, ensuite, pendant une heure ?

– Tu sauteras de joie à l'idée d'avoir rendu service pour la première fois de ta vie.

– Mais enfin, qu'est-ce qu'elle raconte ? Cette famille me torture. Nestor et Petit Toni, tu ne les tortures pas comme ça...

Zaza s'en va

Harriett habite dans une pièce du rez-de-chaussée que nous appelons l'atelier parce qu'un serrurier l'occupait il y a longtemps. Donc Tamara traverse la cour et entre dans l'atelier. Elle ressort au bout d'un moment en traînant Harriett qui hurle :

– Laisse-moi au moins me habiller !

De la fenêtre de la cuisine, on voit très bien la scène. Harriett a juste eu le temps de mettre son soutien-gorge et sa jupe ; elle tient son sweat-shirt à la main. Les policiers sont un peu étonnés, surtout que deux d'entre eux sont en train d'arriver avec le cadavre de Mme Simaillet sur un brancard. Le cadavre, c'est dommage, ils l'ont caché sous une couverture.

Pour ma deuxième année à Rockaway Secondaire, je devrais être en quatrième. En fait, dans cette prétendue école, il n'y a pas vraiment de classes. Nous sommes seulement douze élèves, tous dans la même salle. Bien qu'ils aient tout repeint, je trouve que ça sent toujours l'épicerie. Le plus jeune élève a onze ans, la plus vieille quinze.

En français, nous écrivons des articles pour le journal de l'école, *La Feuille d'Artichaut*, que nous vendons aux passants rue Mouffetard. Chacun écrit ce qu'il peut. Julien et Arthur écrivent des trucs débiles, mais Tamara et Caroline les publient quand même pour les encourager. Mary, Hélène et moi, nous pourrions faire tout le journal, ce serait facile, mais alors les autres n'apprendraient rien. En tout cas, je trouve qu'il faudrait changer son nom, parce que *La Feuille d'Artichaut*, franchement, c'est n'importe quoi.

Comme vrai métier, Morbius est professeur de mathématiques et chercheur à la faculté des sciences de Jussieu, qui est tout près de l'école. Il s'est arrangé pour donner ses cours de faculté l'après-midi, ainsi il peut ouvrir l'école Rockaway Secondaire tous les matins à neuf heures. Vers neuf heures cinq, il nous emmène courir au Jardin des Plantes pour nous réveiller. Ensuite il rentre à la maison en courant, sauf le lundi et le jeudi, jours où il passe toute la matinée à l'école. Tant qu'il ne fait pas trop froid, il nous fait le cours en short. Ça me change de mon prof de maths au collège Raymond Queneau, qui était un vieux grincheux. Les maths de Morbius, en plus, c'est spécial. Il dit que le programme ne tient pas debout, donc il s'en occupe seulement un jour sur deux. Les autres jours, il nous montre des multiplications égyptiennes, ou alors une méthode

Zaza s'en va

coréenne pour compter sur les doigts. Nous faisons de la géométrie avec des bouts de ficelle, nous étudions les nombres premiers avec des pions de go.

Un nombre premier, c'est un nombre qu'on ne peut pas diviser par un autre nombre, comme par exemple 17. C'est la spécialité de Morbius, ou plutôt son obsession. Quand il a choisi d'étudier les nombres premiers dans sa jeunesse, ça n'intéressait à peu près personne, mais un beau jour les gens qui s'occupent d'espionnage et de trucs comme ça se sont aperçus que les très grands nombres premiers pouvaient servir à coder les messages. Du coup, toutes les découvertes de Morbius et de ses copains sont considérées comme des secrets militaires et ils n'ont pas le droit d'en parler. Ils ne sont pas contents du tout.

Morbius nous a montré comment coder un message sur l'ordinateur. Mettons que j'écrive : "Je m'appelle Élisabeth mais tout le monde m'appelle Lisa". L'ordinateur utilise un code secret, que l'on appelle une clef, et il écrit la phrase comme ça : "vr%u>-ywçàpùÄ5mmêiyoáér#{|AÄówÖ0ÅñHpÉÇÛâKv2çsw{Çuè-ÛÉæz". La personne qui reçoit le message peut le décoder si elle possède la clef. Dans les vrais systèmes de codage, il y a deux clefs. Morbius a dit qu'il ne pouvait pas nous expliquer comment ça marche, pas parce que c'est interdit, mais parce que c'est trop compliqué.

Même quand les cours de Morbius sont vraiment faciles, il y a des élèves qui ne comprennent rien. Il perd plein de temps à leur montrer qu'ils peuvent y arriver ; ça retarde toute la classe. Il me donne des exercices de maths de quatrième, que je finis en cinq minutes. En même temps, il s'acharne pendant une heure à expliquer des exercices de sixième au grand Julien, qui est pourtant plus vieux que moi.

Le matin, quand nous courons dans le Jardin des Plantes, nous passons par le labyrinthe. Morbius nous montre la pancarte sur le grand cèdre du Liban : "Planté par M. de Jussieu en 1734." Il nous demande quel âge ça lui fait. Comme nous sommes en 1998, il faut aller de 1734 à 1794, ça fait soixante ans, et puis de 1794 à 1994, ça fait deux siècles, et ajouter quatre ans. Donc le grand cèdre a 264 ans, c'est quand même pas sorcier. Julien pense que le cèdre a quatre ans. Il m'énerve, oh il m'énerve.

– T'es bête ou quoi ? Tu crois qu'un arbre peut devenir aussi gros que celui-là en quatre ans ?

Zaza s'en va

– Toi c'est normal que tu trouves, t'es la fille du prof.

– Non, mais qu'est-ce qu'y faut pas entendre. C'est pas mon père qui m'a appris que les arbres ne poussent pas en quatre ans. T'es jamais allé à la campagne ?

Mary et Samantha trouvent l'âge du cèdre, mais cette nouille d'Aline déshonore le camp des filles. Elle dit d'abord vingt-neuf ans, puis quarante-deux. Elle croit jouer au loto, peut-être. Morbius lui demande son âge : quinze ans, et son année de naissance : 1983. Il lui demande quel âge elle aurait si elle était née un siècle plus tôt, en 1883. Au lieu de cent quinze ans, Aline dit vingt-cinq. C'est dingue ! Il lui demande quel âge aurait Napoléon, à peu près, s'il vivait encore.

– Je sais rien en histoire, dit-elle.

Dès que nous rentrons à l'école, Morbius fait poser à Julien et Aline la soustraction 1998 – 1734 sur leur cahier. Ils y arrivent très bien. Il leur fait chercher les dates de naissance de Napoléon et de M. de Jussieu dans le dictionnaire, puis calculer l'âge qu'ils auraient aujourd'hui. Il leur donne toute une liste de personnages historiques. Il aime beaucoup mélanger deux matières, comme l'histoire et les mathématiques. Aline trouve que Jésus aurait 1245 ans. Tous les élèves se moquent d'elle, mais elle montre le Petit Larousse : Jésus est né en 749, c'est écrit dedans.

Comme les parents d'élèves trouvent que nous n'étudions pas assez l'histoire, Morbius a encore inventé un nouveau truc : chaque élève doit se mettre dans la peau d'un personnage historique de son choix, puis le jouer devant la classe. Moi, j'ai choisi Jeanne d'Arc. J'arrive devant la classe en me tournant le doigt dans l'oreille :

– Ah, ça m'énerve, j'ai des bourdonnements tout le temps. Comme si j'entendais des voix, en fait. (*Je m'adresse aux élèves*). Eh, les moutons, là, arrêtez de bêler, que j'écoute un peu. Oui, quoi ? Sainte Marguerite ? Saint Michel ? Ct'une blague ou quoi ? Parlez plus fort ! Que j'aille chercher le dauphin Charles à Bourges et que je l'emmène à Reims pour le couronner ? C'est amusant, ça ! Faites-le vous-mêmes ! Devenir soldate, m'habiller en homme, monter à cheval, délivrer Orléans, bouter les Anglais hors de France, et quoi encore ? (*Je m'adresse de nouveau aux élèves*). Eh bien oui, ma Jeanne d'Arc est restée à garder ses moutons, comme ça elle n'a pas été brûlée à Rouen le 29 mai 1431. Même qu'en 1492, quand elle avait quatre-vingts ans, elle a rencontré Christophe

Zaza s'en va

Colomb, qui a fait demi-tour au milieu de l'Atlantique parce qu'il ne trouvait pas l'Amérique. Vous savez pourquoi la vraie Jeanne d'Arc a été brûlée ? Les Anglais et les Bourguignons voulaient se débarrasser d'elle, mais les juges ne savaient pas quoi lui reprocher. L'évêque Cauchon a trouvé qu'elle offensait l'Église en s'habillant en homme. Il a dit qu'il lui pardonnait, mais que dorénavant, elle devait mettre une robe. Dès qu'elle s'est habillée en femme, un soldat a essayé de la violer dans sa prison, alors elle a vite remis son pantalon. L'évêque a dit que maintenant, elle était non seulement hérétique, mais aussi relapse, c'est-à-dire qu'elle récidivait dans son crime. Alors ils l'ont condamnée à mort.

C'est ma grand-mère, Kama, qui m'a raconté tout ça. Elle a étudié un gros livre sur Jeanne d'Arc pendant la guerre en Russie. En tout cas, Morbius me félicite. Ma brillante prestation prouve que son idée est bonne. Parce que les autres élèves... Julien prétend qu'il est Nestor. Morbius se gratte la tête.

– Je ne sais pas si je peux accepter ce choix. Nestor n'est pas un personnage historique.

– Comment ça, pas un personnage historique ?

– Il n'a pas existé, tu comprends.

– Tu en es sûr et certain, qu'il n'a pas existé ?

– Non. Je ne peux pas le prouver.

– Alors tu vois !

Un grand sourire niais barre le visage de Julien. Puisque Morbius accepte Nestor, un autre élève choisit Zorro. Ensuite, Arthur interprète Valéry Giscard d'Estaing, sous prétexte qu'il sait imiter sa voix. Morbius proteste : pour un cours d'histoire, il attend plutôt Jules César et Napoléon que des personnes vivantes. Samantha veut jouer Dalida, une chanteuse idiote.

– Elle est morte, donc tu ne peux rien dire.

– Il ne suffit pas de mourir pour devenir un personnage historique.

Comme d'habitude, cette affaire tourne à la confusion la plus complète. Aline, qui habite boulevard Henri IV, trouve une machine à remonter le temps dans son grenier et va rendre visite au roi Henri IV. Il la jette dans les oubliettes de son château.

Zaza s'en va

– Sortez-moi de là, Monsieur le roi, hurle-t-elle. Je serai sage ! J'apprendrai mes leçons ! Je veux retourner à l'école Rockaway !

Complètement folle. Moi, j'ai dit à Tamara et Morbius qu'ils devraient renvoyer Aline et Julien, et aussi deux ou trois autres idiots. Ils ont bien renvoyé Stéphane l'an dernier parce qu'il tapait sur tout le monde. Morbius dit qu'on était obligé de le renvoyer parce qu'il était dangereux, mais que sinon, on ne va pas renvoyer les mauvais élèves, vu qu'ils sont plus intéressants que les bons.

– S'ils font des progrès, c'est très gratifiant pour les professeurs. Nous avons l'impression de servir à quelque chose. Ça peut changer toute leur vie.

– D'ailleurs, remarque Tamara, ils ne sont pas bêtes du tout, Aline et Julien. Tu te souviens, en juin, la fête de fin d'année ? C'étaient les deux meilleurs pour le théâtre. J'aimerais bien voir ta tête, Lisa, s'ils deviennent un jour de grandes vedettes de cinéma !

– Vous voulez parier ? En attendant, on a une classe de débiles, sans parler des professeurs ridicules : la prof de français avec ses chapeaux de clown, le prof de maths en short. N'importe quoi !

Une fois, l'année dernière, Morbius s'est fâché avec moi. Il a à moitié renversé ma table. Maintenant, il dit qu'il ne s'en souvient pas. Il a un sélecteur de mauvais souvenirs pour les passer à la trappe !

Je vais souvent chez ma copine Mary. Elle habite tout près de l'école. Son père fait des dessins pour la publicité et aussi des tableaux pour lui-même. Les dessins sont normaux, mais les tableaux sont très violents, avec des hommes et des femmes nus qui se donnent des coups de couteau et du sang qui gicle, on se croirait dans un film d'horreur. Je me demande pourquoi il peint comme ça. Il est peut-être fou. Puisque c'est une école de fous. Sauf que Mary est très raisonnable. Elle est moitié française moitié américaine et parle les deux langues sans accent. Elle dit que plus tard, si elle est au chômage, elle pourra gagner sa vie comme interprète. Elle a grandi à Paris, et puis elle est partie en Amérique avec sa mère, et puis elle est revenue pour habiter avec son père il y a deux ans. Son grand frère Allan a fait le contraire : il est reparti il y a deux ans. C'était le meilleur copain de Nestor, mon grand frère, même qu'ils se sont mis à la guitare

Zaza s'en va

ensemble. Comme l'école Rockaway Secondaire s'arrête à la troisième, Nestor est parti en seconde au lycée Fénelon. Allan trouvait que le lycée français, c'est vraiment trop nul, alors il s'est inscrit dans une high school du côté de chez sa mère en Californie.

Mary a des cheveux qui partent dans tous les sens, comme Morbius, mais en plus ils sont blonds, très pâles, presque blancs. Elle dit que ça lui vient de sa mère. Heureusement, moi, je n'ai ni les cheveux fous de Morbius, ni les cheveux roux de Tamara, mais des cheveux châtain avec juste des reflets roux.

Quand nous allons chez Mary après la classe, nous parlons de plein de trucs : les groupes de rock qui nous plaisent, les livres que nous lisons, les films que nous avons vus, les feuilletons qui passent à la télé. Un jour, boulevard Saint Marcel, une voiture nous renverse toutes les deux. Pourtant, nous traversons sur le passage pour piétons.

Le conducteur a dit à la police qu'il était pressé. Ils lui ont enlevé deux points de son permis de conduire pour lui apprendre.

Moi, je ne me souviens de rien. Je me réveille à l'hôpital trois jours plus tard. Il paraît que ma tête a cogné le trottoir et que j'ai beaucoup saigné. D'ailleurs il me reste une bosse et un pansement. J'ai perdu connaissance, ils appellent cela un traumatisme crânien. On peut dire que j'étais dans le coma, mais il vaut mieux ne pas le dire parce que ça fait peur.

Quand j'étais dans le cirage, le docteur a demandé à mes parents si j'aimais une musique particulière. C'est un truc américain pour réveiller les comateux. Si ça ne marche pas, c'est que les gens sont morts. Petit Toni a apporté une de mes cassettes des Beatles – un cadeau de Morbius. Dès que je l'entends, hop, je me lève et je commence à danser ! Enfin, pas exactement. J'ouvre les yeux, mais je ne sais pas où je suis, qui je suis, et ce que j'entends. Je vois un garçon de neuf ans qui hurle :

– J'ai réussi ! J'ai réussi ! Je vous l'avais bien dit, qu'elle aime les Beatles ! Elle nous embête assez avec son Sergeant Pepper et son Yellow Submarine. Tu peux me remercier, ma vieille ; sans moi, tu restais dans le coma jusqu'à la fin de tes jours !

Je me demande qui est ce gosse mal élevé. Je ne reconnais pas non plus les deux adultes qui l'accompagnent. Je ne me souviens même pas de mon nom. J'essaie de dire :

Zaza s'en va

“J’ai mal à la tête”, mais la phrase qui sort, c’est : “Je moque au bouchon”. Les deux adultes ont l’air étonné, le garçon stupide rigole, le docteur paraît inquiet.

– Un peu d’amnésie... J’ai l’impression qu’elle ne se souvient pas de vous.

– Vous êtes sûr que c’est elle ? Au moins, elle se tient tranquille.

– Arrête de dire des bêtises, Petit Toni, ce n’est pas le moment. Nous allons te laisser, ma chérie. Le docteur dit que tu dois te reposer.

– Elle dort depuis trois jours. Elle doit être bien reposée !

Pendant ce temps, les médecins ont gardé Mary, qui s’est juste écorché le genou, pour voir si elle n’a rien de cassé à l’intérieur. Ils trouvent une sorte de petite boule très dure dans son ventre. Cela n’a rien à voir avec l’accident. Ils l’examinent avec des rayons X, des ultra-sons et tout ça. Ils disent que c’est un kyste et qu’il faut l’enlever, parce que sinon, elle ne pourra peut-être pas avoir d’enfants.

Moi, en fin de compte, je me rappelle qui je suis. Petit Toni me demande si je sais qu’il est mon frère. Je dis :

– T’es bête ou quoi ? C’est pas vrai !

Mes parents annoncent que j’ai apparemment retrouvé toute ma tête. Je sors de l’hôpital, tandis que Mary y reste pour subir son opération.

Alors là, c’est dingue. Quand ils l’opèrent, ils trouvent que la petite boule qu’elle a dans le ventre, c’est un jumeau qui n’a pas grandi. Ils ne savent plus quoi inventer. Je vais la voir à l’hôpital tous les jours. Elle me montre sa cicatrice. Avec une cicatrice toute rouge comme ça, elle sera forcée de mettre des maillots une-pièce, mais de toute façon les deux-pièces c’est moche.

Quand Mary sort de l’hôpital, elle a très peur de traverser la rue. Je lui dis qu’elle ne risque plus rien, parce que le chauffard, maintenant qu’on a retiré deux points de son permis, il va faire attention. Moi, je n’ai pas peur, mais c’est peut-être parce que je ne me souviens pas de l’accident. En fait, elle veut retourner en Amérique. Elle dit que les gens conduisent trop vite en France, et ça c’est vrai. Les docteurs trouvent que c’est une bonne idée : pour sa convalescence, cela lui fera du bien de changer d’air et de décor. Son frère Allan va venir à Paris pour la ramener là-bas. Nestor est très content de le revoir.

Zaza s'en va

Je me sens bizarre, depuis l'accident. C'est peut-être à cause du coma. Je me pose des questions. Je me demande ce que je vais devenir quand je serai grande. Il faudrait que je me mette d'accord sur un métier : journaliste, ou créer des publicités, ou égyptologue.

Par moments, je me sens normale, mais je trouve que c'est le reste du monde qui est bizarre. Tamara, Morbius, Nestor et Petit Toni, je les vois plutôt comme de vagues connaissances que comme mes parents et mes frères. Si je pouvais choisir une famille, ce serait n'importe laquelle sauf celle-là.

Tamara est toujours en train de s'occuper de mille choses à la fois : les magasins de Paris et de Londres, le représentant au Japon, les fournisseurs, l'école Rockaway, Harriett la jeune fille au pair qui n'arrive jamais à l'heure, les cours de violon de Petit Toni, les travaux dans la maison de ma grand-mère. Elle ne s'intéresse pas du tout à moi. Elle court à droite et à gauche, elle parle trop vite, elle téléphone tout le temps, elle s'agite, elle m'énerve.

Morbius ressemble à un Martien. Il est obnubilé par ses histoires d'espionnage auxquelles personne ne comprend rien. Il échange des codes secrets avec d'autres cinglés sur Internet. Il est tout secoué parce que le FBI a arrêté un de ses copains aux Etats-Unis. A l'entendre, l'armée risque de débarquer chez nous un beau matin. En attendant, c'est un huissier qui est venu l'autre jour, parce que l'ancien gérant de l'école est parti sans rembourser certaines dettes. Morbius a promis de verser six mille francs par mois pendant quatre ans, ou quelque chose comme ça. Du coup, il a signé un contrat avec un éditeur ; il écrit des livres pour expliquer les ordinateurs et les logiciels aux idiots qui n'y comprennent rien. Il passe toutes ses soirées et tous ses week-ends devant son écran à écrire ses trucs. Il s'est mis à porter des lunettes, ce qui accentue encore son côté savant fou.

Nestor en est au moins à son douzième groupe de rock. Je ne me souviens pas de tous les noms... Il y a eu Toy Gun, Worms, Puck Shuffle, Outlaw, Circus, Boy Friday, et quelques autres. Nestor met une petite annonce dans les journaux de guitare pour trouver un bassiste, ou un chanteur. Il donne des leçons de maths pour gagner un peu d'argent de poche et acheter une pédale oua-oua (ou peut-être que ça s'écrit wa-wa) dans les

Zaza s'en va

magasins de rock de Pigalle. Morbius trouve excellent que son fils devienne musicien de rock, mais Tamara dit que Nestor doit passer son bac d'abord.

Petit Toni est le petit chouchou de mes parents. Un enfant gâté. Un sale gosse. Je me demande comment je fais pour ne pas lui donner dix baffes par jour. Je me contrôle. J'ai vraiment du mérite. D'autant plus qu'il dort dans ma chambre, et ça c'est vraiment pas normal, parce qu'à mon âge je devrais quand même avoir ma propre chambre. Il est mal élevé, c'est dingue. Il ne sait pas se tenir à table. Le pire, c'est que Tamara et Morbius (quand ils sont là) le laissent faire n'importe quelle bêtise. Ce n'est pas possible, je suis obligée d'intervenir.

– Mais Petit Toni, enfin, tu te laves les mains dans le gâteau ? Vous pourriez lui apprendre à manger proprement.

– Arrête de faire ton gendarme, Lisa.

– Tu n'as qu'à lui dire, toi. Tu es sa mère, quand même. Quelle éducation vous lui donnez... C'est déplorable ! Ah, mais c'est dégoûtant... Tu ne connais pas le mot Hygiène ? Regarde dans le dictionnaire ! Il faudrait lui acheter une bavette !

– Toi, c'est pas une bavette qu'il te faudrait, c'est un bâillon !

– Bien répondu, Petit Toni !

– Ça m'étonne pas que tu le défendes, Nestor, vu que t'es exactement pareil. Quand tu étales de la confiture sur une tartine, on est sûr d'en retrouver la moitié un quart d'heure plus tard sur ta guitare.

– C'est ce qui me permet d'avoir un son original.

– N'importe quoi... Eh, mais dis donc, Tamara, je t'ai dit que je ne voulais pas de pommes de terre ! T'as envie que je devienne grosse et moche, hein ?

– Allons, Lisa, juste ces deux petites, pour me faire plaisir...

– C'est quoi, ce délire ? Tu me fais du chantage au sentiment, maintenant ? Arrêtez de m'irriter, enfin ! Je ne sais pas comment j'arrive à vous supporter, vraiment. Je suis une sainte, je devrais porter une petite auréole !

Moi, je suis pleine de bonne volonté, mais avec des gens pareils, c'est difficile. Il y a un truc que je trouve vraiment nul, c'est que tous les jours se ressemblent. Tamara crie :

Zaza s'en va

– Morbius, tes chaussures de course pleines de boue ! Tu les as encore laissées sur le plancher ! Ce n'est pas toi qui vas passer la paille de fer !

Morbius se fâche parce que j'ai bu son jus d'orange personnel. Nestor ne retrouve plus la cassette contenant la précieuse maquette de son dernier morceau, qu'il veut envoyer à toutes les radios et maisons de disques. Il accuse Harriett d'avoir dérangé sa chambre en la rangeant, mais nous savons tous qu'il a fourré la cassette dans un de ses tiroirs. Tamara dit :

– Gare à toi si je la retrouve !

Elle ouvre le premier tiroir et la retrouve aussitôt. Et puis évidemment, si Tamara est à la maison quand Petit Toni rentre de l'école, il se dispute avec elle parce qu'il veut essayer le jeu pour la DS qu'un copain lui a prêtée.

– Travaille ton violon d'abord, tu t'amuseras ensuite.

– J'ai quand même le droit de me détendre un peu après la classe.

– Ce jeu de malheur ne te détend pas du tout. D'ailleurs, si ça continue, je vais te le confisquer.

– Si tu fais ça, je casse mon violon !

– Bon débarras ! J'en ai assez qu'il nous torture avec son crincrin.

– Toi, Lisa, personne ne t'a sonnée.

– Je dis ce que je pense, moi, je ne suis pas une hypocrite comme vous.

– Hypocrite, je ne sais pas, mais exaspérante, ça oui.

– Moi, exaspérante ? Je n'ai jamais été aussi calomniée de ma vie.

– Je dis exaspérante pour rester polie.

– Morbius, qu'est-ce que tu as fait à ta femme ? Tu l'as remontée ? Elle est complètement folle !

– Tu pourrais peut-être aller dans ta chambre et réviser tes mathématiques.

– Et quoi encore ? Tu ne vas pas m'attacher avec une ficelle, pendant que tu y es ? Laissez-moi tranquille, c'est dingue ! Cette famille, c'est vraiment l'équipe gagnante pour m'embêter ! Je vais partir et ce sera bien fait pour vous !

Depuis l'accident, je me sens mal à l'école Rockaway Secondaire. Morbius court dans le jardin avec les élèves à la queue leu leu derrière lui, avant de donner son cours en

Zaza s'en va

short. Tamara lui succède, coiffée d'un de ses chapeaux à la noix. Ils me font honte. Les autres enfants ont des parents normaux, et moi je suis tombée sur ces aliénés. C'est pas juste. En plus, ils me stressent avec leurs histoires d'argent : les huissiers viennent réclamer des millions qui se sont envolés avec le gérant de l'école. Il ne restera plus rien dans mon héritage !

Allan arrive de Californie pour emmener Mary. Cela fait deux ans que je ne l'ai pas vu. Il est encore plus grand qu'avant. Il a trois poils rouges sous le menton qui font semblant d'être une barbiche à la mode, et un petit diamant qui brille à son oreille gauche. Il a apporté sa guitare pour pouvoir faire des riffs avec Nestor.

Je demande à Nestor s'il va se faire percer l'oreille comme son pote.

– Percer l'oreille ?

– T'as pas remarqué le diamant d'Allan ?

– Ah non.

– T'es aveugle, ou quoi ? T'as bien vu qu'il essaie de se faire pousser une barbiche, quand même.

– Ça oui.

– Bon, je retire ce que j'ai dit. Si tu as vu sa barbiche, c'est que tu as vraiment de très bons yeux. T'es pas aveugle, t'es seulement débile.

J'aimerais drôlement partir en Californie moi aussi. En plus, quand Mary ne sera plus là, je n'aurai plus personne à qui parler, je veux dire parler vraiment.

Comme dit Mme Rivière, mon professeur de piano : “Lisa, quand on veut, on peut.” Je n'ai qu'à découdre ma tirelire. Chaque année, Kama et Jacques, mes grands-parents, m'offrent cinq cents francs pour Noël et aussi pour mon anniversaire. Au lieu d'acheter des bêtises, je découds Marguerite, ma vieille poupée en chiffon, je glisse les billets dedans et je la recouds.

Mine de rien, je demande à Mary sur quel vol elle part. Ensuite, je vais dans une agence de voyages pour étudiants à côté de la fac de Jussieu. Comme nous sommes hors saison, les avions sont à moitié vides et on peut acheter des billets à prix réduit au dernier moment. C'est comme des soldes dans les magasins. Les gens qui payent leur billet plus cher, faut vraiment être bête.

Zaza s'en va

Je dis à Morbius et Tamara que je vais accompagner Mary à l'aéroport et que je viendrai à l'école ensuite. Avoir ses parents comme professeurs, c'est pratique pour demander une dispense. Je pars avec mon sac à dos d'école, puisque je suis censée aller en classe, mais dedans j'ai mis ma trousse de toilette et d'autres affaires, genre un pyjama et des sous-vêtements. Je leur ai quand même écrit un petit mot, que j'ai laissé sur mon bureau.

Mary et Allan sont étonnés en me voyant à l'aéroport.

– Tiens, Lisa, qu'est-ce que tu fais là ? me demande Mary.

– Je pars avec vous. Tu te souviens que tu m'as invitée ? Comme quoi tu as une grande maison et tout.

– Ben oui, mais je ne pensais pas que tu viendrais tout de suite.

– Attends, je rêve... C'est pas vrai ! Mes parents n'ont pas appelé ton père ?

– Euh, je n'ai pas l'impression. Sinon, il me l'aurait dit.

– Ha, ils ont fait très fort ! Ça leur ressemble bien, remarque. Ils s'occupent de tellement de trucs à la fois qu'ils s'emmêlent souvent les pinceaux.

– Je suis bien contente, en tout cas, parce que j'étais triste de te quitter.

L'hôtesse qui enregistre les bagages me demande si j'ai des valises. J'ai le droit de partir avec juste un petit sac à dos, non ? Je lui montre mon passeport et mon billet. Je suis en règle, donc elle n'a pas intérêt à m'embêter. Mon passeport, je l'ai depuis que je suis allé à Tokyo avec Tamara, dans l'énorme avion plein de Japonais.

En fait, c'est la première fois que je prends l'avion sans Tamara. Je n'ai pas du tout peur, d'ailleurs tout le monde sait que la voiture est beaucoup plus risquée que l'avion. Quand même, je trouve qu'il est bizarre, cet avion.

– Dis, Allan, c'est le même avion que t'as pris pour venir ? C'est quoi, comme avion ?

– Un DC 10

– Ils ont eu beaucoup d'accidents, ces avions-là, non ?

– Oui, mais du coup ils font très attention.

Zaza s'en va

J'ai l'impression que c'est un vieux coucou fatigué. Voilà ce que c'est, quand on achète des billets en soldes. Le tissu des sièges est tout usé. Même les hôtesse sont vieilles.

L'avion s'éloigne lentement de l'aérogare. Maintenant, il arrive sur la piste d'envol et se met à rouler de plus en plus vite.

– Dites, j'espère qu'il va réussir à s'envoler. Un machin en fer comme ça, c'est drôlement lourd !

– Nous allons le savoir dans quelques secondes... Tiens, tu vois, on dirait qu'il y arrive.

Allan n'a pas l'air de s'en faire, à croire qu'il prend l'avion tous les trois jours. Mary est assise entre nous deux. Elle ne dit pas grand-chose. Elle est affaiblie après son opération. Je crois qu'elle va s'endormir. Moi, je n'ai pas peur en avion, mais si j'avais peur, je prendrais un somnifère et hop, je me réveille quand l'avion atterrit. Hé, l'hôtesse souffle dans un alcootest.

– Allan, qu'est-ce qu'elle dit, l'hôtesse ?

– Elle dit que nous devons souffler dans notre gilet de sauvetage pour le gonfler et aller vers la sortie de secours.

– Oh, nous coulons, nous coulons... Mais où est-elle, la sortie de secours ?

– Voyons, il y a une sortie de secours à six rangées derrière nous.

– C'est loin, dis donc. Nous aurions dû choisir d'être assis là-bas.

– Tu te souviens que vous avez choisi ces places, Mary et toi, pour être assises près de l'écran ? Attends, je vais demander aux gens s'ils veulent échanger leurs places avec nous.

Il déboucle sa ceinture et se lève.

– Tu es fou, Allan ? Le signal *Attachez vos ceintures* n'est pas encore éteint !

– En cas de force majeure, on a le droit. Ne t'inquiète pas, je reviens tout de suite.

– Non non, je ne veux plus changer de place...

Ils sont complètement mabouls : ils montrent le film *Apollo XIII*. Je croyais qu'ils évitaient de projeter ce genre de film dans les avions. Quand on vole dans un appareil qui

Zaza s'en va

date de l'antiquité romaine, ce n'est pas très rassurant de voir que même la fusée la mieux soignée du monde peut tomber en panne.

Moi qui ai mangé le gratin au pain perdu de Morbius et des tentacules de pieuvre au Japon, je peux avaler n'importe quoi. Mais le morceau de caoutchouc verdâtre qu'on nous sert, non, quand même, c'est pas possible. Du coup, à l'escale de New York, j'ai faim. Il faut changer d'avion à New York parce que c'est un vol pas cher. Sinon, on pourrait aller de Paris à Los Angeles sans escale. Trois heures dans l'aérogare de New York, c'est long, surtout que j'ai de plus en plus faim. Heureusement, il y a un marchand de glaces Häagen-Dasz. Ils ont toujours des parfums géniaux. J'espère qu'ils ont inventé des nouvelles combinaisons, genre mandarine caramélisée. Ah, mais c'est dingue : ils ont exactement les mêmes parfums qu'à Paris.

– C'est forcé, dit Allan. Si en France tu manges chez MacDonald et tu bois du Coca Cola, l'Amérique ne va pas te paraître très exotique.

Quand même, quand nous arrivons à Los Angeles, je suis bien contente de voir qu'il y a des palmiers et des grandes autoroutes pleines d'immenses voitures. Pénélope, la mère de Mary et d'Allan, est venue nous chercher à l'aéroport. Ils l'écrivent sans accent, et prononcent Penelopi.

– Lisa, quelle surprise ! C'est une bonne chose que tu aies pu venir. Au moins, Mary ne va pas s'ennuyer. Tu n'as pas beaucoup de bagages, dis donc.

– J'ai emporté de l'argent pour m'acheter des vêtements rigolos, et j'achèterai aussi un sac pour les mettre dedans.

Pénélope parle assez bien français, parce qu'elle a habité longtemps à Paris avec le père de Mary. Elle m'a connue quand j'étais plus jeune, mais elle dit que je n'ai pas du tout changé. Elle ne se plaint pas qu'on ne l'ait pas prévenue. Les Américains sont toujours très cool, d'ailleurs cool c'est un mot américain.

La maison de Pénélope se trouve dans une banlieue de Los Angeles qui s'appelle Pacific Palisades, tout près de l'Océan Pacifique. Mary m'a toujours parlé d'une grande maison, mais elle est beaucoup moins grande que les maisons dans les films. Je partage la chambre de Mary. Nous avons tout de même notre propre salle de bains. Comme

Zaza s'en va

Pénélope et Allan ont chacun la leur, cela fait trois salles de bains dans la maison. Autrement dit, trois fois plus que chez nous à Paris.

Tamara prétend que je m'enferme toujours dans l'unique salle de bains au moment où les autres en ont besoin, mais c'est une odieuse calomnie de plus. Tiens, elle téléphone le lendemain de mon arrivée. Elle remercie Pénélope pour son hospitalité, et puis elle demande à me parler. Je pensais qu'elle serait furieuse, mais pas du tout.

– J'ai trouvé le petit mot sur ton bureau. C'est une idée formidable ! Tu vas faire des progrès en anglais, et puis tu verras comment vivent les Américains. Dis donc, j'aimerais bien être à ta place. Nestor et Petit Toni sont aussi très jaloux.

Si n'importe quelle autre fille faisait une fugue, sa mère la traiterait de tous les noms, mais la mienne me félicite ! Une vraie famille de fous, je vous dis. La vérité, c'est qu'elle s'en fiche, que je sois partie. Personne ne m'aime !

– Je vais rentrer bientôt.

– Mais non. Profite de ton séjour. D'ailleurs la maison est bien calme, en ton absence. Nous allons tous pouvoir nous reposer un peu.

– Tiens, vous allez vous ennuyer, et vous me supplierez de revenir.

Ce qu'il y a de plus bizarre, dans la maison de Pénélope, c'est une pancarte sur la pelouse qui dit : *No trespassing. Armed Response*. J'ai appris à parler anglais à l'école Rockaway avec Big John, et puis j'ai passé trois mois à Londres avec Tamara quand elle a ouvert sa boutique. Je ne suis peut-être pas aussi bilingue que Mary, mais je suis quand même très bilingue. Donc je comprends que l'inscription signifie "Si vous vous approchez, on vous tire dessus". Je demande à Pénélope si elle a un fusil et si elle tire souvent sur les cambrioleurs. Elle m'explique qu'elle est abonnée à un service de protection, et d'ailleurs tous ses voisins aussi. Il y a des véhicules 4x4 rouges marqués "Safety Patrol" (Patrouille de sécurité) qui tournent dans le quartier jour et nuit.

Je n'ai rien écrit pendant quinze jours. Je suis paresseuse. C'est le pays de la liberté, je fais ce que je veux. Mes journées sont quand même bien occupées. Don, l'ami de Pénélope, nous fait visiter la ville. Allan pourrait aussi nous servir de guide, parce qu'il a déjà son permis de conduire, sauf que pendant la semaine il va à l'école et le week-end il

Zaza s'en va

préfère aller à ses répétitions de rock. Don s'appelle Donald, en fait. Je le regarde en me demandant s'il ressemble à un canard, mais c'est un nom normal pour un Américain, et d'ailleurs Mickey aussi. Il est scénariste. Il doit signer un contrat bientôt avec la Twentieth Century Fox pour un scénario ; en attendant, il a beaucoup de temps libre.

Mary veut absolument voir le signe Hollywood de près. De Los Angeles, on le voit très bien, là-haut dans les collines (sauf quand la pollution le cache), et on a l'impression qu'il suffit d'aller droit au nord pour s'en approcher. Seulement, la route se met à tourner dans tous les sens, alors Don se perd.

– Ce quartier s'appelle Hollywoodland, les filles. Les promoteurs qui ont développé ce coin dans les années vingt ont élevé le signe pour attirer les clients et vendre leurs terrains. A l'époque, le signe disait Hollywoodland.

– Ils ont vendu tous les terrains, on dirait.

– Oui. Ils auraient pu enlever le signe, mais tout le monde le trouvait joli. Ils ont juste supprimé les dernières lettres. Comme cela, le signe est devenu une publicité pour Hollywood. Bon, je vais demander mon chemin.

Don dérange des gens qui prennent un bain de soleil au bord de leur piscine. Ils n'ont pas l'air très content, les pauvres. Qu'est-ce que je dis, "les pauvres" ? Ils ont une maison cinq fois plus grande que celle de Barbara, une piscine olympique et deux courts de tennis. Moi, je donne une idée à Don.

– Ils sont complètement idiots, ces millionnaires. Tu sais ce qu'ils devraient faire ?

– Me prêter de l'argent pour que je puisse produire mon film.

– S'ils veulent éviter d'être embêtés tout le temps par les touristes qui cherchent le signe Hollywood, ils n'ont qu'à mettre des petits signes Hollywood avec des flèches rouges le long de la route !

– J'irais bien leur transmettre ta suggestion, mais j'ai l'impression que leur chien ne m'aime pas.

Bon, nous retrouvons le signe Hollywood. Il est impossible de s'en approcher vraiment, parce qu'il est planté sur une colline sauvage. Nous revenons par une route qui va vers une sorte de lac artificiel. Don nous dit que c'est le grand réservoir que l'on voit dans le film *Chinatown*. Les maisons sont de plus en plus belles. Bien que je ne sois pas

Zaza s'en va

une obsédée des voitures comme cet imbécile de Petit Toni, je suis capable de reconnaître une Rolls-Royce. J'en vois des tas, et aussi des Jaguar et des Mercedes, devant les maisons de Hollywoodland. Don conduit une vieille Ford.

– Quand je vais à la Fox pour discuter mon contrat, j'emprunte la BMW de Barbara. Sinon, personne ne me prendrait au sérieux. A Los Angeles, les gens vous jugent à votre voiture. C'est triste, mais c'est comme ça.

Nous nous arrêtons au-dessus du réservoir pour nous dégourdir les jambes. Des touristes admirent et photographient un affreux château couleur de citrouille. Nous leur demandons pourquoi ils photographient cette horreur.

– C'est la maison de Madonna, nous disent-ils.

Le matin, nous nous levons très tôt et nous allons faire du vélo le long de la plage, parce que les médecins ont dit que ce serait bon pour la cicatrice de Mary. Les premiers jours, à cause du décalage horaire, nous nous levions à quatre ou cinq heures et nous étions déjà sur la plage à sept heures. C'est incroyable, à cette heure-là il y a des centaines de personnes qui courent, qui patinent et qui pédalent sur la promenade en ciment avant d'aller travailler. Ils viennent de Pacific Palisades, comme nous, ou bien de Santa Monica, qui est le principal quartier du bord de mer, ou encore de Venice, au sud de Santa Monica. Les mères et les pères de famille courent en poussant leur bébé dans une poussette de course à trois grandes roues appelée "baby jogger".

En suivant la côte vers le nord, on arrive à Malibu, mais c'est assez loin. Peut-être dix kilomètres. Nous y allons en voiture avec Don. Ils ne tournent pas le feuilleton *Alerte à Malibu* en ce moment, parce que nous sommes en hiver et la plage est vide. Don nous montre un groupe de maisons plutôt moches au bord de la plage.

– Ce lotissement s'appelle la Colonie. Toutes ces maisons appartiennent à des stars. Dans le temps, c'étaient juste des petits cabanons de pêcheurs posés sur la plage. Les stars ont dépensé des fortunes pour les arranger, mais l'océan ne respecte pas plus les stars que les pêcheurs. A chaque grosse tempête, il emporte une ou deux maisons. Cela fait un malheur de plus pour les stars.

– Moi, j'aimerais bien être une star.

Zaza s'en va

– T'es bête, ou quoi, Mary ? Tu ne pourrais même pas sortir dans la rue sans que les gens te sautent dessus.

– Lisa a raison. Tu sais bien que toutes les stars sont malheureuses. Elles ont des chagrins d'amour, elles se droguent, elles se suicident.

En tout cas, elles en ont assez de voir l'océan emporter leur maison. Aux dernières nouvelles, nous dit Don, elles quittent la Colonie et font construire des maisons bien solides un peu plus loin, dans un lotissement appelé Broad Beach.

Los Angeles ne ressemble pas du tout à Paris. On dirait une super-méga-banlieue, avec des millions de pavillons posés au milieu de leur pelouse. Les grandes avenues, comme Santa Monica Boulevard, sont bordées d'affiches de publicité gigantesques. Les enseignes des magasins sont énormes, lumineuses, fluorescentes. Tout ça, c'est pour que les gens puissent les voir en passant dans leur voiture à cent à l'heure. Quand on a roulé toute une journée, c'est comme si on était resté toute la journée au cinéma à regarder des vidéo-clips. Autrement dit, c'est très fatigant.

L'un des quartiers de Los Angeles s'appelle Hollywood, un autre West Hollywood, et il y a aussi Hollywood Hills et Hollywoodland. Moi, j'ai dit à Don que je voulais voir Hollywood, bien sûr. Il m'a prévenue que je serais déçue : d'après lui, le quartier de Hollywood est devenu pauvre et moche, et même dangereux. Les studios de cinéma se trouvaient dans le quartier il y a cinquante ans, alors on a gardé l'habitude de dire Hollywood pour parler de l'industrie du cinéma ou du show business. Par exemple, "Hollywood paie les stars de plus en plus cher", ou bien "Catherine Deneuve tourne à Hollywood". En fait, à Hollywood, il reste seulement les studios Paramount. La capitale du cinéma, c'est Burbank, à dix kilomètres au nord de Los Angeles, où se trouvent les studios Universal, Warner et Walt Disney. Pour y aller, on franchit des collines et on arrive dans une région que les gens appellent "la vallée". Don nous a promis qu'il nous emmènerait à Burbank.

En fin de compte, il accepte de nous montrer Hollywood Boulevard. "Nous ne descendrons pas de la voiture", dit-il, comme s'il y avait des gangsters à tous les coins de rue. Seulement, quand nous arrivons devant une espèce de temple chinois, Mary crie :

– Oh oh, le théâtre chinois Grauman, il faut absolument le montrer à Lisa !

Zaza s'en va

Don est bien obligé de garer la voiture. Je me demande de quoi il a peur : il n'y a que des touristes japonais et chinois sur Hollywood Boulevard. Ils viennent voir la cour du théâtre Grauman, où les stars impriment leurs mains et leurs pieds dans le ciment. Nous trouvons les empreintes de Marilyn Monroe et de John Wayne, et aussi celles des Marx Brothers et plein d'autres. Les Japonaises ont des pieds beaucoup plus petits que Marilyn.

Mary m'entraîne dans un grand magasin de lingerie, "Frederick de Hollywood". Presque toute la lingerie est rouge avec des bordures en fourrure blanche. C'est bizarre, non ? La vendeuse nous trouve rigolotes.

– C'est pour Noël, dit-elle.

C'est dingue, ça ! Est-ce que toutes les Américaines se déguisent en Mère Noël sexy ? Don dit que c'est seulement à Hollywood. Ici, les gens sont tous un peu zinzins.

En fait, Mary voulait me montrer une pièce baptisée "Musée de la lingerie" dans le fond du magasin. On y voit les sous-vêtements créés par Frederick pour les stars. Par exemple, le soutien-gorge que porte Jack Lemmon déguisé en femme dans *Certains l'aiment chaud*. Pour montrer que c'est un homme qui le portait, ils ont mis deux oranges dedans.

C'est sûr que le quartier de Hollywood ne ressemble pas à Pacific Palisades. Là-bas, on ne voit personne dans la rue et les trottoirs sont bien propres, puisque les gens prennent leur voiture pour aller dire bonjour à leur voisin. En plus, les habitants de Pacific Palisades sont minces et bien habillés. Sur Hollywood Boulevard, au contraire, il y a toutes sortes de gens : des gros, des laids, des mal vêtus, des noirs. Ce qui est incroyable (pour Los Angeles), c'est qu'ils marchent sur leurs deux jambes ! Hollywood Boulevard me rappelle le quartier de Pigalle, où Nestor achète ses accessoires de guitare. Je remarque des pauvres gens qui vivent dans la rue. En France, on les appelle SDF, en Amérique on dit *Homeless*.

Le matin, quand nous longeons la plage en vélo, nous en voyons des centaines. Certains dorment, enroulés dans de vieilles couvertures ou cachés sous un parasol. D'autres, déjà levés, poussent des caddies pleins de guenilles. Ils arrivent à faire tenir une montagne de vêtements sur un vieux vélo ou sur un sac à dos. Si j'étais homeless, je viendrais passer l'hiver à Santa Monica plutôt qu'à New York ou Chicago, où il y a des

Zaza s'en va

tempêtes de neige tous les trois jours, et j'aimerais mieux dormir sur la plage que sur le ciment des trottoirs. En fait, j'aimerais mieux ne pas être homeless.

Un jeudi vers la fin du mois de Novembre, les Américains célèbrent la fête de Thanksgiving. Mary dit que c'est en souvenir des pèlerins qui ont colonisé le pays. Ils ont remercié Dieu pour leur première récolte de maïs, ou un truc comme ça. Des Indiens leur ont donné une dinde, et du coup on mange toujours de la dinde pour Thanksgiving.

Ce jour-là, à Santa Monica, il y a une distribution de dinde gratuite pour les pauvres homeless. Sans mentir, ils font la queue sur plus de deux kilomètres.

La veille, nous sommes allées avec Don commander une dinde dans un supermarché biologique de Santa Monica. En France, j'ai déjà vu des petites boutiques de produits biologiques, mais jamais un immense supermarché comme celui-là. Don dit qu'il y en a même un autre, encore plus grand, dans un autre coin de Santa Monica.

Le soir de Thanksgiving, Pénélope organise un grand dîner chez elle. Pénélope représente des réalisateurs de films publicitaires. Si ma mère n'avait pas changé de métier, elle pourrait la représenter. Elle court toute la journée dans les agences de pub pour montrer les films de ses réalisateurs. Le jeudi de Thanksgiving est férié, mais elle montre quand même plusieurs bandes vidéo à ses invités dans son salon. Du coup, c'est Don qui prépare la dinde. Mary et moi, nous l'aidons un peu. J'improvise une sauce de salade à ma façon avec du yaourt, du persil et du raifort. Mary épluche les patates douces. La dinde n'est pas accompagnée de marrons comme chez nous, mais de deux sortes de patates douces et de confiture d'airelles. Il y a aussi des brocolis et des choux de Bruxelles.

On me présente aux invités : un réalisateur et une réalisatrice de films de pub, une productrice qui travaille avec Spielberg, un musicien, un ami de Don qui vend du shampoing, une professeur de gymnastique. Ils disent tous que la dinde est très bonne. Don explique que c'est une dinde spéciale : d'habitude, la dinde est toujours trop grasse, mais celle-ci vient d'une ferme biologique.

Zaza s'en va

J'essaye d'imaginer une ferme biologique, quelque part en Californie, où les dindes suivent un régime rigoureux pour maigrir. Il faudrait prévenir la société protectrice des animaux : ils affament leurs dindes !

Les invités entament une grande conversation sur la nourriture. Ils ont l'air obsédés par le sujet, comme Morbius quand il parle des nombres premiers. Ce qu'ils avalent doit absolument être *fat free*, c'est-à-dire sans matières grasses, et aussi sans sel et sans sucre. Ils me demandent si les gastronomes français se sont convertis aux vertus du *fat free* biologique.

– Les Français ? Pas si fous... Ils vont chez MacDonald.

– Quelle horreur ! Il n'y a plus de petits bistrots à Paris ?

– Bof... Il y a un petit bistrot tout près de chez nous. Ils servent du cassoulet en boîte, et moi j'aime encore mieux un bon hamburger. En plus, il ne faut pas exagérer : les Américains vont bien chez MacDonald, sinon MacDonald ferait faillite.

La discussion devient très animée. Ils disent qu'il ne faut pas confondre les gens de Hollywood avec "les Américains", qui sont gros et moches. C'est vrai que les invités sont tous bien minces. Pauline, la professeur de gymnastique, va chez les gens, par exemple des acteurs ou des producteurs, pour les faire travailler leur forme.

– Mon premier rendez-vous est à six heures du matin, le dernier à six heures du soir. Je vais souvent sur les plateaux, pour faire travailler les acteurs entre deux prises. Ils ont besoin de se détendre et d'être en forme. Quand ils ne tournent pas, je les emmène courir dans les collines, ou bien nous faisons du step-aerobic dans leur piscine. Je passe beaucoup de temps avec eux. Je suis plus qu'une professeur de gymnastique. Un peu comme une psychologue. Ils me confient leurs problèmes. Je leur donne aussi des conseils de diététique.

Les invités dressent l'oreille quand Pauline mentionne la diététique. Ils lui demandent des conseils.

– Le lait est mauvais, sauf le lait de brebis. Le sucre, le café et le chocolat détruisent les os. Il ne faut pas manger de viande, ou à la rigueur de l'agneau. Le poisson et les fruits, tant que vous voulez.

Moi, j'ai étudié la diététique à l'école. Ça me paraît farfelu, ce régime.

Zaza s'en va

Ah, mais quand les invités goûtent la salade, ils s'extasient sur ma sauce – sauf Pauline, qui aurait préféré du yaourt de brebis. Qui aurait cru qu'une sauce fat free pouvait être si bonne ! Pendant au moins dix minutes, ils évoquent la sauce de salade de divers restaurants à la mode. Moi, si j'avais trouvé de l'huile d'olive, j'en aurais ajouté un peu, et alors ma sauce n'aurait plus été fat free. Attendez ! L'huile d'olive, c'est autorisé, parce que cela fait partie du “régime méditerranéen”, qui est très bon pour la santé. Pour un peu, je crois que certains invités seraient prêts à considérer que l'huile d'olive est fat free.

Pour le dessert, Don nous apporte une sorte de glace sans matières grasses, faite avec de la crème de riz. Cela s'appelle *Rice Dream*, pour imiter “Ice Cream”. Pouah, c'est vraiment infect ! Ils sont fous, ces Américains – je veux dire, ces Hollywoodiens.

Don et ses amis passent leur temps à attendre que leur prochain contrat soit signé. Pénélope a inventé un proverbe : “À Hollywood, la vie est un répondeur téléphonique”.

Quand nous nous promenons en voiture avec Don, il m'explique comment les choses se passent. Je ne dis pas “il nous explique”, parce que Mary dort souvent sur la banquette arrière. Depuis son opération, de terribles cauchemars la réveillent au milieu de la nuit, donc elle a besoin de rattraper des heures de sommeil. Elle a l'impression qu'elle a tué son petit frère et tout ça. Moi, j'ai eu envie de tuer mon petit frère des centaines de fois, mais ça ne m'a jamais empêchée de dormir.

Don parle toujours de son scénario.

– C'est une histoire de baseball tirée d'un roman. Alors que je l'avais presque entièrement écrit, j'ai découvert que la Fox avait déjà acheté les droits d'adaptation du roman au cinéma. Ils essaient d'abord de voir si un scénariste plus connu ne voudrait pas le faire. Si tous les scénaristes connus refusent, alors le contrat sera pour moi et je gagnerai beaucoup d'argent. Si l'un d'eux accepte, je peux jeter mon scénario à la poubelle. C'est comme une sorte de loterie.

– Tu as déjà écrit le scénario d'un film connu ?

– J'ai vendu plusieurs scénarios aux studios, donc j'ai gagné de l'argent, mais aucun de mes scénarios n'a été tourné.

Zaza s'en va

– C'est vraiment idiot, comme métier : écrire des scénarios qui ne sont jamais tournés.

– Beaucoup de gens exercent ce métier-là. Les studios achètent plusieurs milliers de scénarios chaque année, mais ne tournent que cent cinquante films par an. En vérité, écrire des scénarios qui ne sont pas tournés, c'est moins risqué. S'ils tournent un film d'après ton scénario et si le film ne rapporte pas d'argent, tu es fichu. Ils diront que tu es un perdant, et personne ne voudra plus te signer de contrat.

– Quand sauras-tu s'ils tournent ton film ?

– Attends, ils n'ont pas encore acheté le scénario ! Ensuite, cela peut prendre cinq ans, ou même dix ans. S'ils veulent le tourner, ils doivent commencer par convaincre une star. Comme je ne suis pas connu, ils vont peut-être demander à un scénariste célèbre de changer trois répliques, juste pour avoir sa signature et appâter une star avec son nom. Si cela ne marche pas, ils demandent à un autre scénariste célèbre, et ainsi de suite. Les scénarios que j'ai vendus aux studios ne sont pas morts : ils font le tour d'Hollywood depuis des années. Tous les six mois, un acteur s'intéresse à l'un d'eux, et puis rien ne se passe. Tu connais le film *Forrest Gump* ?

– Euh.

– Eh bien, il a fait le tour des studios pendant sept ans avant qu'ils se décident à le tourner. Pour *Retour vers le futur*, cela a pris cinq ans.

Pour arrondir les fins de mois, Don exerce un autre métier : il donne des cours de yoga. Il dit que le yoga est à la mode depuis quelques années. Les gens de Hollywood y trouvent un moyen de lutter contre le stress. Don est très calme, c'est sûr. Sans doute que le yoga l'aide à patienter pendant que la Fox examine son scénario. Je lui trouve quand même une sorte d'air mélancolique. L'année dernière, j'ai lu un roman, *Le désert des Tartares*, dans lequel les gens passent toute leur vie à attendre. Moi, je n'aimerais pas ça du tout.

Allan, le frère de Mary, fait du rock avec deux garçons, Bruce et Larry, qui se vantent de jouer dans *Alerte à Malibu*. Eux aussi, ils attendent. Comme on ne tourne pas en hiver, ils attendent le printemps. Ils doivent avoir des tout petits rôles, en plus, parce que moi, je ne me souviens pas de les avoir vus dans le feuilleton.

Zaza s'en va

Même Duane, l'ami de Don qui vend du shampoing, attend des Chinois. Ils lui ont promis qu'ils signeraient un contrat pour cent mille litres de "Shampoing naturel de Californie". Moi, je lui ai répété ce que dit toujours Tamara : "Avec les Chinois, il ne faut pas être pressé."

À cause de tous ces gens qui attendent et qui n'ont rien à faire, il y a plein de restaurants, de salons de thé et de cafés très agréables à Los Angeles, et même des cafés avec des terrasses comme à Paris. Don nous emmène souvent dans son lieu de rendez-vous favori, une sorte de restaurant-salon de thé qui porte un nom français : Bon Appétit. De l'extérieur, cela ressemble à un grand hangar. A l'intérieur, c'est très chouette. Les murs, peints de la couleur ocre des maisons mexicaines (qui sont construites avec une argile appelée "adobe"), portent d'immenses tableaux représentant des animaux domestiques : une vache, un mouton, une chèvre, un âne, un dindon, un lapin, etc. Une grande baie vitrée donne sur le boulevard San Vincente.

La patronne de Bon Appétit est belge, mais je ne l'aurais pas deviné, vu qu'elle parle anglais sans accent. Elle s'appelle Danièle. Il y a aussi une serveuse et un serveur, Linda et Ted, qui sont là en alternance, et un cuisinier japonais. Don a parlé à Danièle de ma sauce de salade. Du coup, nous bavardons un peu et je dis en passant (sans vouloir me vanter) que les élèves d'une certaine petite école parisienne trouvent ma quiche lorraine et mon quatre quarts absolument délicieux. Je vois une lueur s'allumer dans les yeux de Danièle.

– Lisa, tu m'intéresses. A l'approche de Noël, les gens m'achètent de plus en plus de gâteaux à emporter. Tu pourrais peut-être m'aider.

Elle engage aussi Mary, qui connaît une bonne recette de tarte Tatin.

Pénélope est très contente que sa fille ait trouvé une occupation. Cela lui fait du bien de mettre la main à la pâte pour fabriquer ses tartes. Elle paraît moins angoissée, elle dort mieux. Elle n'a pas encore décidé si elle veut rester à Los Angeles ou retourner à Paris, donc elle ne va pas à l'école. La vie est géniale, ici, avec la plage et le soleil qui brille tous les jours, mais dans les écoles il y a tout le temps des histoires d'armes et de drogue et des bagarres. Ou alors il faut aller dans une école privée très chère. Je suggère à Pénélope de fonder une école, comme mes parents. Elle rit.

Zaza s'en va

– Il faudrait plutôt convaincre Tamara et Morbius de venir créer une succursale de leur école ici !

Donc nous allons tous les matins à Bon Appétit, Mary et moi. Ce n'est pas très loin de Pacific Palisades, heureusement, donc nous pouvons y aller en vélo. Sinon, il faudrait que Don nous emmène, parce qu'il y a encore moins d'autobus que dans les banlieues de Paris.

C'est un endroit très chic, Bon Appétit. On voit des gens qui écrivent des scénarios, d'autres qui lisent des scénarios. Quelquefois, Danièle ou Linda me montre quelqu'un en disant :

– C'est Truc-chose, qui joue dans le feuilleton Machin.

Je me sens très ignorante. J'ai déjà vu des épisodes de Alerte à Malibu, Friends ou Urgences, mais Tamara et Morbius nous empêchent de regarder la télévision, sous prétexte que ça ramollit le cerveau.

Quand les clients de Bon Appétit examinent le menu, ils demandent toujours à Linda ou Ted si ce plat-ci ou celui-là est bien *fat free*. Je trouve qu'on pourrait mettre une grande pancarte à l'entrée pour gagner du temps : "Ici, tout est *fat free*". N'empêche, pour ma quiche lorraine et mon quatre quarts, ça complique. Des lardons *fat free*, par exemple, c'est difficile à imaginer. Je remplace les lardons par des petits champignons. Pour faire la pâte de la quiche, Sato, le cuisinier japonais, me donne une gelée d'algues qui remplace le beurre. Ensuite, il y a un autre ennui, c'est que le jaune d'œuf est interdit parce qu'il donne du cholestérol qui est très mauvais pour la santé. Par exemple, pour le petit déjeuner, les gens mangent des omelettes faites avec seulement du blanc d'œuf. N'importe quoi ! Du coup, ma quiche ressemble à une meringue. Pour le quatre quarts, en plus, on doit éviter le sucre. Quel casse-tête ! Comme je trouve que le faux sucre a très mauvais goût, je suggère à Danièle de mettre du miel. Nous expliquerons aux gens que le miel ne fait pas grossir. La preuve, c'est que personne n'a jamais vu une abeille obèse.

Il y a un truc qui m'énerve, c'est de voir Sato jeter tous les jaunes d'œuf. Je fais des essais : avec de la farine, un peu de lait, du jaune d'œuf et du miel, on obtient une pâte qui n'est pas mauvaise du tout. Je la laisse pendant vingt minutes à four moyen, et hop – Lisa Cookies ! Mary et moi, le cholestérol ne nous fait pas peur, donc nous nous régaloons.

Zaza s'en va

Sato en mange un petit pour me faire plaisir, mais je vois bien qu'il préfère les gâteaux aux algues.

Don dit que des milliers de gens viennent du Kentucky ou de je ne sais où pour devenir riches et célèbres à Hollywood. En attendant de signer un contrat, ils prennent n'importe quel travail. Du coup, les serveurs et serveuses des restaurants de Los Angeles sont toujours des acteurs ou des actrices qui espèrent qu'un producteur important les remarquera un jour. Je suis sûre que parmi les gens chics qui viennent bavarder et manger à Bon Appétit, il y a des producteurs importants, qui pourraient remarquer Ted et Linda. Sauf que Ted s'en fiche, du cinéma. Sa seule passion, c'est le surf. Dès qu'il aura gagné assez d'argent, il partira à Hawaï, où il y a les plus belles vagues du monde. Et Linda ? Elle est grande et très belle, mais elle ne vient pas du Kentucky. Elle est née à Los Angeles. Elle ne veut pas du tout devenir actrice. Elle a peint les animaux gigantesques qui ornent les murs.

Linda nous présente à Gail, une de ses copines qui est actrice et vient souvent prendre le thé. Elle joue une méchante dans un feuilleton qui s'appelle *Bad Women*. En fait, elle est très gentille, mais il faut bien que quelqu'un joue les rôles méchants. Elle dit que les grands producteurs sont des hommes qui ont peur des femmes, donc une actrice peut jouer deux sortes de rôle : *Bitch* (qui veut dire chienne ou garce) si elle est sexy et intelligente, *Bimbo* (qui est intraduisible) si elle est sexy et bête.

Gail me demande si c'est la première fois que je viens en Amérique.

– J'ai passé un été près de New York quand j'étais toute petite, mais je ne m'en souviens presque plus.

– Que penses-tu de Los Angeles ?

– Ma principale impression, c'est trop de voitures. Et puis aussi, trop de richesse. Il y a des Rolls Royce partout. Regarde, même dans le parking de Bon Appétit... Et les décorations de Noël, c'est dingue ! Quand nous avons traversé Beverly Hills avec Don, j'ai vu je ne sais pas combien de fois le père Noël et ses douze rennes grandeur nature sur les pelouses. En papier maché, avec des petites lampes partout. Pendant ce temps, à un kilomètre d'ici, la plage sert de dortoir aux homeless.

Zaza s'en va

– Moi, je donne à manger aux homeless deux fois par semaine dans une église de Santa Monica. Quand je vais au supermarché, j'achète tout en double. Je pense que ceux qui ont beaucoup doivent aider ceux qui n'ont rien.

– Est-ce que tu leur as donné de la dinde pour Thanksgiving ? J'ai vu une queue incroyable à Santa Monica.

– Oui. Nous avons acheté deux cents dindes. J'y vais samedi. Tu veux m'accompagner ?

Gail vient nous chercher le samedi soir. Elle ne conduit pas une vieille Ford, comme Don. C'est dans un cabriolet Mercedes dernier modèle que nous allons donner à manger aux pauvres.

J'ai remarqué un truc sur le parking de Bon Appétit.

– Cela fait longtemps que tu as acheté ta Mercedes, Gail ? On dirait que les gens changent de voiture comme de chemise. Leurs Rolls-Royce, leurs BMW et leurs Jaguars ont toujours l'air toutes neuves.

– La clef de ce mystère, c'est qu'à Hollywood, tout le monde fait "détailler" sa voiture au moins une fois par mois. Cela veut dire la cirer avec une cire spéciale et la lustrer avec une peau de chamois. Cela prend toute une journée. Il faut enlever la cire dans les petits coins avec des coton-tige. Tu crois que je conduis ma voiture au garage pour la faire détailler ?

– Euh, je ne sais pas... Elle est bien brillante, en tout cas.

– Je ne la conduis jamais au garage. Quelqu'un vient la prendre le matin chez moi et la rapporte chez moi le soir bien détaillée.

– C'est la bonne vie ! Pourtant, Don dit que les stars sont malheureuses.

– Je ne suis pas une star. Et puis, s'il suffisait d'avoir une voiture brillante pour être heureuse, ce serait trop facile.

Une grande salle à manger a été aménagée à côté de l'église, dans un bâtiment que l'on appelle "la Mission". Nous aidons à préparer le dîner, puis à mettre la table et à servir. Les homeless connaissent Gail. Ils disent "Hi, Gail !" (on prononce Haïe) ou bien "Yo, Gail !" Dès que Gail nous présente, ils disent : "Hi, Mary" et "Yo, Laïsa".

Zaza s'en va

Il y a des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, des blancs et des noirs. Certains ont l'air malheureux et ne disent rien, d'autres sont bavards et joyeux. En fait, je trouve que l'ambiance est plutôt sympathique. Les habitants de Los Angeles passent leur journée tout seuls, à rouler dans leur boîte de métal. De voir des gens ensemble, d'entendre des rires, ça change un peu.

Nous avons accompagné Gail à la mission un samedi soir. Le lendemain, nous allons à la plage de Venice. Nous partons de Pacific Palisades en vélo et nous longeons la plage vers le sud. A Santa Monica, nous regardons les champions qui jouent au Beach Volley. A Venice, ils jouent plutôt au basket et roulent des mécaniques sur un coin de plage qui s'appelle *Muscle Beach*. Surtout, le samedi et le dimanche, il y a plein de gens qui jonglent, qui crachent du feu, qui charment des serpents, qui lisent les lignes de la main, qui vendent des trucs, qui sculptent des femmes nues dans le sable, qui réclament la libération du Tibet. Tout le monde vient se promener là parce que c'est rigolo – et aussi, parce qu'il n'y a pas tellement d'endroits où se promener à Los Angeles.

Soudain, quelqu'un nous appelle : "Yo, Laïsa ! Yo, Mary !" C'est un vieux noir coiffé d'un bonnet de père Noël, assis sur une chaise pliante derrière une pancarte qui dit : "Blagues. \$1."

- Je vous ai vues hier soir à la Mission !
- Vous vendez des blagues ?
- Donnez-moi un dollar, je vous raconterai une blague.

Comme j'ai gagné un peu d'argent à Bon Appétit, je me sens très riche. Un dollar, ce n'est rien : ça fait six francs français. Je lui donne volontiers un billet vert.

"Vous savez qu'ici, à Hollywood, tous les gens célèbres ont des agents, des managers et des imprésarios qui s'occupent d'eux. Un jour, une célèbre actrice va dans un magasin où l'on vend des oiseaux. Elle veut offrir un canari chanteur à son mari pour son anniversaire.

- J'ai ce qu'il vous faut, déclare le marchand.

Il apporte une cage dans laquelle se trouvent un canari et un moineau. Le canari siffle et roucoule à la perfection, c'est vrai.

- Je l'achète, dit-elle.

Zaza s'en va

- Je vais emballer la cage, Madame.
- Eh, mais que faites-vous ? Enlevez le moineau. Je veux juste acheter le canari.
- Impossible, Madame. Si vous achetez le canari, vous achetez le moineau.
- Mais pourquoi donc ?
- C'est que le moineau est son imprésario.”

Le vieil homme nous dit qu'il s'appelle Abe, c'est-à-dire Abraham.

– Mon arrière-grand-père a donné ce prénom à mon grand-père en souvenir du président Abraham Lincoln, qui l'a libéré de l'esclavage. Moi, on m'a nommé ainsi en souvenir de mon grand-père. Mais dites-moi, les filles, vous faisiez du vélo sur la plage très tôt le matin, il y a un mois ou deux, non ?

– Maintenant, nous faisons du vélo sur le boulevard San Vincente. Nous allons de Pacific Palisades à Brentwood, parce que nous travaillons dans un restaurant.

– Tiens, je vais vous raconter une histoire de restaurant. Gratuite, parce que vous êtes gentilles :

“Un client marmonne en regardant fixement le poisson dans son assiette. La serveuse, étonnée, s'approche de la table.

- Quelle chose ne va pas, Monsieur ?
- Oh, tout va bien. J'ai juste une petite conversation avec ce poisson.
- Une conversation avec le poisson ?

– Je lui ai demandé quelles sont les dernières nouvelles de l'océan. Il m'a répondu qu'il aimerait bien m'en donner, mais que, malheureusement, cela fait plusieurs mois qu'il ne l'a pas vu.”

Le lundi, à Bon Appétit, je repense aux homeless de la Mission et au vieil Abe. L'autre jour, j'ai fabriqué une dizaine de Lisa Cookies pour voir. En utilisant tout le jaune d'œuf que l'on jette, je pourrais en produire beaucoup plus. Une fois que j'ai expliqué à Danièle, notre patronne, ce que je veux faire, elle me dit d'utiliser autant de farine, de lait et de miel que je veux.

Je remplis mon sac à dos et celui de Mary de cookies. Le mardi matin, avant d'aller à Bon Appétit, nous pédalons jusqu'à la plage. Nous trouvons Abe et quelques uns de ses amis près de la grande jetée de Santa Monica. “Yo, Lisa ! Yo, Mary !” Ils sont drôlement

Zaza s'en va

contents quand nous distribuons nos cookies. Abe dit qu'ils lui rappellent ceux de sa mère, sauf qu'il faudrait ajouter un peu de cannelle. Les jours suivants, nous apportons des cookies à la cannelle, et puis nous essayons une recette à la farine de maïs qui vient de la grand-mère d'Abe. Il y a même une équipe de télévision qui filme la distribution un matin pour je ne sais quelle chaîne. Quand le journaliste apprend que je suis française, il me pose des questions sur ma famille. Je n'y pensais plus tellement, à ma famille, mais là, en lui parlant, je sens que mes yeux se remplissent de larmes, tout d'un coup. C'est peut-être parce que Noël approche.

Même ces idiots de Nestor et Petit Toni me manquent.

Don nous emmène à Burbank, comme promis. C'est loin de Pacific Palisades : nous prenons plusieurs autoroutes.

Le bâtiment principal des studios Walt Disney est amusant : des statues des sept nains de Blanche Neige mesurant au moins dix mètres de haut soutiennent son toit comme des caryatides. A l'approche de Noël, ils ont coiffé les sept nains d'énormes bonnets de père Noël.

Nous déjeunons près des studios Universal, dans une sorte de grand centre commercial appelé Universal City Walk. Cela me rappelle Toonville dans le film *Roger Rabbit*. Les murs des restaurants et des magasins sont décorés de statues de toutes les couleurs qui représentent des personnages de dessins animés. D'après Don, le parc d'attraction Universal ressemble à Disneyland. Je suis justement allée à Disneyland Paris avec Mary, d'ailleurs c'était nul. Don nous conseille de visiter plutôt les studios Warner, où l'on voit vraiment comment on fait les films.

La visite des studios Warner commence par une séance de cinéma. Ils montrent des bouts de film qui n'ont pas été retenus au montage parce que les stars se trompaient ou se cassaient la figure. Par exemple, on voit un acteur qui perd son pantalon. Don dit que c'est Ronald Reagan, un acteur qui est devenu ensuite président des Etats-Unis. Il a vraiment l'air ridicule. Don dit qu'il ne perdait plus son pantalon quand il était président, mais qu'il était ridicule quand même.

Zaza s'en va

Les studios Warner sont si grands que la visite se fait dans un chariot électrique. L'endroit le plus étonnant, c'est un quartier de New York des années trente, avec des maisons de briques et des échelles de secours en fer, qui a servi de décor dans des centaines de films et de feuilletons. Chaque fois qu'on utilise ce décor, on le change : on repeint les maisons, on accroche des enseignes en néon pour le moderniser, on ajoute des fleurs ou de la neige. Il faut un mois de travail pour adapter le décor à un film. Un autre grand décor représente une place de petite ville, avec une gare, un tribunal, un hôtel, une banque, un cinéma, des magasins, et un petit jardin qui se transforme parfois en cimetière. On voit ce décor dans le film *Gremlins*, par exemple. Bonnie et Clyde, et des tas d'autres bandits, ont attaqué la banque. Le chariot électrique traverse ensuite une forêt minuscule, mais tout de même assez grande pour représenter la forêt de Sherwood ou la jungle du Vietnam, et puis il arrive dans une rue de western utilisée pour *La petite maison dans la prairie*.

La femme qui conduit le chariot électrique et nous sert de guide dit que si nous étions venus hier, nous aurions pu voir Tom Cruise, qui tournait une scène de son prochain film. Je suis sûre qu'elle dit ce genre de chose tous les jours et que les touristes ne voient jamais aucune star. La semaine dernière, on nous a déjà parlé du prochain film de Tom Cruise. Barbara nous a emmenées à Venice chez Steve Packard, un des réalisateurs qu'elle représente. Il travaille dans un hangar qui contient son bureau, ses deux Ferraris et sa Porsche. Le but de notre visite, c'était de l'accompagner à côté de son hangar, dans une société où il fait réaliser les trucages de ses films. Il y avait des ordinateurs partout. La productrice avec laquelle Steve était venu discuter nous a demandé si nous voulions voir une scène top secrète du prochain Tom Cruise. Elle nous a montré un écran d'ordinateur. Tom Cruise chevauchait une moto, un énorme fusil à la main. C'était peut-être ultra-secret, mais j'avais l'impression d'avoir déjà vu ça un million de fois.

– Vous voyez, on tourne devant un fond bleu. Ensuite, on rajoute le paysage par un procédé de trucage électronique. Attendez... Je vous ai dit une bêtise... Ce n'est pas Tom Cruise, sur la moto, c'est sa doublure. Ils vont rajouter son visage plus tard.

Ils ont passé le visage de Tom Cruise au rayon laser pour en fabriquer une version électronique. Maintenant, il pourra tourner des films même quand il sera mort. Il suffit de

Zaza s'en va

combiner son visage virtuel avec le corps d'une doublure ! Steve dit que certains acteurs refusent d'offrir leur visage au laser, par peur d'être remplacés par leurs doubles électroniques. Aujourd'hui, les acteurs virtuels coûtent aussi cher que les vrais, mais leur prix va baisser. Ils ne se droguent pas, ne se disputent pas avec les réalisateurs et les producteurs, sont infatigables, acceptent de sauter dans le feu et de se faire couper la tête.

D'après Steve, les super-productions avec des trucages spectaculaires sont de plus en plus nombreuses parce qu'elles se vendent dans le monde entier.

– Ils ont besoin d'exporter leurs films pour remplir leurs caisses. Les scénaristes et les réalisateurs de talent sont peu nombreux, mais la population des directeurs, des sous-directeurs, des producteurs, des financiers, des spécialistes du marketing, des agents, augmente constamment. Les studios doivent gagner des millions de dollars chaque année pour nourrir tous ces gens-là. On les appelle les *suits*, c'est-à-dire les "complets-veston". A cause d'eux, un film n'est plus une œuvre d'art, mais un business.

Si c'est comme ça, je crois que Don aura du mal à tourner son film sur le baseball. Un sport qui n'intéresse personne en dehors des États-Unis. Il ferait mieux d'écrire un scénario sur le football.

En fin de compte, je passe Noël à Pacific Palisades et je décide de rentrer en France pour le réveillon du nouvel an.

Mary préfère rester en Californie, mais Allan va repartir en France avec moi. Quand il est venu nous chercher en Octobre, il a trouvé que le groupe de rock de mon frère Nestor était précisément ce qui lui convenait. Nestor est ravi d'avoir un chanteur américain. Le précédent avait beau mettre une casquette de baseball et chanter en anglais, on voyait bien qu'il était français.

Avant de partir, je présente Abe à Danièle. Il connaît beaucoup de recettes de La Nouvelle Orléans et va aider Sato à notre place. Danièle pense que la cuisine créole ressemble à la cuisine méditerranéenne, donc elle devrait plaire aux gens de Hollywood. En plus, Abe pourra leur raconter des blagues.

Zaza s'en va

Le petit appartement de la vieille Madame Simaillet a été vendu aux enchères. Tamara et Morbius ont emprunté de l'argent à la banque et ont pu l'acheter pour une bouchée de pain – euh, une très grosse bouchée de pain. En plus, les huissiers vont peut-être le saisir un de ces jours. En attendant, Nestor va s'y installer avec sa guitare. Du coup, Petit Toni prendra la chambre de Nestor et je serai tranquille dans ma propre chambre. J'ai compris ce qui cloche dans cette maison : c'est que le désordre et la confusion règnent partout. En tout cas, ma chambre sera rangée à la perfection. Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place.

À la Mission, j'ai beaucoup parlé avec un médecin qui s'occupe des homeless. Je me suis dit que médecin, ce serait peut-être un bon métier pour moi.

La directrice du collège Raymond Queneau, qui se souvient très bien de moi (comment pourrait-on m'oublier ?) a accepté de me reprendre en cours d'année. Je vais apprendre la reproduction des fougères et les secteurs saillants. Je me forcerai à étudier comme si j'avais des parents sévères ! D'ailleurs, je les trouve moins bizarres, mes parents. Un homme en short au milieu de l'hiver, une femme avec une hélice sur la tête, à Los Angeles, personne ne les remarquerait.

Quand je suis arrivée de Hollywood, il y avait de nouveau la police dans la cour. C'est dingue : ils arrêtaient le gros Bicard. C'est lui qui a étranglé la vieille Madame Simaillet, sous prétexte qu'elle le torturait en lui envoyant des ondes maléfiques. Ah, quand même, je l'avais bien dit !

Soit je deviens médecin-psychiatre pour soigner les fous avant qu'ils ne tuent leur voisine, soit je deviens détective.

2009. À Hong Kong.

Nestor, Allan et leur groupe de rock, qui s'appelait *Heatfly*, ça ne veut rien dire du tout, sont partis en tournée en Amérique il y a trois ou quatre ans. Comme ils ont été bien reçus, en tout cas c'est ce qu'ils prétendent, ils se sont installés à Los Angeles. Allan y connaissait beaucoup de monde, Pénélope encore plus, et s'ils échouaient ils pouvaient toujours dormir sur la plage. À peine Nestor avait-il eu le temps d'accorder sa guitare que leur projet avait déjà capoté. Le batteur est rentré en France, ils se sont disputés avec son remplaçant, et enfin Allan est allé vivre au Texas avec une cowgirl qu'il avait rencontrée pendant leur grande tournée. Pénélope a secouru le pauvre Nestor : son ami Duane, qui avait enfin réussi à convaincre les Chinois d'acheter du Shampoing naturel de Californie et ensuite de la crème biologique antirides et des ampoules superprotéinées amincissantes, cherchait un assistant.

Moi, en tout cas, j'ai récupéré l'appartement de Nestor, autrement dit l'ancien appartement de Mme Simaillet, pour être un peu tranquille. Je commençais ma première année de médecine, quand même.

– On entend parfois son fantôme crier au secours, m'a dit Nestor en partant. Je te préviens : il faut avoir l'âme bien trempée pour dormir dans la chambre où une pauvre vieille a été assassinée par un fou.

– Cause toujours.

Quand j'ai déménagé mes affaires, j'ai retrouvé le cahier dans lequel j'avais noté mon voyage en Amérique. J'ai tapé le texte sur mon ordinateur. Ensuite, en souvenir du bon vieux temps, j'ai fait une pâte avec des jaunes d'œuf, de la farine, du beurre et du miel. Et hop, Lisa cookies !

Vendredi 3 juillet

Je vais à Bayard Presse pour donner des cookies à ma copine Hélène. Elle a commencé comme stagiaire, et maintenant elle s'occupe d'une petite rubrique dans le

Zaza s'en va

magazine *Je Bouquine*. Moi, par exemple, à l'époque où je suis allée à Hollywood et tout ça, j'étais abonnée à *Je Bouquine*.

Adèle, mon arrière-grand-mère, a presque fait centenaire, mais vers la fin elle était déjà partie sur une autre planète. Avant que Kama, ma grand-mère, ne devienne gâteuse, je lui ai demandé de me raconter en détail ses aventures pendant la guerre, et j'ai tout noté. En 1939, quand elle avait dix ans, les Allemands ont envahi la Pologne. Un bombardement a détruit l'immeuble en face de chez elle sous ses yeux, boum d'un seul coup. Une de ses camarades de classe y habitait. Et puis les choses n'ont fait qu'empirer. J'ai écrit un petit récit d'après ce qu'elle m'a dit et je l'ai donné à Hélène. Elle l'a montré à sa patronne, Béatrice, qui a accepté de le publier. Hélène était très contente pour moi, même pas jalouse.

– Tu pourrais devenir écrivain, m'a-t-elle dit.

– Et arrêter mes études de médecine ? Je peux aussi acheter un billet de loto, y mettre des numéros qui me sont apparus en rêve, et arrêter mes études parce que je suis sûre de gagner. Je termine mes études, j'exerce la médecine pour gagner ma vie, cela ne m'empêche pas d'écrire. Anton Tchekhov, le meilleur écrivain qui ait jamais existé, enfin disons ex-æquo avec quelques autres, était médecin.

– Il faut que je le lise, celui-là. J'ai encore beaucoup de lacunes. Tu connais Thadée Klotsky ? Il écrit des romans pour adolescents. Il est médecin, aussi. Ses romans se vendent comme des petits pains, en plus.

– J'en ai lu un. S'il est aussi nul comme médecin que comme écrivain, aïe !

Ça s'appelle Bayard Presse parce que ça se trouve rue Bayard. Le chevalier sans peur et sans reproche. Il devait être très ennuyeux. Il grommelait dans sa barbe parce que quelqu'un avait inventé l'arquebuse. Avant, les chevaliers se battaient en duel à grands coups d'épée et le plus valeureux coupait la tête de l'autre. Avec l'arquebuse, un vulgaire paysan peut occire un valeureux chevalier, alors Bayard est pas content. Eh bien moi, j'adresse un reproche à Bayard : c'est pas chic de mépriser les paysans. Je suis sûr que José Bové dirait la même chose.

– Bonjour, Madame, je viens voir Hélène Rémi.

– Oui. Pouvez-vous me donner votre carte d'identité ?

Zaza s'en va

– Ma carte d'identité ? Pourquoi ?

– Sécurité. Je vous donne ce badge magnétique pour passer le portillon.

D'abord ils inventent l'arquebuse, ensuite le badge magnétique. Quelle époque, je vous jure.

– Au secours, M'dame, je suis coincé dans le portillon !

– Vous avez passé le badge devant le lecteur ? Attendez, je vais vous sortir de là.

J'ai à peine le temps de m'asseoir sur le canapé et de lire trois lignes que déjà Hélène vient me chercher.

– Salut, Lisa. Comment vas-tu-yau de poêle ?

– Pas mal, et toi-le à matelas ? Tu as l'air en pleine forme !

En vérité, je la trouve un peu pâle. Le surmenage, sûrement. Elle m'entraîne dans un dédale de couloir jusqu'à son bureau. Il s'était collé des ailes dans le dos avec de la cire pour sortir du labyrinthe, mais Icare voulait voir le soleil de plus près et alors plouf dans la mer Égée. Je me demande combien de pauvres gens se sont perdus dans ce dédale. Ils rôdent pendant des mois, puis ils meurent de faim et ce sont leurs fantômes qui rôdent. Les écrivains dont on n'entend plus parler : Ludovic Courtepointe, Annabelle Freshtick, Lilou Lovejoy. Les rimes de leurs poésies spectrales s'accrochent aux plafonds des corridors. Si je pense aux fantômes, ce n'est pas à cause de Mme Simailot, mais parce que cette chère Hélène m'a dit qu'elle préparait une page pleine de fantômes japonais.

– Toi qui connais bien le Japon, Lisa, tu peux me dire la différence entre un fantôme et un kami ?

– Un kami, c'est l'esprit de quelque chose. On ne le voit pas. Tamara a une amie qui a installé son réfrigérateur au-dessus d'un ancien puits. Elle place tous les jours une pomme ou une prune sur le réfrigérateur pour le kami du puits. Il doit être triste que le puits soit bouché, tu comprends. C'est pour le consoler. Un fantôme, tu le vois. C'est une âme en peine qui ne peut pas se libérer de ses passions terrestres.

Sous prétexte que je suis allée au Japon trois fois avec Tamara, les gens me prennent pour une experte. Je réponds toujours avec beaucoup d'aplomb, en inventant des détails au besoin, afin de ne pas les décevoir.

Bon, venons-en aux choses sérieuses.

Zaza s'en va

– Tu m’as dit que Béatrice voudrait des biographies. Comme ce que j’ai fait avec l’histoire de ma grand-mère ?

– Plutôt des personnes connues. J’ai pensé à toi parce que je me souviens, à l’école Rockaway, tu avais raconté la vie de Jeanne d’Arc. Un musicien ou un sportif, ce serait bien pour commencer.

– Mozart, si tu veux. Le grand classique pour les enfants. Quand il a six ans, il joue avec sa sœur devant l’impératrice Marie-Thérèse et ses douze mioches. Il y a aussi des courtisans, tu imagines. On n’a jamais vu et entendu des enfants si jeunes, sa sœur a deux ou trois ans de plus, jouer de cette manière. Le public applaudit tellement que ça monte à la tête du gamin. Il se met à faire des révérences devant l’impératrice et les douze princes et princesses. Des révérences de plus en plus extravagantes, si bien qu’il finit par s’étaler devant la princesse Marie-Antoinette, qui a sept ans. Elle l’aide à se relever. “Toi, tu es bien gentille, lui dit-il. Quand je serai grand, je te marierai.” Si elle s’était mariée avec lui, elle aurait gardé sa tête. Mais elle aurait souffert, parce qu’il tombait amoureux de toutes les cantatrices.

– Il vaudrait mieux un musicien plus moderne.

– Louis Armstrong ?

– Ou même quelqu’un de vivant.

– Justin Bieber ?

– Le temps que tu l’écrives et que nous l’imprimions, les gens auront déjà oublié qui c’est. Il sera bon pour la rubrique “Que sont-ils devenus ?”

À ce moment-là, Hélène me prend en traître : elle m’offre un café. Cette boisson diabolique me fait le même effet que le poison qui rend fou dans *Le Lotus Bleu*. Mes neurones gigotent dans tous les sens et nous évoquons des dizaines de personnes mortes ou vivantes, même un idiot de la télé dont je tairai le nom parce j’aurais vraiment l’air ridicule.

En fin de compte, nous décidons que j’écrirai la biographie de... Jackie Chan. Bizarre, non ? C’est le café.

Mardi 7 juillet

Zaza s'en va

Ça me revient. Maintenant que les brumes de la caféine se sont dissipées, je me souviens de ce qui a amené Jackie Chan sur le tapis : j'ai dit à Hélène que je partais à Hong Kong.

D'ailleurs je suis dans l'avion, assise à côté de Morbius. Nestor se marie à Hong Kong avec Mélissa, qui s'appelle en réalité Miao Cha ou quelque chose d'approchant. C'est une de ses clientes : elle achète du shampoing naturel de Californie pour une chaîne d'hôtels, je crois.

Morbius est de mauvaise humeur. Il trouve que c'est trop loin.

– J'habitais sur la rive gauche et je ne traversais jamais la Seine. Quand je me suis marié avec Tamara, qui vivait sur la rive droite, j'avais l'impression d'épouser une créature exotique.

– Tu as entendu parler de la mondialisation ? Hé, nous sommes au XXIème siècle. Tu as des nouvelles de Tamara ?

– Elle nous rejoint jeudi, en principe. Petit Toni, demain.

Mon petit frère a étudié le chinois pendant deux ans à Paris, et maintenant il est inscrit dans une université chinoise dans une ville qu'il appelle Guangzhou, à une ou deux lettres près, en tout cas moi je dis Canton. J'aurais pu avoir un frère qui aime la Chine et l'autre le Brésil, mais non, tous les deux la Chine.

– Regarde, Lisette, si je pose mon gobelet de jus d'orange par terre...

– M'appelle pas Lisette. Il va se renverser et tu seras bien avancé.

– Si le jus d'orange monte un peu vers l'arrière du gobelet, c'est peut-être parce que l'avion accélère ou alors peut-être parce qu'il se cabre un peu. Tu ne peux pas savoir. C'est ce que Einstein appelle le principe d'équivalence.

– Tu m'embêtes avec ton Einstein. Quelqu'un va le renverser.

– Tous les matheux aiment bien Einstein. Tu sais, Lisette, le gars qui a inventé la biographie...

– M'appelle pas Lisette. Personne n'a inventé la biographie.

– Mais si : Plutarque. En fait, il écrivait des "vies comparées". Il y avait toujours un Grec et un Romain. Alors pour ton article, tu pourrais écrire les vies comparées d'Einstein et de Jackie Chan.

Zaza s'en va

– C'est ça. Jackie Stein et Einchan. Laisse-moi regarder *Harry Potter et le prince de sang-mêlé*.

– Tu ferais mieux de lire le livre.

– Mais enfin, tu plaisantes, tu sais bien que je l'ai lu. Et toi tu regardes quoi ?

– C'est toujours pareil : il y a un seul siège cassé dans l'avion, ça tombe sur le siège devant moi. L'écran est tout de travers, du coup.

– Arrête de te plaindre. La fille qui est assise sur le siège cassé, c'est encore plus embêtant, pour elle.

– Au moins, elle peut regarder un film normalement. Ces écrans, quand on les regarde de travers, l'image devient toute tordue. Je voulais regarder *Whatever works*, le dernier Woody Allen. Ce serait mieux pour toi s'ils avaient un film avec Jackie Chan.

– Si j'ai besoin de renseignements sur ses films, je demanderai à Petit Toni. Il les connaît tous par cœur.

Avant de partir, j'ai demandé à mon copain Google s'il avait entendu parler de Jackie Chan. "Et pas qu'un peu, m'a-t-il répondu. 18 100 fois en français et 543 000 fois en anglais." J'ai exploré un site français, celui d'un certain Kung Fou. Celui-là, j'ai noté son adresse pour le jour où je voudrai un personnage vraiment brouillé avec l'orthographe pour un roman. Je m'en doutais : Jackie Chan ne s'appelle pas Jackie Chan, mais Chan Kong Sang, autrement dit Chan "né à Hong Kong".

Hé, Kung Fou, je te crois pas quand tu dis que Jackie Chan a passé quinze mois dans le ventre de sa mère et pesait douze kilos à la naissance. Tu confonds avec le géant Gargantua. Cela prouve au moins que Jackie Chan est devenu une légende de son vivant. Il est né en 1954. Ça veut dire qu'il est aussi vieux que Morbius. C'est quand même fortiche, de faire encore toutes ces cabrioles dans les films à cinquante-cinq ans. Je n' imagine pas mon père...

– Ça va pas, Morbius ? Arrête de faire le pitre !

– Ils disent qu'il faut bouger toutes les deux heures, dans l'avion, surtout à mon âge, sinon les veines explosent. Si quelqu'un se sent mal, ils vont demander s'il y a un docteur, alors tu devras y aller.

Zaza s'en va

– Bien sûr, une étudiante en quatrième année. L'avion est super-plein. Sur cinq cents personnes, ils trouveront bien un vrai médecin. Moi, ils me feraient pas confiance.

– C'est vrai que tu as l'air d'avoir treize ans.

– Quand je serai vieille et qu'on me donnera dix ans de moins que mon âge, je me réjouirai. Mais là, je sais pas trop.

Mercredi 8 juillet

Morbius a imprimé le site internet de l'hôtel *Gold Coast* : "Le minibus de l'hôtel passe à l'aéroport toutes les heures. Se renseigner au guichet 11." L'ennui, c'est que le petit bonhomme tout ridé assis derrière le guichet 11 ne comprend pas les mots "Gold Coast", ni même "hôtel". Non, désolé, je ne peux pas le dire en chinois. Les dames des guichets 10 et 12 nous trouvent très drôles. Arrêtez de rire, enfin ! Vous verrez, quand vous viendrez à Paris.

– Hé, Morbius, regarde. Ici, c'est 11B. Il y a un 11A là-bas.

– Bien vu l'aveugle !

La pancarte dit Gold Coast, le jeune homme à lunettes porte un badge Gold Coast ; tout va bien, sauf que la navette qui passe toutes les heures part dans une heure et demie.

– C'est ce qu'on appelle les mystères de l'orient. Bon, taxi.

– Ça va coûter beaucoup plus cher. N'oublie pas que tu as des dettes monstrueuses à rembourser.

– C'est le contraire. D'après notre avocat, ils admettent que nous n'y sommes pour rien. Ils vont nous rembourser tout ce que nous avons payé, ou presque. Toi, tu as treize ans ou tu les parais, mais moi, après douze heures de vol, encore une heure et demie, pas question. Au diable l'avarice !

Le guichet 11A nous donne une carte de l'hôtel à montrer au chauffeur de taxi. Cet hôtel ne s'appelle pas du tout Gold Coast, mais %#æπ – je mets des lettres bizarres parce que je n'ai pas de caractères chinois sous la main. Nous franchissons deux ponts qui ressemblent à des jonques futuristes flottant cinquante mètres au-dessus des eaux. Le premier nous mène de l'île où se trouve l'aéroport à une autre île, le second à la terre ferme.

Zaza s'en va

– Des jonques futuristes ? Tu es sûre ?

– Arrête de lire par dessus mon épaule. Tu vois bien, les haubans, comme sur un bateau à voiles. Toi, tu dirais quoi ?

– Je ne sais pas... De gigantesque libellules d'acier ?

– Bof. Je garde mes jonques.

L'hôtel se dresse au fond d'une crique, à une vingtaine de kilomètres de Hong Kong. Ils ont copié la grande pyramide en ajoutant plein de fenêtres, une plage et une piscine en forme de dragon. Une pancarte dit : "Mariage Chen et Chang, salle 1 – mariage Ping et Pong, salle 2 – congrès des comptables, salle 3." Je vais en parler à Hélène : elle m'a dit qu'elle comptait se marier bientôt. Ça permet de faire le mariage et le voyage de noces en même temps.

Nos chambres ne sont pas prêtes. Ils pensaient que nous arriverions tranquillement dans le minibus.

– Je vous prie de bien vouloir accepter nos excuses. Si vous voulez descendre à la cafétéria, devant la piscine. Nous vous offrons le petit déjeuner.

– Mon frère est arrivé avant-hier. Je pourrais peut-être lui téléphoner d'abord.

– Quel est son nom, s'il vous plaît ?

– Eh bien Jammes, comme moi.

– Oui, chambre 709. J'appelle. Non, pas de réponse...

Nous descendons à la cafétéria. Loïc, mon oncle, ne risquait pas de répondre au téléphone : il est assis devant un montage de croissants avec Valentin, son fils, que tout le monde appelle Tintin.

– Eh, Morbius et Lisa ! Vous avez fait bon voyage ?

– L'avion était plein à craquer. Il y avait même un passager assis sur les genoux du pilote. Pas mal, ce petit hôtel. Vous êtes déjà allés en ville ?

– Bien sûr. J'ai commandé un costume sur mesure. Je dois y retourner aujourd'hui pour l'essayage.

– Il y a un métro dans les environs, non ? J'ai vu ça sur le site Internet.

Zaza s'en va

– Ils ont une navette qui va au métro, mais c'est plus simple de prendre celle qui va directement à Kowloon. Elle met une demi-heure. Nous nous recouchons un peu après le petit déjeuner, à cause du décalage horaire. Nous partons vers midi.

– Moi aussi, je dormirais bien un peu, mais nos chambres ne sont même pas prêtes. Je n'ai pas fermé l'œil dans l'avion. Lisa a dormi comme un loir...

– C'est le contraire ! Tu ronflais, en plus.

– Bonjour tout le monde !

– Tiens, Petit Toni ! Quel bon vent t'amène ?

– Tu arrives de Canton ?

– Je suis à Hong Kong depuis trois jours, mais dans un hôtel très moche. J'espère que vous avez une belle chambre pour moi.

– Une pour Lisette et toi, une pour moi.

– Je m'appelle pas Lisette. Vous avez qu'à dormir dans la même chambre. La chambre des garçons.

– Eh non, parce que je réserve une place dans mon lit pour Tamara.

Nous allons pouvoir examiner les chambres : un employé de l'hôtel vient de nous avertir qu'elles sont prêtes. En traversant le grand hall de l'hôtel, nous remarquons un truc pas normal : ils barricadent les portes de verre avec des planches. Un panneau dit : "Typhon. Alerte niveau 3." Un autre panneau contient des explications.

"Niveau 3. Un typhon risque d'arriver demain.

"Niveau 8. Le typhon sera là dans quelques heures. Circulation automobile interrompue. Évitez de sortir.

"Niveau 9. Le typhon est là. Restez à l'intérieur. Ne vous approchez pas des fenêtres !"

– Nous pouvons aller en ville aujourd'hui, mais peut-être pas demain.

– Il "risque" seulement d'arriver demain, remarque Loïc. Il peut aussi partir se promener ailleurs ou faire demi-tour.

– J'oubliais que tu as étudié la météorologie. Dis-leur que c'est trop tôt, pour les planches.

Zaza s'en va

– Étudié pendant un an. J'ai tout oublié. Ils mettent des planches, mais les portes s'ouvrent encore. Regardez, il y a des gens qui entrent et qui sortent. Rendez-vous ici à midi.

– Le temps que nous nous installions et prenions une petite douche, ça nous fera cinq minutes de sommeil. Ce serait possible de mettre le rendez-vous à deux heures ?

– Si tu veux. Nous jouerons au ping-pong en vous attendant.

Notre chambre et celle de Morbius sont voisines et communiquent par une porte. Elles donnent sur la mer. Nous voyons quelques jonques mouillant dans la crique, un bras de mer où défilent d'énormes navires porte-conteneurs, l'aéroport sur son île, tout ça surmonté par des nuages noirs de niveau trois.

La preuve que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, c'est que j'ai à peine de le temps de m'allonger que je dors déjà. Quand je me réveille, je vois que des milliers de gouttes de pluie frappent à la fenêtre comme si elles voulaient entrer dans la chambre. "Au secours ! Nous voulons nous mettre à l'abri !" Elles pleurent, c'est pitoyable.

– Tu as vu, Morbius ? Pour la promenade en ville, ça se présente mal.

– Ah, mais j'ai apporté deux armes secrètes : mon parapluie et aussi ma cape de randonnée en nylon. À Hong Kong, il pleut toute l'année, sauf pendant la saison sèche, entre le 17 et 19 novembre.

À deux heures, nous rejoignons Loïc et Tintin dans le hall.

– Zut, regardez, la pancarte...

– Niveau 8 ! Ils exagèrent. Ils l'annonçaient pour demain et maintenant c'est pour tout de suite.

– Ça saute directement de 3 à 8. Ça devrait passer par 4, 5, 6 et 7.

– Ils comptent à la chinoise. C'est spécial.

– En tout cas, il n'y a plus de minibus. Plus de circulation.

– T'as vu les palmiers ?

– Ils plient mais ne rompent point.

Les employés de l'hôtel ont fini de barricader les portes vitrées. Ils en sont à coincer des serviettes roulées en bas des portes pour éviter l'inondation.

– Ce typhon est plus rapide que prévu, donc dans une heure il sera parti.

Zaza s'en va

- Ou alors il restera trois jours au lieu de six.
 - Tout ce que nous aurons vu de Hong Kong, c'est cet hôtel.
 - Pas possible, parce que je dois aller enquêter sur Jackie Chan.
 - Tu devrais dire ça au typhon : “Va-t'en, je dois enquêter sur Jackie Chan !”
 - Tu veux vraiment écrire un truc sur Jackie Chan ? me demande Petit Toni. Mais t'y connais rien !
 - Alors là, détrompe-toi, mon petit. Par exemple, tu sais où il a passé son enfance ?
 - Euh...
 - Au consulat général de France. Son père était cuisinier et sa mère femme de chambre. D'ailleurs j'ai rendez-vous après-demain avec la femme du consul. Tu vois qui est Guillemette ?
 - L'amie de Tamara, celle qui s'est mariée avec deux frères ?
 - Pas en même temps. La femme du consul, c'est la cousine des deux frères.
- Nous traînons dans les couloirs, nous visitons la salle de sport. Pour vaincre l'ennui, nous retournons à la cafétéria, d'ailleurs c'est l'heure de dîner ou en tout cas nous avons faim.
- C'est pas donné, dis donc.
 - Dommage que nous ne puissions pas sortir : nous avons trouvé un restaurant beaucoup moins cher dans un centre commercial, à cent mètres d'ici.
 - Avec la formule buffet, remarque, tu peux manger autant d'œufs de mille ans et de tentacules de pieuvre que tu veux, donc tu en as quand même pour ton argent.
 - Regarde les vagues, dans la piscine ! Impressionnant, non ?
- La pancarte dit maintenant : niveau 9. De retour dans la chambre, nous allumons la télévision.
- Ils disent que des centaines de passagers sont bloqués dans l'aéroport.
 - Nous l'avons échappé belle.
 - Des passagers qui partaient. Leur vol est annulé, mais ils ne peuvent pas sortir de l'aérogare. Ils vont y passer la nuit.
 - Un peu plus et notre vol aurait été détourné. Je ne sais pas où nous aurions atterri.
 - En Australie.

Zaza s'en va

– L’Australie, c’est dans l’autre hémisphère. Le plus près, c’est Taiwan. Ou alors peut-être Manille.

– Nestor ne devait pas préparer un emploi du temps du mariage pour nous ?

– Il doit venir demain matin au petit déjeuner pour tout nous expliquer.

Jeudi 9 juillet

Morbius téléphone à Loïc vers huit heures.

– Rendez-vous dans le hall dans dix minutes ?

– J’espère qu’ils ont rouvert les portes.

– Bah, il ne pleut plus. J’ai étudié un guide de Hong Kong, il y a un chemin de grande randonnée qui passe près d’ici, *MacLehose trail*...

Le réceptionniste nous explique comment aller au MacLehose chemin. Les portes sont toujours barricadées, mais une porte dérobée est ouverte. Jusqu’à maintenant, je suis restée bien au frais : dans l’aéroport, dans le taxi, dans l’hôtel. Je sors dans l’air de Hong Kong pour la première fois. Hé, ils ont oublié de climatiser l’extérieur ! Maintenant, je sais ce que ressent le poulet quand on le fourre dans le four. En plus, nous devons courir.

– Six heures de décalage. C’est comme si je courais à deux heures du matin. Je me sens toute molle.

Loïc affiche un sourire béat.

– Le typhon a rafraîchi l’atmosphère.

– Tu appelles ça “frais” ?

– Avant-hier, c’était horrible. C’est surtout l’humidité qui est pénible. L’air devient difficile à respirer.

– Le long de ce boulevard et ensuite à gauche au feu rouge. Tintin ne court pas ?

– Il aime mieux nager. Je crois qu’il attend Petit Toni pour aller à la piscine. Tu as réussi à convaincre ta fille, c’est déjà pas mal.

– Il me forçait à courir quand j’étais son élève à l’école Rockaway. J’ai attrapé le virus, mais je ne suis pas aussi atteinte que lui.

Zaza s'en va

Nous empruntons un chemin qui monte vers la montagne. Des gens qui paraissent très pauvres vivent dans des baraques en planches. On se croirait à mille kilomètres du quartier de l'hôtel.

– Regarde, tous ces chiens dans les cages. Ils les élèvent sûrement pour les manger.

– Ça doit être bon.

– Il faut se méfier. Ils ont mangé des fouines ou je sais pas quoi et ils ont attrapé ce sale microbe qui a tué plein de monde.

Nous avons choisi le mauvais chemin et devons faire demi-tour. D'ailleurs c'est dans la descente que nous parlons des chiens et des fouines, parce que dans la montée nous étions trop occupés à lutter contre l'asphyxie. Nous finissons par trouver MacLehose chose, un chemin tout plat qui longe un canal. Nous croisons d'autres coureurs. Il y a aussi des petits vieux et vieilles qui font leur tai-chi matinal, cela ressemble à du kung-fu au ralenti.

– J'ai perdu au moins vingt litres de sueur. On dit que le corps est constitué de quatre-vingts pour cent d'eau. Il ne doit plus m'en rester beaucoup.

– Ne t'inquiète pas. Si tu t'écroules, Lisa te fera un massage cardiaque.

– Tu devrais courir avec une réserve d'eau dans le dos et un tuyau.

Quand je reviens dans la chambre, Petit Toni dort encore comme un bienheureux.

– Hé, debout, là-dedans ! Nous avons rendez-vous avec Nestor au petit déjeuner et ensuite nous allons en ville.

– Va courir et laisse-moi tranquille.

– Nous avons déjà couru. Paresseux ! Je t'accorde un quart d'heure, le temps que je prenne ma douche.

De la pieuvre au petit déjeuner ? J'en ai mangé assez hier soir. Je vais me contenter de corn flakes et de tartines. Un peu de gâteau aux carottes, quand même ? Bon, juste une petite tranche.

– Bonjour, père. Bonjour, oncle Loïc. Bonjour sœur, bonjour frère, bonjour cousin.

– Nestor ! Je suis content de te revoir. Hello, Melissa !

Zaza s'en va

Melissa sourit gentiment. Morbius et Tamara disent qu'elle se montre toujours très timide en leur présence. Comme dit maître Kong : "Le respect des parents est le tronc de l'arbre de la vertu."

– Et alors, le mariage ? Vous êtes prêts ?

– Très drôle. Il y a encore un million de trucs à mettre au point. Nous avons seulement trois robes sur quatre.

– Il faut quatre robes ?

– Trois robes chinoises et une robe de mariée blanche. Ça dure toute la journée. Soyez prêts dimanche matin à dix heures pour la cérémonie du thé !

– Dans ton e-mail tu me disais que je devrais mettre une veste, mais tu sais bien que je n'ai aucune veste. J'ai essayé plusieurs tenues et Tamara a trouvé que ma chemise prune et mon gilet potiron, ça irait bien.

– Tu blagues, là ? Un gilet potiron ? Non non, tu ne te rends pas compte. Je te dispense de cravate, à la rigueur. Si tu veux, j'emprunte une veste à quelqu'un pour toi.

– Bon, je vais réfléchir... Et toi, Petit Toni, comment tu t'habilles ?

– Nestor loue un deuxième smoking. Je suis son témoin ! Je peux te montrer des magasins à Hong Kong où tu trouveras une veste.

Petit Toni est très coquet. À Canton, il a acheté de quoi remplir au moins trois armoires. Loïc, c'est tout le contraire. Il a peut-être plusieurs chemises, mais elles sont toutes blanches, et plusieurs costumes, mais ils sont tous gris foncé.

Morbius demande à Nestor s'il a apporté le programme des réjouissances qu'il nous a promis.

– Je ne l'ai pas encore écrit, mais je vais le faire. Je vous le donnerai demain. Nous sommes venus pour discuter avec les gens de l'hôtel. Il y a plein de détails à régler. Vous allez visiter Hong Kong ?

– Nous attendons Tamara. Elle voudra peut-être venir avec nous.

– Ah, j'oubliais. Elle m'a envoyé un e-mail. Elle est retenue à Tokyo. Elle viendra demain ou samedi. Elle arrive toujours en retard, mais jamais sans donner une bonne raison. Une vendeuse de la boutique de Roppongi s'est suicidée parce qu'elle s'était trompée dans une livraison. Tamara doit aller à l'enterrement.

Zaza s'en va

– Ces Japonais se suicident pour un oui ou pour un non. Ça abaisse un peu leur espérance de vie, qui reste pourtant la plus élevée du monde.

– Morbius, l'homme qui voit des mathématiques partout mais qui ne possède pas de veste. Je dois te montrer des boutiques. Allons-y.

– Et moi je dois essayer mon costume, ajoute Loïc.

Dès que nous descendons du minibus qui nous conduit à Kowloon, des hordes de rabatteurs nous assaillent : “Un costume... Bonne qualité... Vingt-quatre heures !”

– C'est comme ça que tu as trouvé ton tailleur, Loïc ?

– Absolument pas. J'ai examiné plusieurs boutiques et j'ai choisi celle qui m'inspirait le plus confiance. Elle est dans la rue suivante... Euh, non. La suivante... Ou peut-être de l'autre côté... Ah, la voilà !

– Je parie que le tailleur a engagé un décorateur très raffiné pour donner à sa boutique cette apparence minable. Il emploie forcément une armée de rabatteurs, sinon personne n'entrerait jamais. À part toi, je veux dire.

Le tailleur montre à Loïc une ébauche de costume crème, sans poches et scintillant d'épingles. Mon oncle l'essaie.

– Ça va bien, je crois. Il sera prêt demain ?

– Mais oui. Si vous étiez venu hier, il serait prêt aujourd'hui.

– Nous n'avons pas pu, à cause du typhon.

– Il est tombé quelques gouttes. Maintenant, ils qualifient n'importe quelle petite averse de typhon. Niveau 9 ! C'était tout juste du 8.

– Disons 8^{1/2} et n'en parlons plus.

– Qu'en penses-tu, Morbius ? C'est du beau tissu, non ?

– Je trouve que tu devrais acheter un casque colonial pour aller avec.

– Je ne sais pas s'ils en vendent encore. Ce qu'il me faut, c'est une chemise, une cravate, des chaussures et une ceinture.

– Et des chaussettes ?

– Ah oui, tu as raison, des chaussettes.

– Tu es venu tout nu ? J'aurais bien voulu te voir dans l'avion.

Zaza s'en va

– J'avais quand même mis un slip. Ils ne voulaient pas m'accepter à bord. Je leur ai dit : "Montrez-moi où c'est écrit dans le règlement qu'on ne peut pas voyager en slip !"

Nous trouvons un magasin pas cher où Loïc achète une chemise. Tintin achète une chemise et un pantalon. Il a dû venir en slip, lui aussi. Ensuite, Petit Toni commence à nous montrer des boutiques élégantes, mais ça ennue Loïc et Tintin. Nous nous séparons.

– Rendez-vous devant la mosquée dans une heure. Je vous emmènerai dans un bon restaurant.

J'ignore si les mosquées sont nombreuses à Hong Kong, mais il y en a une au milieu de Nathan Road, la rue principale de Kowloon, donc elle sert de point de rendez-vous.

Petit Toni nous emmène dans une boutique comme je les aime : toute noire. Je m'habille toujours en noir – sauf quand je porte ma blouse blanche à l'hôpital. Ils ont surtout des vêtements pour des dandys de son âge. Morbius n'est pas très regardant. D'habitude, c'est Tamara qui choisit ses vêtements, alors pourquoi pas Petit Toni.

– Regarde, Morbius, la veste noire.

– Tiens, c'est original, des sinusoïdes pailletées. Cela irait avec le côté festif du mariage... Je vais l'essayer.

– Elle te va.

– Les manches sont trop longues. Pour les chemises aussi, les manches sont toujours trop longues. Je devrais peut-être m'enduire les bras avec une pommade à l'hormone de croissance, pour les rallonger. Tu trouves que j'ai les bras trop courts ?

– Oh, peut-être quelques millimètres.

– Du moment qu'ils vont jusqu'à mes mains, hein, c'est le principal. J'aime bien la forme arrondie des basques...

– Quels Basques ?

– Cette partie de la veste, ça s'appelle les basques. On dirait une veste d'acteur comique italien vers 1900. C'est parfait. Nous pourrions voir encore un ou deux magasins et si je ne trouve pas mieux, je l'achète. Elle coûte quand même aussi cher que le costume sur mesure de Loïc. Je me demande si je dois dépenser une fortune pour une veste que je porterai une seule fois. Essaie-la. Tu pourras la mettre aussi.

– Je ne porte jamais de veste.

Zaza s'en va

– Moi non plus, mais si je l'achète, je voudrai la rentabiliser.

Nous sauvons Loïc et Tintin, attaqués devant la mosquée par une horde de vendeurs de fausses Rolex. Petit Toni nous emmène dans le restaurant chinois le moins cher du monde, ou au moins de Hong Kong.

– Dix fois moins cher que la cafétéria de l'hôtel.

– Alors, Morbius, demande Loïc, tu as trouvé une veste pour remplacer ton affreux gilet orange ?

– Potiron ! Oui, j'en ai vu une qui me plaît. Noire avec des boutons rouges et des paillettes. Pas trop banale, quoi. Une sorte de veste de clown.

Petit Toni a une bonne idée de promenade digestive : nous visitons les rues et les magasins à la mode. Tous les Hong-Kongais ont eu la même idée, donc ça fait beaucoup de monde à courir sur les trottoirs. Ils sont en retard, ou alors ils veulent rattraper la journée perdue d'hier. Jackie Chan nous paraît agité, mais ses compatriotes le trouvent sans doute un peu lymphatique.

Une ou deux fois par heure, une bonne averse vient nous rappeler que nous ne sommes pas le 18 novembre. Des grappes de petits parapluies sont accrochées à la porte des magasins. Chez le boucher, des canards à laquer et des parapluies ; chez le poissonnier, des anguilles et des parapluies ; chez le parapluitier, des parapluies et des parapluies. Faute d'avoir pris leurs précautions comme Morbius (dont le parapluie est assez grand pour m'abriter aussi) et Petit Toni, Loïc et Tintin doivent en acheter un. Ça coûte seulement un euro. Le mécanisme est spécial. On peut ouvrir le parapluie, mais à la fin de l'averse, quand on veut le refermer, il s'autodétruit. Il ne reste plus qu'à dépenser de nouveau un euro à la prochaine averse.

Quand le soir commence à tomber, Petit Toni nous emmène voir un marché de nuit où ils ne vendent que des faux trucs. J'achète un faux portefeuille Vuitton pour Hélène, puis une fausse montre Nike pour moi-même.

– Elle marche encore ? me demande Tintin toutes les cinq minutes.

Direction la mosquée, où nous attendent Nestor et Melissa. Nous dînons dans un restaurant chinois ! Je blague, mais c'est délicieux. Melissa habite à Hong Kong, donc elle connaît les bons restaurants, quand même.

Zaza s'en va

- Vous avez fait de bonnes affaires ? demande Nestor.
 - Morbius veut acheter une veste de clown.
 - Comment ça, une veste de clown ?
 - Lisette plaisante. C'est plutôt le style Elvis Presley, avec des paillettes. Parfait pour une fête.
 - Tu aggraves ton cas.
- Petit Toni le conciliateur :
- Des paillettes noires sur fond noir. Personne ne les remarquera. C'est une petite veste sobre et digne, qui conviendra pour la cérémonie du thé et pour celle du mariage. Le vendeur m'a dit qu'elle vient du Japon. Il y en a seulement deux dans tout Hong Kong.
 - J'espère que celui qui a acheté l'autre ne viendra pas au mariage, remarque Tintin.

Vendredi 10 juillet

Hong Kong signifie "tête d'âne", parce que deux montagnes boisées se dressent sur l'île comme des oreilles d'âne. Oui, je viens de l'inventer.

- Eh, Petit Toni, qu'est-ce que ça veut dire, Hong Kong ?
- Le port parfumé.

Il y a bien deux montagnes, n'empêche. Le consulat général de France, une grande maison blanche dans le style colonial, se cache au fond d'un parc au sommet de l'une d'elles.

– Ce n'est pas commode quand on veut acheter du pain, dis-je à la consule générale, une petite dame habillée tout en Chanel comme il se doit.

– Oui, mais il fait moins chaud qu'en ville, avec l'altitude, et nous échappons à la pollution. Et la vue est extraordinaire, non ?

Ça c'est vrai. Quand on monte sur la terrasse, on voit la mer de tous les côtés. D'ailleurs Petit Toni photographie à tour de bras la baie de Hong Kong, qui s'étale à nos pieds comme une scène de Sim City. Les gratte-ciels de l'île jouent à celui qui arrivera à accrocher le nuage le plus dodu ; les ferries et les jonques dessinent dans les eaux du port

Zaza s'en va

les figures d'un lent ballet aquatique ; les grues géantes alignées sur les quais ressemblent à des sentinelles de fer chargées de garder Kowloon.

– Alors dites-moi, quoi de neuf en France ?

– Quoi de neuf ? Euh... Ah oui : nous avons un nouveau premier ministre.

– Ça, je le sais. Il a téléphoné à mon mari hier.

– À vrai dire, je n'ai pas de nouvelles depuis trois jours. C'est plutôt à moi de vous demander : quoi de neuf en France... J'ai vu Guillemette et Damien il n'y a pas longtemps. Ils vous disent bonjour.

– Vous êtes en vacances ?

– Je suis venu assister au mariage de mon frère. Pas celui-ci ; mon grand frère. Mon père, mon oncle et mon cousin sont là aussi. Ils sont en train de visiter un parc d'attraction où il y a des montagnes russes et le plus grand aquarium du monde.

– C'est tout près d'ici. Mes fils adorent y aller. Vous ne vouliez pas voir les requins ?

– Je travaille, disons un peu. Je dois écrire un article sur Jackie Chan.

– Qui ça ?

– Un acteur de kung fu très célèbre.

– Dans ce cas, mes fils le connaissent certainement.

– Je suis venu vous voir parce qu'il a grandi ici.

– Son père était consul ?

– Non : cuisinier, et sa mère femme de chambre. C'était vers 1955.

– Ah, c'était l'ancienne résidence, plus bas sur la colline. Une maison magnifique, beaucoup plus grande que celle-ci, avec un énorme jardin. Elle commençait à tomber en ruine, bouffée par les termites, vous savez ce que c'est sous les tropiques. Alors la France l'a vendue à un promoteur qui a construit trois tours de cinquante étages. Comme le terrain était immense, il n'avait pas assez d'argent, alors il a offert sa propre résidence dans la transaction. C'est cette maison-ci.

– Vous avez toujours un cuisinier et une femme de chambre ?

– Bien sûr. Et aussi un jardinier, un chauffeur... Le père de votre acteur devait être un très bon cuisinier, car la cuisine du consulat général représente la France, en quelque sorte. Nous avons parfois des réceptions pour cent cinquante personnes. Ce consulat

Zaza s'en va

général est plus gros que la plupart des ambassades. Nous avons six mille Français, un lycée de mille élèves. Avant, nous dépendions de l'ambassade de France à Londres. C'était très théorique, le consul général prenait ses décisions tout seul. Aujourd'hui, nous dépendons de l'ambassade de Pékin, c'est presque aussi loin que Londres. Le personnel habite derrière, dans une partie de la maison qu'on appelle les *servants' quarters*. On dit les *quarters*.

– Ses parents n'étaient pas riches, la France pas très généreuse. Quand il avait sept ans, ses parents sont partis en Australie pour travailler à l'ambassade américaine. Ils l'ont laissé à Hong Kong.

– Eh bien les choses n'ont pas beaucoup changé : notre femme de ménage, qui est philippine, a laissé ses enfants à Manille chez sa mère.

– Ses parents l'ont inscrit dans une école où on étudiait l'opéra de Pékin, chez maître Yu.

Petit Toni dresse l'oreille.

– Jackie Chan a appris à chanter l'opéra ?

– Il ne s'appelait pas Jackie Chan. Maître Yu lui a donné un nom d'étudiant : Yuen Lo. L'opéra de Pékin, cela ressemble à du cirque : triple saut périlleux arrière, combat du tigre contre les sept dragons, des trucs comme ça. Tandis que la Castafiore, tu ne l'imagines pas se lançant dans un triple saut arrière. Il existe aussi un cirque de Pékin, là c'est plutôt jambes en caoutchouc derrière la nuque et pyramide humaine à quatorze étages. Il a étudié la gymnastique de cinq heures du matin à minuit pendant dix ans, ça explique qu'il puisse faire l'acrobate dans ses films. Maître Yu était très sévère. Il ne se séparait jamais de son fidèle assistant, le grand bâton "Brise-Côtes". Les coups pleuvaient comme mousson de printemps ! Seuls les élèves ayant des os très solides pouvaient rester à l'école. Son meilleur copain, c'était Sammo Hung.

– Un autre acteur ? demande la consule.

– Oui. Jackie Chan joue le petit rigolo, Sammo Hung le bon gros un peu bête. Vous pouvez aussi le voir à la télé dans une série américaine, "Le flic de Shanghai".

Zaza s'en va

– Je pense à quelque chose. Il y a un endroit où je suis allée avec mes fils, de l'autre côté de la montagne : un studio de cinéma que l'on peut visiter. Ils tournent des films de kung fu, cela vous intéressera certainement.

– Très bonne idée. Ça te va, Petit Toni ?

– Bien sûr.

Dans le taxi, Petit Toni m'interroge :

– Il est allé à Pékin ?

– Hé non, parce que l'opéra de Pékin est passé de mode juste quand il a fini ses études. C'est l'opéra cantonnais qui l'a supplanté. En plus, les Pékinois étaient en train de détruire leur propre opéra, leurs musées, leurs pagodes et tout. C'était la Révolution Culturelle. Même à Hong Kong, des étudiants voulaient faire la révolution comme en Chine. Les Anglais ont envoyé des troupes en renfort, il y avait des manifestations violentes et un couvre-feu. Je ne sais pas si maître Yu a fermé son école, mais Jackie avait besoin de trouver du travail. Il savait sauter et il avait les os solides, alors il est devenu cascadeur. Son nom de cascadeur était Chan Yuen Long. Ah, voilà le studio.

Franchement, ça ne vaut pas les studios Warner, que j'ai visités à Los Angeles. Il y a quand même un truc qui m'épate. Un guide nous emmène voir un plateau où se tourne un feuilleton de kung fu. Les acteurs ressemblent aux petits vieux qui font leur tai chi le matin sur MacLehose trail. Leurs gestes sont plus rapides, mais aussi peu violents – et aussi silencieux. Ils ne portent pas les coups. Toute la violence du film vient du bruitage.

Le guide nous explique que l'on ajoute le son plus tard, comme pour un doublage. Des spécialistes tapent sur des sacs de sable en suivant l'action sur l'écran. Je me demande comment ça s'appelle, comme métier.

Nous retrouvons Morbius, Loïc et Tintin devant la mosquée. Pendant que Loïc va chercher son costume avec Tintin, nous visitons quelques boutiques de mode dans lesquelles Morbius ne trouve aucune veste qui égale la veste de clown. Nous voici donc dans la boutique noire d'hier. Morbius sort un pantalon de son sac à dos.

– C'est bien ce que je redoutais. Regarde, Petit Toni : pas du tout le même noir.

– Noir, c'est noir.

Zaza s'en va

– Ah non. Même dans l'obscurité qui règne ici, la différence saute aux yeux. On est raffiné ou on ne l'est pas. Je vais essayer le pantalon qui va avec la veste.

– Il y a un pantalon ?

– Ben tiens ! Je l'avais déjà repéré hier. Zut, il coûte aussi cher que la veste !

Le vendeur veut le convaincre d'acheter une chemise en plus.

– Ah non, ça suffit. J'aurais pu commander deux costumes sur mesure pour le prix. Je mettrai ma chemise prune.

Nous dînons avec Nestor et Melissa. Ils veulent essayer le restaurant que Loïc a vanté, dans le centre commercial près de notre hôtel.

– Le matin, c'est la cérémonie du thé, l'après-midi le mariage et le soir le dîner, mais à midi il y a le déjeuner "des deux familles". Vingt personnes, quand même. Je vais négocier un prix avec eux.

– Tu t'y prends un peu au dernier moment, non ? demande Morbius. Il y a peut-être des restaurants meilleurs et moins chers dans le coin. Tu aurais pu en essayer cinq ou six. Je croyais que tu préparais ton mariage depuis trois mois.

– J'avais tellement de démarches à accomplir, tu te rends pas compte.

Il est toujours débordé. Il aime faire les choses à la dernière seconde, et même un peu après.

– Nous sommes allés au consulat général de France. La consule est la cousine des maris de Guillemette, une amie de Tamara.

– C'est nouveau ? Tu te lances dans les amabilités diplomatiques, maintenant ?

– Je dois écrire un article sur Jackie Chan. Ses parents travaillaient au consulat.

– Jackie Chan ? Tu vas écrire sur un nain alors qu'il y a un géant... Le maître... Bruce Lee !

– Eh, les temps ont changé, mon mignon. J'écris pour les jeunes, et toi tu seras un homme marié après-demain ! D'ailleurs Jackie Chan a tourné dans des films de Bruce Lee, comme cascadeur. Dans un film, il a traversé une vitrine comme s'il avait toujours eu envie de prendre une douche d'éclats de verre. Bruce Lee était tellement sidéré qu'il l'a pris un peu sous sa protection. Ensuite, quand il est mort, les producteurs ont tourné un film en mettant Jackie Chan à la place de Bruce Lee. Il s'appelait pas encore Jackie

Zaza s'en va

Chan, mais Sing Lung. Ça veut dire “Devenir un Dragon”. C’était vers 1976. Il avait vingt-deux ans.

– Il ne ressemble pas du tout à Bruce Lee.

– Justement, ça n’a pas marché. À ce moment-là, il a eu une idée de génie : le kung-fu comique. Il dit qu’il s’est inspiré de Charlot, de Buster Keaton et de Harold Lloyd. Et aussi de... Devinez !

– Je sais pas, moi... Les Marx Brothers ? Les Trois Stooges ?

– Jean-Paul Belmondo.

– Le vieux mec avec son pti chien ?

– Il n’était pas toujours vieux. Il jouait des aventuriers rigolos, par exemple dans *L’homme de Rio* et *Tribulations d’un Chinois en Chine*, où il assurait ses propres cascades.

– Ce que tu nous as pas dit, c’est comment il a changé son nom de “Devenir un dragon” à Jackie Chan.

– En 1976, après avoir raté Bruce Lee II, il est allé voir ses parents en Australie. Les gens lui demandent comment il s’appelle. “Sing Lung en cantonnais, Cheng Long en mandarin, mais avant c’était Chan Yuen Long. Quand j’étais enfant, Chan Kong Sang et ensuite Yuen Lo...” Tu connais les Australiens, ils n’aiment pas les complications. “Hein ? Quoi ? Comment ? Disons Jack et n’en parlons plus.” Il est donc devenu Jack, puis Jacky et enfin Jackie.

Samedi 11 juillet

À peine arrivée de Tokyo, Tamara fait la mère.

– Enfin, Petit Toni, c’est dégoûtant, tous ces vêtements par terre. Ils sont sales. Ils sentent même mauvais.

– C’est l’humidité. Je sais pas... Je les ai gardés trop longtemps serrés dans mon sac, alors ils ont commencé à pourrir.

– Il faut les laver. Au moins les plus sales.

– Morbius a donné un T-shirt à laver. Ça lui a coûté le prix de deux T-shirts neufs.

– Tu les laves à la main et tu les mets à sécher.

Zaza s'en va

– J'en ai encore plein que j'ai laissés à Canton. Il faut que j'achète un autre sac.

Morbius montre son nouveau costume à Tamara. Elle le trouve très bien. Ouf ! Elle passe beaucoup de temps à coudre des petits bidules sur une robe noire.

– J'ai emporté ma robe en crêpe de Chine pour l'occasion.

– Qu'est-ce que tu couds ?

– Vous verrez demain !

Le minibus nous emmène à Kowloon. Petit Toni prend le métro pour aller chercher son smoking chez Melissa et participer aux préparatifs. Loïc réussit à convaincre Tamara et Tintin de faire les touristes.

– Le tour de la baie en bateau ! Mon guide dit qu'il ne faut pas manquer ça !

J'accompagne Morbius à l'université de Hong Kong. Il ne se contente pas d'écrire des livres, d'enseigner les maths et d'étudier les nombres. Il dit que les vieux chercheurs qui ne trouvent plus rien sont obligés d'accepter des fonctions administratives : il s'occupe d'échanges avec les universités étrangères.

Si Jackie Chan jouait un étudiant de l'université de Hong Kong poursuivi par des gangsters, il pourrait les semer facilement. Des allées zigzaguent entre des bâtiments tous identiques, empruntant parfois un pont ou un tunnel. Nous avons beau scruter les plans affichés partout pour aider les gangsters, nous sommes vite perdus.

– Au lieu de ranger les bâtiments de manière logique, ils font appel à des mages qui calculent le *feng shui*, des sottises comme ça.

– Il y a encore un plan. Regardons où nous sommes...

– Ici. Le bureau des relations internationales se trouve exactement à l'autre bout !

Nous finissons par trouver ce bureau bien caché. La jeune femme qui nous accueille ne nous reproche pas notre retard.

– Excusez-nous. Nous nous sommes perdus !

– Si vous nous envoyez des étudiants, ils auront du mal au début et puis ils s'habitueront.

– À Paris, c'est pareil. Surtout que maintenant, l'université est à moitié fermée à cause de l'amiante. Nous donnons les cours dans des baraquements.

Zaza s'en va

Je ne note pas la suite de la conversation, parce que ça devient très barbant. Et comment va le professeur Machin ? Et connaissez-vous Truc, le spécialiste des espaces vectoriels transfinis ? Le professeur Chose a enseigné ici pendant deux ans, et maintenant il est à Yale...

Nous sortons de l'université en suivant des flèches qui disent "Métro". Nous descendons dans un tunnel qui débouche dans un centre commercial ultra-moderne.

– C'est un piège à étudiants riches, quoi. Eh, un magasin Agnès B !

Je m'achète un petit gilet pas trop moche. Morbius, l'homme rationnel :

– C'est idiot. Tu aurais pu l'acheter à Paris.

– Justement, à Paris le magasin est très loin et je n'ai jamais le temps.

– "Le magasin de Paris est trop loin, alors je suis allée l'acheter à Hong Kong !"

Dimanche 12 juillet

Grand jour ou pas grand jour, nous partons courir à sept heures du matin. Le chemin qui monte à flanc de montagne pour rejoindre MacLehose trail est plus rude à avaler que les crêpes au sirop d'érable du petit déjeuner.

– Toi qui es savant, Morbius, tu penses que nous nous alourdissons en nous approchant de l'équateur ? demande Loïc.

– Bof. La théorie de la relativité dit que nous nous alourdissons, mais peut-être d'un milliardième de milliardième de milligramme. Je crois surtout que l'air est moins riche en oxygène, puisqu'il contient une proportion atroce de vapeur d'eau, donc nous avons du mal à respirer...

Je fais un effort pour reprendre mon souffle et lui rabattre le caquet.

– Ah qu'est-ce qu'il faut pas entendre... Théorie de la relativité... Milliardième de milligramme... C'est pas l'équateur qui t'alourdit, mais tous les canards à la cantonaise et les oreilles de porc que tu ingurgites depuis cinq jours. Moi, j'ai l'impression d'avoir grossi de cinq kilos. Je sens que je mettrai des mois à les reperdre.

– C'est une théorie qui se défend. Eh bien, nous allons déjà nous alléger en perdant vingt litres de sueur. J'aime beaucoup ce chemin. J'ai lu qu'il serpente dans la montagne

Zaza s'en va

sur plus de cent kilomètres. On se sent vraiment à la montagne et en même temps on voit les gratte-ciels et la baie...

– Et les ponts qui ressemblent à des jonques futuristes.

Alors que nous traversons le hall de l'hôtel, aussi rouges que des écrevisses et dégoulinant de sueur, nous croisons Nestor et Tamara, frais comme des gardons. Nestor a dormi à l'hôtel.

– Tu as dormi ici pour être à pied d'œuvre plus tôt ? Tu vas superviser la préparation de la salle et tout ça ?

– En fait, j'ai pas le droit de dormir chez Melissa. Elle doit venir "me chercher chez mes parents". D'ailleurs la cérémonie du thé se déroule dans votre chambre.

– Dans notre chambre ? Eh ! Tu aurais pu nous prévenir.

– Je ne vous l'ai pas dit ? J'étais sûr de vous l'avoir dit...

– Juste Melissa ? demande Tamara.

– Euh, aussi sa mère et ses sœurs et son oncle, pas plus de vingt personnes.

– Vingt personnes dans notre chambre ? Tu exagères de nous dire ça à la dernière seconde. Il nous reste un quart d'heure pour tout ranger...

– Ah non, j'ai une bonne nouvelle : c'est à onze heures au lieu de dix !

Il est toujours en retard, comme Tamara (mais Morbius et moi sommes toujours en avance ; ça compense). Morbius est encore plus rouge qu'une écrevisse, maintenant. Tamara pose sa main sur son bras pour le calmer. S'il était gros et cardiaque, elle dirait : "Pense à ton cœur, Morbius !"

Je les aide à ranger. Nous réussissons à capturer une femme de ménage, qui fait le lit et passe l'aspirateur. Morbius prend une douche et met son costume d'Elvis Presley. J'inaugure mon gilet d'Agnès B. Il s'accorde au mieux avec une petite jupe qui se trouvait dans ma valise par hasard. Tamara porte sa robe en crêpe de Chine. Elle se tourne et nous découvrons sur son dos une inscription en perles multicolores : "Nestor's Mama". Elle brodait ce genre de truc idiot sur mes poches quand j'étais petite. Je détestais ça, mais je suis devenue tolérante avec l'âge.

– Bravo ! Très chic ! Toi, Morbius, tu devrais écrire : "Nestor's Papa".

Zaza s'en va

– Si tu écris : “Nestor’s sister”, alors je le fais.

Toc toc... Melissa porte une robe chinoise rouge rubis pour laquelle des centaines de vers à soie ont travaillé sans relâche pendant toute leur courte vie. Sa mère est une petite femme qui parle des tas de langues : le haka, le yaka, le cantonais, le mandarin. Mais ni l’anglais ni le français, ce qui ne facilite pas les échanges. Le père de Melissa est mort ; un oncle le remplace. Des sœurs et des cousines rieuses se bousculent pour préparer la cérémonie du thé. Elles vont chercher une deuxième chaise dans ma chambre, elles font chauffer de l’eau, elles expliquent à Tamara et Morbius ce qu’ils doivent faire. Pas grand-chose... “Cérémonie” est un bien grand mot, je trouve. Ils sont assis côte à côte sur les chaises, qui représentent le salon d’apparat de leur maison. Melissa s’agenouille devant eux et leur offre le thé. Morbius devine qu’un petit discours s’impose.

– Merci. J’avais une fille, et maintenant j’en ai deux.

C’est vraiment petit, comme discours. En anglais, c’était encore plus court. Disons qu’il n’a pas eu beaucoup de temps pour le préparer. Ensuite, c’est Nestor qui leur offre le thé. Maintenant qu’il s’est échauffé, Morbius arrive à produire un discours deux fois plus long.

– Je te remercie. J’espère que vous serez toujours aussi heureux que vous l’êtes aujourd’hui.

Maître Kong n’aurait pas mieux dit. D’ailleurs tout le monde applaudit. Fin de la cérémonie du thé. Peut-être que s’ils recevaient Melissa et sa famille dans l’appartement de Paris, elle durerait plus longtemps.

Il est temps d’aller jusqu’au restaurant du centre commercial pour le “repas des familles”. C’est une sorte d’entracte séparant les solennités du matin de celles de l’après-midi, donc nous pouvons nous changer. Melissa porte sa deuxième robe chinoise, d’un beau bleu turquoise décoré de fleurs roses. Morbius a laissé sa veste (dont personne n’a paru remarquer les basques de clown, les boutons rouges et les paillettes) dans sa chambre. Il a mis une chemise à manches courtes ardoise qu’il a acquise sur la recommandation de Petit Toni dans un magasin concurrent de celui de la veste de clown. Voyons, quand était-ce ? Des rues envahies par des foules nerveuses se croisent dans ma

Zaza s'en va

tête, nous entrons dans une boutique à la recherche d'une veste ou d'un peu de fraîcheur, j'avale une soupe en vitesse, il pleut. Rendez-vous à la mosquée dans une heure !

Repas des familles... Les deux familles ne se parlent pas beaucoup ; ils auraient dû apprendre l'anglais, ou nous le chinois. C'est au moins un repas pour notre famille, qui ne se réunit pas souvent. Nous voyons rarement Tintin. Il passe son temps à courir le monde. Il conduit un minibus semblable à celui de l'hôtel, plein de touristes français en quête d'aventures, dans la vallée de la mort ou je ne sais où. Il les emmène escalader des volcans à Hawaii.

– Je dois les surveiller de près. Ils veulent enfoncer le pied dans la lave en fusion pour voir si c'est chaud. Au Grand Canyon, je leur dis : “Attention, ne vous approchez pas trop du bord.” Ils prennent des risques insensés.

– Ça, c'est comme Jackie Chan.

– Aucun de mes clients n'est mort, donc on me considère comme un guide très sûr. Je ne dois pas m'endormir au volant dans le désert, c'est la seule chose.

– Tu montes les tentes ? Tu fais la cuisine ?

– Eh oui. Je suis le roi du riz. Ce serait plus facile si j'avais une marmite électrique, comme ici.

Puisque nous célébrons un mariage, nous l'interrogeons sur le sien. C'est un secret. Un scoop !

– Comment tu l'as rencontrée ?

– Elle était guide, comme moi, mais elle conduisait des touristes américains. Nous nous sommes retrouvés deux ou trois soirs de suite dans des campings, quoi, et ensuite à Las Vegas. Nous avons pris un verre ensemble, le soir, ou peut-être deux ou trois, et puis nous avons vu une boutique avec une pancarte : “Mariage à toute heure”. Alors nous avons dit : “Tiens, si on se mariait ?” Nous avons réveillé le bonhomme. Il a enfilé une veste sur son pyjama et il nous a mariés.

– Ça aurait pu marcher.

– Je voulais y croire. Je me disais : “Maintenant que je suis marié avec une Américaine, je vais pouvoir avoir ma carte verte.” Mais ils ne la donnent pas si facilement. Il faut vivre ensemble pendant au moins six mois.

Zaza s'en va

– Vous avez divorcé ?

– Même pas. Nous avons annulé le mariage au bout de trois jours. Les papiers n'étaient pas conformes, je ne me souviens pas. Je l'aimais bien, ma femme, remarque. Il ne faut pas en parler à ma mère, elle ne sait pas que j'ai été marié.

– Tu serais revenu à Paris au bout de quelques années. “Ah, Maman, au fait, je te présente ma femme et mes six enfants !”

– Elle sait que tu étais en prison en Australie ?

– Ça non plus... Quatre jours seulement. Ce n'était pas une vraie prison.

– Loïc m'a dit que tu habitais à Tahiti, à un moment.

– À côté, sur un atoll, avec une copine. Il y avait un club Méditerranée tout près. Nous y allions en douce pour manger, en passant par la mer. Au bout d'un moment, les moniteurs nous connaissaient. Comment ça va, Tintin ? Ils croyaient que nous étions des gentils membres. Ils nous donnaient des leçons de surf.

Après une sieste beaucoup trop brève, nous mettons nos tenues de soirée pour la suite des événements. Au programme : les photos officielles.

Nestor fait photographe du shampoing naturel de Californie sur fond de baie de Hong Kong pour des publicités, ou des belles demoiselles chinoises maquillées à la mode californienne. Il connaît un photographe à Hong Kong, mister Wong. Je pourrais l'écrire en chinois si l'ordinateur voulait bien, parce que mister Wong m'a donné sa carte de visite.

– Si un jour vous avez besoin d'un photographe à Hong Kong.

Mister Wong a repéré un joli coin sur la plage pour les photos. Melissa porte maintenant sa robe de mariée blanche. Je préférais les robes chinoises, franchement. Nestor m'a toujours parlé de quatre robes, mais j'en ai vu seulement trois. Nous sortons de l'hôtel pour aller à la plage. Vous voulez que nous parcourions cent mètres sous la pluie ? La robe de mariée, la robe en crêpe de Chine et les coiffures des dames vont en pâtir, et je ne parle même pas de mon gilet d'Agnès B.

La foule des invités hésite et ralentit. Nestor va et vient sans prendre aucune décision. Morbius s'énerve.

Zaza s'en va

– Ça ne va pas. S'il pleut vraiment fort, nous serons trop loin de l'hôtel... Nous devons rentrer !

– Ce n'est pas la peine de te fâcher, lui dit Tamara. Nestor croyait bien faire.

– Je ne me fâche pas, mais je dois élever la voix, sinon les gens resteraient sous la pluie jusqu'à demain.

Nous rentrons à l'hôtel. Tamara discute avec mister Wong.

– À côté de la piscine, là-bas, vous voyez... Il y a la mer derrière, c'est comme sur la plage, mais les gens peuvent s'abriter sous l'auvent s'il pleut trop fort.

Mister Wong prend plein de photos, avec deux appareils différents, bien comme il faut. La photo la plus réussie est celle où Petit Toni et Tintin portent un Nestor allongé et rieur. Petit Toni prend aussi des photos avec son appareil.

– Regarde, lui dit Tamara, les cousines ! Tu devrais les photographier.

Vêtues de robes soyeuses et fleuries, elles se serrent les unes contre les autres pour mieux s'abriter sous les corolles multicolores de leurs parapluies. Mister Wong et Petit Toni photographient Tamara de dos, évidemment, pour voir l'inscription "Nestor's Mama".

L'après-midi se poursuit par un rite très étrange : tout le monde va dans une salle de jeu où sont disposées dix ou douze tables de mah-jong. C'est un jeu de dominos, où des dragons et des caractères chinois remplacent nos chiffres. Les règles combinent celles des dominos et du rami. Quand la partie est finie, les joueurs abattent leurs doraminos et les mélangent sur la table en faisant le plus de bruit possible : tchik-tchak-tchik-tchak. En entendant tout ce boucan, les dieux de la chance vont venir voir ce qui se passe et ils accorderont leur bénédiction au mariage, enfin je suppose.

Tintin trouve un jeu de cartes. Petit Toni, Morbius, lui et moi jouons à un jeu qu'il nous enseigne, le sept et demi, en utilisant les dominos comme jetons. On sent qu'il a l'habitude d'animer les soirées au coin du feu de camp dans le désert. En tout cas, il gagne et Morbius aussi. Je perds et Petit Toni encore plus. Il doit emprunter des dominos, pauvre gosse ! Morbius trouve le moyen de faire l'intéressant, comme d'habitude.

– Quand j'étais en maths sup et en maths spé, j'ai essayé tous les jeux de cartes apparus depuis la guerre de cent ans, donc on ne me plume pas si facilement. L'inventeur

Zaza s'en va

des jeux vidéo t'était encore le sein de sa mère, donc nous devions nous contenter de misérables bouts de carton. Je ne me risquerais pas à affronter Petit Toni dans une partie de *Warcraft* en réseau, bien sûr.

Bon, c'est pas tout ça, il est l'heure de se marier. L'homme de la situation vient enfin d'arriver : l'oncle pasteur. Melissa a des oncles en veux-tu en voilà. Dans le lot il y a un pasteur, qui habite en Suède et qui est venu tout exprès. Il porte un petit col dur blanc, on doit se sentir tout engoncé dans un machin comme ça. Moi je n'ai pas d'oncle pasteur, donc si je me marie un jour ce sera bêtement devant monsieur le maire.

– Eh, Nestor, il est pas légal en France, ton mariage.

– Quand nous serons installés à Los Angeles, nous irons au consulat pour remplir les papiers et tout ça.

– T'aurais pu le faire ici. Je connais la consule générale. Tu aurais dit que tu venais de ma part.

Le mariage se déroule sous une grande tente dans le jardin. Nestor et Melissa se tiennent sur une estrade, avec le pasteur et les témoins : Petit Toni et une cousine de Melissa. On nous distribue des hymnes à chanter. Il y a les paroles, mais je ne connais pas l'air ! Ne comptez pas sur moi pour chanter des hymnes, de toute façon. Dans l'affolement de la préparation du mariage, Nestor a oublié de nous dire que ce serait un mariage avec pasteur. J'imaginai un mariage chinois, avec un prêtre taoïste et quelques citations bien senties de maître Kong. Le pasteur présente les jeunes mariés. Melissa est une bonne chrétienne, dit-il. Une Chinoise chrétienne de Hong Kong qui épouse un Français juif établi à Los Angeles, on ne fait pas plus mélangé.

Je suis assise à côté d'une sœur de Melissa qui est ichtyologue, spécialiste du plancton. Ça ne donne pas des sujets de conversation extraordinaires. “Et alors, comment va le plancton ?” Elle chante les hymnes avec l'autre sœur, les cousines, Melissa et le pasteur. “Seigneur, ta création nous remplit de joie, etc.” Je me demande si ces hymnes à l'eau de rose n'ont pas été arrangés par Walt Disney. Le plancton va très mal, au fait. Il n'aime pas la pollution et le réchauffement de la planète. Les poissons commencent à se plaindre : “Eh, oh, y'a plus de plancton ! Qu'est-ce que je vais manger au dîner, moi ?” Maintenant le pasteur lit un passage de la Bible : le bon Dieu trouve que l'homme

Zaza s'en va

s'ennuie un peu, alors il lui enlève une côte pour lui fabriquer une petite copine. Sans anesthésie, mais Dieu peut tout faire.

Tamara proteste.

– Quoi, je suis la côte d'Adam ?

– Adam dit : “Tu es la chair de ma chair.” Cela montre qu'il tient beaucoup à elle.

Pour un mariage, c'est pas mal.

– Oui, mais elle ne dit pas : “Tu es la chair de ma chair.” Ce n'est pas symétrique. Je ne comprends pas comment Nestor peut accepter ça.

– Einstein aussi, remarque Morbius, il trouvait que la contraction de Fitzgerald-Lorenz n'était pas symétrique. Tandis que la théorie de la relativité, c'est aussi symétrique que tu veux.

– J'aurais préféré un mariage chinois.

– Tu sais ce que dit maître Kong ? “Comment traiter les femmes et les gens de peu n'est pas facile. Si vous êtes aimable, ils échappent à tout contrôle, et si vous gardez vos distances, ils vous en veulent.” Ça vaut la côte d'Adam...

Ils disent oui, ils échangent les alliances. Tout le monde applaudit.

– Moi, dit Morbius, je ne voulais pas porter d'alliance. Tamara n'y tenait pas non plus. Quand le maire a demandé : “Où sont les alliances”, j'ai fait semblant de chercher dans toutes mes poches et puis j'ai dit : “Zut, je les ai oubliées !” d'un air navré.

– Ce serait le moment d'avoir les larmes aux yeux, remarque Tamara. Mon grand oiseau de fils quitte le nid familial.

– Il a quitté le nid familial il y a longtemps, quand il est parti à Los Angeles avec son groupe de rock.

– Je n'ai pas non plus pleuré ce jour-là.

– Le moment le plus triste, c'est quand il n'a plus voulu me donner la main dans la rue. Il était gentil, il a accepté de me donner la main jusqu'à au moins douze ans, et Petit Toni aussi, tandis que toi, Lisette, à six ans et trois jours, c'était fini.

– T'avais qu'à pas m'appeler Lisette.

Mister Wong travaille comme un forcené, afin de fixer pour l'éternité ces instants uniques. Nestor ne se laisse pas impressionner par la solennité de l'événement. Il fait le

Zaza s'en va

pitre devant l'objectif, comme à son habitude. Soudain, il pousse un grand cri et bondit vers l'entrée de la tente. Il serre dans ses bras un homme et deux femmes vêtus de noir : ce sont ses amis de Taïwan. Ils sont aussi bien habillés que les demoiselles qui portent les chapeaux chics de Tamara à Paris ou à New York. Les deux jeunes femmes sont la chanteuse la plus connue de Taïwan (selon Nestor) et une créatrice de mode très célèbre aussi. Le jeune homme est le manager de la chanteuse.

Nous devons nous asseoir autour de grandes tables rondes pour manger le dîner de gala. Je partage la table des élégants de Taïwan avec Tintin et Petit Toni. Morbius et Tamara sont très jaloux : ils sont assis avec la mère de Melissa et des oncles et tantes qui ne parlent pas anglais. Ils peuvent seulement bavarder avec l'oncle pasteur qui leur explique qu'ils avalent les bouchées du bonheur et les beignets de la prospérité.

Entre le porc et le poulet, les jeunes mariés et leurs amis montent sur scène pour une séance de jeux de société. On bande les yeux de Melissa. Des cousins, ainsi que Tintin et Petit Toni, sont assis sur des chaises. Elle doit masser leurs épaules et reconnaître son mari. Elle hésite entre Petit Toni et Nestor, finit par choisir Nestor sous les applaudissements. Ensuite c'est Nestor qui, les yeux bandés, doit retrouver Melissa parmi ses sœurs et cousines en examinant leurs coudes. Il y parvient sans hésiter ! Melissa doit faire avaler à Nestor un biberon de lait. Il proteste et demande du Coca-Cola.

Nestor a appris à faire le clown sur scène quand il était guitariste de rock. Je le trouve aussi drôle – et charmeur – que Jackie Chan. Si les Chinois se lassent du shampooing naturel de Californie, il trouvera facilement du travail à Hollywood.

Lundi 20 juillet

Avant de repartir à Canton, Petit Toni m'a expliqué ce qui relevait des traditions chinoises dans les films de Jackie Chan. Il m'a conseillé de lire une histoire de singe très connue en Chine, j'ai noté ça quelque part, et il m'a donné une liste de films de Jackie Chan à voir. Je les ai presque tous trouvés dans la médiathèque de la rue Buffon, à commencer par *La boxe de l'homme ivre*, dont Jackie Chan a tourné deux versions différentes à vingt ans d'intervalle. Il est drôle, et en plus il paraît très sympathique, on a envie de le rencontrer. Les acteurs ont rarement une vie aussi intéressante que celle des

Zaza s'en va

personnages qu'ils incarnent à l'écran. J'ai écrit un petit article sur la vie de Jackie Chan, mais j'ai surtout conseillé aux lecteurs d'aller voir et revoir ses films.

Petit Toni nous a demandé de rapporter à Paris une petite partie de la garde robe qu'il a achetée à Canton. Un sac de linge sale, en fait. Morbius fulmine : ayant rencontré par erreur dans la machine à laver un vilain t-shirt rouge cantonais, sa chemise ardoise a changé de nom et s'appelle maintenant la chemise aubergine.

2012. En Basse-Lorraine.

Jeudi 15 mars 2012

Je relis *Le petit samouraï* dans le train et je n'y comprends rien, mais rien du tout. Les noms japonais volent de tous côtés comme les flèches des archers sur un champ de bataille. Le général Kiyomori, chef du clan Heike, coupe la tête de Yoshitomo, chef du clan Genji, et de ses fils Yoshihira et Tomonaga. Alors Yoshitsune et Yoritomo s'allient avec leur oncle Yukiie et leur cousin Yoshinaka pour venger les Genji. Ils tuent Munemori, Shigemori, Tomomori et Koremori. Et ça, c'est seulement le premier chapitre. L'auteur aurait dû penser au pauvre lecteur. Il aurait pu donner des surnoms aux guerriers pour les différencier les uns des autres : "Munemori le sanglier fou", "Shigemori cœur d'airain", etc. Oui, le premier chapitre est vraiment raté. Ensuite, on s'attache au héros du livre, le petit samouraï, et ça va mieux.

Ce qui est embêtant, c'est que l'auteur de ce livre incompréhensible, c'est moi, et que je vais à Niederbach (ou Niederbourg ? il faut que je regarde sur la lettre que j'ai reçue) pour en parler devant des élèves de collège à l'occasion de la "Fête du livre de Basse-Lorraine". Je crains le pire. Ils critiqueront mon livre, ils se moqueront de moi. Je ne saurai pas quoi leur répondre, je rougirai, je bégaierais, je m'évanouirai...

C'est la faute de Morbius, tout ça. Je lui ai donné le manuscrit à lire avant de l'envoyer chez l'éditeur. Il aurait dû me dire qu'on risquait de confondre Yoshitomo et Yoritomo. Je le soupçonne d'avoir sauté les passages ardue.

Au moment où j'ai écrit l'histoire, j'étais prise dans l'action. Un soir, j'ourdissais un sombre complot en compagnie de l'ex-empereur. Le lendemain, j'attaquais l'ennemi par surprise dans la montagne et je coupais des têtes comme on fauche les blés. Ah, je savais bien qui était qui. Je ne risquais pas de confondre mes fidèles compagnons d'armes avec les séides de mon traître de demi-frère – alias Yoritomo le blaireau sanguinaire. Il y a si longtemps. Tout oublié. Le douzième siècle ? Mais non, je veux parler de l'époque où je me suis prise pour un samouraï, il y a deux ans. Je me suis éloignée de l'ancien Japon,

depuis. Entre deux gardes à l'hôpital et une enquête sur les adolescentes anorexiques pour ma thèse de psychiatrie, je prépare une grande biographie de Jeanne d'Arc. Je n'ai qu'à continuer le travail entrepris jadis à Rockaway. Au fait, je suis en train de passer en train près de chez elle ! Euh, je crois que Domrémy se trouve plus au sud. De nouveau des complots à la cour et de grands coups d'épée sur le champ de bataille. J'espère que les lecteurs ne vont pas confondre le duc d'Alençon, le duc Charles d'Orléans (beau-frère du précédent), le duc Charles de Lorraine, le duc de Bourgogne. J'ai lu je ne sais où que Yoshitsune était "le Bayard Japonais". Dans les livres d'histoire japonais, ils disent sûrement que Jeanne d'Arc est "le Yoshitsune français".

Je descends à Thionville. Il est sept heures du soir et je commence à avoir faim. D'après la lettre, une chambre est réservée pour moi à l'hôtel du Grand Cerf. "Tomomori le grand cerf", cela ferait un bon surnom pour un guerrier. Est-ce qu'il est loin de la gare, cet hôtel Tomomori ? Je cherche vaguement un plan de la ville, comme on en trouve souvent devant les gares, mais mes jambes, qui sont plus intelligentes que ma tête, m'ont déjà amenée à la station de taxis. Le chauffeur de l'unique taxi qui attend à la station sait sans doute où se trouve l'hôtel du Grand Cerf. Le responsable du comité d'organisation de la fête du livre, qui m'a téléphoné la semaine dernière, m'a dit que tous mes frais seraient remboursés. Comment s'appelle-t-il, déjà ? M. Lenoir-Fisch, je crois. Voyons... N'a-t-il pas promis de venir me chercher à la gare ? J'hésite pendant une fraction de seconde. Un gros bonhomme, que son embonpoint n'empêche pas d'être très vif, en profite pour me passer sous le nez et sauter prestement dans le taxi. Le chauffeur trouve l'incident très drôle.

– Ne vous inquiétez pas, je reviens vous prendre, dit-il en riant.

Bah, ce n'est pas grave. Soyons philosophe. Je ne vais pas m'énerver pour si peu. De toute façon, je ne m'énerve jamais. Tamara dit que je suis colérique, mais ce n'est nullement vrai. D'ailleurs, un autre taxi arrive déjà. Eh, oh, là, non, tout de même ! Un autre bonhomme (moins gros) se précipite sur le taxi au moment précis où j'ouvre la portière. Là, je pourrais me fâcher, ce serait de la légitime défense. Surtout que ce goujat est vêtu d'une veste et d'un pantalon vert pomme qui ne me plaisent pas du tout.

Zaza s'en va

– Élisabeth Jammes ? Vous êtes Élisabeth Jammes ? Excusez-moi, je suis en retard. Je suis Hubert Lemoine-Tisch, du comité d'organisation de la fête du livre.

– Nous nous sommes parlé au téléphone la semaine dernière ?

– Oui, c'est ça. Heureusement que je vous trouve, parce que nous avons réservé une chambre dans un hôtel de Niederberg, en fin de compte. C'est moins luxueux que le Grand Cerf, mais vous serez plus près des collègues. Vous reviendrez ici demain soir pour le dîner de gala.

Lenoir, Lemoine, Fisch, Tisch, Niederbach, Niederberg. C'est encore plus compliqué que les Genji et les Heike. En tout cas, je peux remercier le gros bonhomme qui m'a empêché de prendre le premier taxi et de m'égarer à l'hôtel du Grand Cerf.

Nous quittons Thionville dans la petite voiture rouge de M. Lemoine-Tisch. Je lui raconte ma vie. Non, je ne raconte pas ma vie à toutes les personnes que je rencontre. Il me demande comment j'en suis arrivé à écrire des livres pour la jeunesse, je lui parle de mon amie Hélène qui travaille à Je Bouquine, il me pose d'autres questions, et ainsi, de fil en aiguille. J'espère que nous arrivons bientôt à Niederchose. La présence d'un costume vert pomme dans une voiture rouge me met les nerfs en pelote.

– C'est bizarre, regardez : Douane – Zoll. On dirait un poste-frontière.

– Vous avez raison. C'est la frontière du Luxembourg. Je n'y comprends rien. J'ai dû rater la route de Niederberg.

– Je n'aurais pas dû vous raconter ma vie. Remarquez, je serais bien allé faire un tour au Luxembourg, pour voir à quoi ça ressemble.

– Vous aurez peut-être le temps d'y aller demain, mais aujourd'hui, nous sommes attendus à Niederberg. Vous connaissez Artémise Bix ?

– L'auteur d'*Adèle s'en mêle* et de *Blaise à l'anglaise* ? Je ne l'ai jamais vue, mais j'ai lu ses livres, bien sûr. Elle est à Niederberg ? Elle va rencontrer des élèves, comme moi ?

– Mais oui. Comme elle ne voulait pas dîner seule, je lui ai dit que vous pourriez dîner avec elle. J'espère que cela ne vous dérange pas.

– Au contraire ! C'est un grand honneur pour moi. Artémise Bix ! Si j'avais su... Et vous ? Vous ne dînez pas avec nous ?

Zaza s'en va

– J'aimerais bien, mais je dois rentrer à Thionville pour accueillir d'autres auteurs. Encore six ce soir, et une dizaine demain matin. Nous les avons répartis dans plusieurs villes de Basse-Lorraine pour la fête du livre.

Artémise Bix nous attend dans le hall de l'hôtel. C'est une femme qui a l'âge d'écrire des histoires pour ses petits-enfants. Elle est coiffée d'un chapeau de paille garni d'un ruban mauve. Les fleurs des champs imprimées sur sa robe s'accordent à merveille avec la paille du chapeau et avec l'été qui vient de commencer.

– J'allais partir sans vous. J'ai très faim ! J'ai repéré un restaurant indien qui m'a l'air excellent. Venez vite !

– Je pose mon sac dans ma chambre et j'arrive.

Artémise commande un poulet tandoori et moi un agneau tikka. Nous buvons du lassi, une sorte de yaourt liquide rosâtre. Cela me rappelle un restaurant indien où Petit Toni nous a entraînés à Hong Kong. Je m'apprête à lui raconter ma vie, mais elle me prend de vitesse.

– Je choisis toujours un restaurant chinois ou indien, dans ces petites villes de province. Quand c'est mauvais, on ne s'en aperçoit pas trop. La semaine dernière, j'étais à Cherbourg, pour le festival de la jeunesse. Je vous conseille Cherbourg, on est très bien reçu. Pas comme à Montbazin, pour leur espèce de semaine du livre. À éviter absolument.

– Vous allez dans les écoles chaque semaine, comme ça ?

– Ah oui. Pas vous ?

– Moi, c'est la première fois.

– Vous verrez, c'est amusant. Fatigant, mais toujours intéressant. Tiens, je ne me souviens même plus de ma première fois. C'était il y a sept ou huit ans, je crois. Mon mari était garagiste. Sa passion, c'était de retaper des vieilles Bugatti. Pendant ce temps, je m'occupais de la pompe à essence et de la comptabilité. Le soir, j'écrivais des livres pour enfants à partir des histoires que j'avais inventées pour mes propres enfants.

– Vous en avez beaucoup ?

– Deux, mais ils sont déjà grands.

– Et des petits-enfants ?

Zaza s'en va

– Deux aussi, mais je les ai vus seulement une fois. Ils habitent à San Francisco. Mon fils est médecin là-bas. Ma fille n'a pas d'enfants. Elle est journaliste de mode. Elle a trouvé du travail dans un magazine de Singapour. Qu'est-ce que je vous racontais, déjà ?

– Votre mari était garagiste et vous avez commencé à écrire des livres pour enfants.

– Oui. Les droits d'auteur me rapportaient quelques centaines d'euros par mois. Pas assez pour vivre, bien sûr. Quand j'ai appris que les écoles payaient trois cents trente euros par jour aux auteurs qui venaient parler de leurs livres devant les élèves, j'ai fait mon petit calcul : il me suffisait de deux ou trois écoles par mois, en plus des droits d'auteur, pour pouvoir voler de mes propres ailes. J'ai quitté le garage et le garagiste. Cela faisait près de trente ans que j'étais mariée, je commençais à en avoir assez. Nous avons divorcé. Un an après, il est mort.

– Il avait besoin de vous pour vivre. Je vous verse un peu de thé... Vous voulez goûter mon agneau ?

– Volontiers. L'idéal, évidemment, ce serait que le ministère de l'éducation nationale inscrive un de mes romans sur la liste des livres à étudier en classe.

– C'est possible, ça ? Il n'y a pas seulement Molière et Balzac ?

– Le gros lot, ma chère. Vous vendez tout de suite trente mille exemplaires. C'est arrivé à cette nouille de Marie-Martine Marescaux, et même deux fois, avec des livres aussi plats qu'une limande. Elle s'est aussitôt acheté un horrible appartement à Auteuil. Le pire, c'est Lionel Bergerac. Ses livres ne sont pas sur la liste, mais tous les professeurs les font acheter par les élèves quand même, et pourtant ils sont ennuyeux à mourir, vous êtes d'accord avec moi. Bergerac est devenu tellement prétentieux qu'on ne peut plus lui parler.

Je ne reproduis pas la suite de la tirade d'Artémise Bix, parce que je crains les procès en diffamation. Elle décoche des flèches à tous les écrivains de livres pour enfants que je connais, et même à certains dont je n'ai jamais entendu parler. Alors que j'essaie de lui couper la parole entre deux phrases pour lui dire que je suis un peu fatiguée, le patron du restaurant me sauve la vie : il nous chasse tout bonnement, sous prétexte qu'il doit fermer son établissement. Artémise aurait bien continué son petit tour d'horizon pendant une heure ou deux.

Zaza s'en va

– Ça, c'est la province ! À onze heures du soir, extinction des feux !

Vendredi 16 mars 2012

Je galope dans la fraîcheur du matin le long de la Bibiche, un affluent de la Moselle qui traverse Niederberg. Non, je n'invente pas des noms. Je n'écris pas un roman. Chacun peut vérifier l'existence de la Bibiche sur Google Maps. Je m'apprête à contourner par la gauche, en passant dans l'herbe, pour éviter un gros chien roux et son maître – sans parler d'un deuxième molosse tout noir qui nage dans la rivière. Je ne souffre aucunement d'une phobie des chiens, comme le prétend Morbius, mais je préfère me montrer prudente. Quand on court, on acquiert de l'expérience. Le maître dit toujours : "N'ayez pas peur, il est très gentil." Le chien gronde et menace. Le maître : "Ne craignez rien, il ne mord pas." Le chien enfonce ses crocs de dix centimètres dans votre mollet. Le maître : "Brutus, laisse la jeune fille tranquille... Je n'y comprends rien, d'habitude il est très gentil !" Une fois, un chien s'est jeté dans mes pattes, je veux dire jambes, quand je revenais en courant du Jardin des Plantes. Je suis tombée et je me suis cogné la tête sur le pavé. Je suis restée groggy vingt minutes. Craignant un traumatisme crânien, je suis allée à la Pitié-Salpêtrière, où j'étais justement externe à l'époque. Le radiologue m'a dit que j'avais un crâne très solide, ce qui m'a rassurée.

Zut, le maître me fait signe.

– Mademoiselle, mademoiselle, aidez-moi. Tenez mon chien une minute, il faut que j'attrape l'autre sinon il va se noyer !

Me voilà bien. Le maître sent que j'hésite.

– Je ne sais pas à qui est ce chien noir. Mon chien lui a fait peur et il s'est jeté à l'eau. Maintenant il ne peut plus remonter, la berge est trop haute.

J'accepte de tenir le gros chien roux par son collier. Le maître se couche à plat ventre et tente d'attraper le nageur. Le gros chien roux grogne et aboie. Il ne comprend pas pourquoi son maître se couche à huit heures du matin et semble lui préférer ce vilain chien noir d'un seul coup.

– Du calme, Brutus. Bon chien... Il va revenir, ton maître.

Zaza s'en va

Je ne sais pas parler aux chiens. Je n'ai pas l'intention de prendre des cours de parler-aux-chiens. Le maître rampe et se tortille, il va bientôt tomber à l'eau lui aussi et alors il faudra que je me mette à plat ventre pour lui tendre la main et tout.

– Enfin, Brutus, soyons cool... zen... À quoi ça t'avance d'aboyer?

Ouf! Le maître a saisi le cabot par la patte et l'a sorti de la Bibiche. Quelle aventure ! J'ai perdu au moins dix minutes de course, avec ça. C'est que je dois aller voir des élèves, moi.

Alors que je suis presque arrivée à l'hôtel, encore un chien, de la marque roquet-jappeur, tenu en laisse par une vieille dame à la chevelure mauve. Il est petit, mais il aboie comme quatre.

– Allons, allons, Tintin. C'est juste une jeune fille qui court. Toi aussi, tu cours !

Le nom du chien me fait penser à mon cousin. Il habite à Hawaii toute l'année, maintenant, dans une cabane de planches au milieu de la jungle. Quand nous le voyons sur Skype, il est toujours en train de manger une mangue ou un ananas de son jardin, pour nous faire bisquer.

Il faut que j'écrive au livre Guinness des records pour signaler que la chambre numéro douze de l'hôtel du Luxembourg, à Niederberg, possède la salle de bains la plus petite du monde. L'architecte a acheté un stock de cabines d'ascenseur quand leur fabricant a fait faillite. Un demi-saladier en fer comme lavabo, une pomme de douche au plafond, un coup de baguette magique, zap ! L'ascenseur transformé salle de bains. Pour me donner du courage, j'imagine que je suis Blanche-Neige arrivant chez les sept nains après avoir erré dans la forêt. Elle visite la maison. “Ah, je prendrais bien une bonne douche !” se dit-elle. Je suis sûr que même les nains trouveraient le savon de l'hôtel trop petit.

Artémise Bix tente un grand exploit : elle m'a dit qu'elle prendrait son petit déjeuner dans sa chambre. J'examine la mienne. Je ne vois pas bien où l'on pourrait poser un plateau. Peut-être sur le siège des toilettes. Je préfère descendre dans la salle à manger.

Je me suis cogné les coudes et les genoux aux parois de la douche, si bien que je suis de mauvaise humeur. Pour tout arranger, les petits pains n'ont aucun goût et les croissants ressemblent à des enroulements de feuilles de carton. Chez moi, je prépare le thé dans

Zaza s'en va

une théière et je mange de la bonne confiture en pots de verre. Je peste de devoir me contenter de sachets de thé et de “coupelles” de confiture en polyéthylène. Leur jus d'orange a un drôle de goût, aussi. Horreur, je sais ce qu'ils ont fait : ils l'ont allongé d'eau !

Ce qui m'irrite le plus, c'est que les jeunes cadres dynamiques, voyageurs de commerce, hommes d'affaires et que sais-je qui mâchouillent leur croissant en carton se ressemblent comme s'ils étaient tous sortis du même moule. Moi, je vais parler de guerriers japonais dans un collège, donc j'ai mis un t-shirt orné d'un portrait de Dragon Ball Z, qui devrait faciliter la conversation avec les élèves. La manière dont je m'habille a un sens – et s'accorde bien, par ailleurs, avec la température estivale. Ces clones engoncés dans leur complet-veston, impossible de deviner ce qu'ils font. Je tends l'oreille : “Le labo n'a pas payé”... “Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à livrer le lendemain”... “Ils ont changé de logiciel, cela leur a coûté une fortune”... “Cette année, nous allons lancer huit nouvelles variétés, dont trois sport. Tout a été recalculé”... En les observant de plus près, je remarque qu'ils expriment tout de même leur personnalité dans le choix de leur cravate, avec des résultats désastreux. Oui, en vérité, l'uniforme a du bon. La seule femme présente dans la salle à manger porte un pantalon de coton rose et un chemisier de soie jaune, on dirait un grand plat de jambon à la polenta. Justement, elle se lève. C'est que son téléphone vient de sonner. Ce pauvre Mozart ne se doutait pas de l'usage que l'on ferait un jour de sa Marche turque. Le jambon à la polenta s'approche de la fenêtre en croyant qu'ainsi elle nous dérange moins.

– Allo, Boubou ? Comment vas-tu, mon chéri ? Tu es enrhumé ? Demande des kleenex à Philippe. Vraiment, des bleus partout ? Tu es tombé ? Mon pauvre Boubou !

Un autre téléphone sonne. Je vais finir par aller rejoindre Tintin sur son île déserte pour échapper à ces machins-là. Son propriétaire, un géant qui mesure au moins deux mètres, se lève et sort le petit appareil de sa poche de veston. Son geste vif me rappelle celui d'un policier brandissant son pistolet dans un feuilleton américain. Son visage a d'ailleurs quelque chose d'inquiétant, qui conviendrait bien pour un rôle de policier ou de gangster. Ce n'est pas de sa faute, mais celle des sourcils broussailleux qui surmontent ses yeux noirs. Au fait, j'ai parlé trop vite, tout à l'heure, à propos des cravates. Cet

Zaza s'en va

homme porte le même costume gris que tous les autres, mais un beau motif d'iris bleus et blancs décore sa cravate. Il s'approche d'une autre fenêtre. Il parle beaucoup moins fort que la maman de Boubou, mais je l'entends tout de même parfaitement.

– J'expédierai le colis à seize heures, comme prévu. Oui, Georges Brassens. Pas la peine de le répéter dix fois. Brassens. À seize heures.

– Je t'embrasse, mon Boubou. Pou, pou... (bruit de baisers). Passe-moi Philippe. Bisous bisous. Pou, pou... Oui, je t'embrasse. Pou, pou... À ce soir, mon Boubou. Passe-moi Philippe ! Pou, pou... Philippe ? S'il est enrhumé, donne-lui des kleenex. N'oublie pas de mettre la barre de chocolat dans son cartable pour la récré. Bisous bisous. Pou, pou...

Je remonte dans ma chambre pour me brosser les dents, en prenant bien garde de ne pas me cogner le coude de nouveau contre la paroi de l'ascenseur, je veux dire de la salle de bains. Moi aussi, comme Boubou, des bleus partout. Ensuite, je note les conversations que je viens d'entendre. Je reste fidèle à l'habitude que j'ai prise à Hollywood : en voyage, je note tout sur mon cahier.

Un jeune homme avenant m'attend à la réception de l'hôtel. Ses cheveux châtain sont assez longs pour nourrir une petite queue de cheval. Il porte une salopette en blue jeans et un t-shirt blanc tout simple.

– Élisabeth Jammes ? Je m'appelle Romain. Je vais vous conduire dans les collèges. Ce matin, nous allons à Lembach, à une trentaine de kilomètres d'ici. Nous mangeons là-bas, et puis nous revenons au collège de Niederberg.

– Artémise Bix ne vient pas avec nous ?

– Quelqu'un viendra la chercher un peu plus tard. Elle reste ici. Elle va dans des écoles primaires.

– Ah oui, c'est vrai, elle écrit pour les petits.

Romain a garé sa voiture sur le parking de l'hôtel. Tiens, j'aperçois l'homme aux iris. Il se donne beaucoup de mal pour insérer son immense carcasse dans une petite Renault Twingo de location. Je me demande s'il a réussi à entrer dans la cabine de douche. Comment je sais que la Twingo est une voiture de location ? Elle est toute neuve, mais je

Zaza s'en va

ne peux pas croire qu'elle lui appartienne : un homme si grand n'achèterait jamais une voiture si petite.

La route de Nierderberg à Lembach traverse des villages dont les maisons les plus anciennes ont un petit air germanique. À la sortie d'un village, je vois un grand cimetière allemand. Ici, jusqu'en 1918, c'était l'Allemagne.

Romain me dit qu'il effectue un stage auprès du comité d'organisation de la fête du livre.

– C'est-à-dire que vous travaillez sans être payé.

– Je suis étudiant en publicité et en marketing à l'IUT de Metz. Le stage est obligatoire, de toute façon.

– Ma mère était réalisatrice de films publicitaires, et puis elle a changé de métier. Maintenant, elle crée et vend des chapeaux.

– M. Lemoine vous a donné le carton d'invitation pour le gala de ce soir ?

– Oui, je l'ai quelque part. Magnifique carton d'invitation. J'ai bien aimé le dessin, le livre en forme de gâteau.

– Vous voulez dire le gâteau en forme de livre.

– C'est surtout le papier qui m'a intriguée. On aurait dit une sorte de miroir métallique, avec des reflets de toutes les couleurs.

– C'est moi qui l'ai conçu et imprimé ! Remarquez, ils ne m'ont même pas invité. Je ne suis qu'un pauvre stagiaire.

– En tout cas, vous êtes un vrai artiste. Je vous imagine plutôt du côté créatif de la publicité que du côté commercial.

– Je ferai peut-être les deux à la fois. Dans nos petites villes, on doit s'occuper de tout. Les budgets et les agences sont minuscules.

– Vous l'avez fait imprimer à Thionville ?

– Je l'ai imprimé moi-même. J'utilise une imprimante couleur à jet d'encre, un modèle très simple. L'essentiel, c'est de choisir un bon papier. J'ai fait fabriquer le papier irisé par une très bonne papeterie que je connais dans les Vosges.

– J'ai un frère qui imprimait des flyers pour son groupe de rock il y a une dizaine d'années. C'était beaucoup moins bien. Les imprimantes ont fait d'énormes progrès.

Zaza s'en va

Je lui raconte quelques épisodes de ma vie. Au bord de la route, de grandes affiches nous invitent à nous détourner de notre chemin pour aller visiter le parc d'attraction de Choutouland. Les plus hautes montagnes russes d'Europe ! Une attraction unique : le tire-bouchon renversé !

– Je n'ai jamais entendu parler de ce parc d'attraction.

– La région est sinistrée, parce qu'ils ont fermé les mines de fer et les usines métallurgiques, alors ils essaient d'attirer les touristes. Ils ont ouvert aussi un énorme casino à Munsterwald, en espérant que les Allemands vont s'y précipiter.

– Ils s'y précipitent ?

– Bof... Ma femme travaille là-bas, comme croupière. Elle dit que c'est plutôt calme.

– Vous avez essayé le tire-bouchon renversé ?

– C'est horrible. J'ai vomi tout mon déjeuner.

– Là-haut ?

– Non, heureusement : quand je suis sorti de la nacelle. Ils ont l'habitude ; il y a des femmes de ménage qui vous attendent avec des seaux et des serpillères.

Nous arrivons au collège Einstein de Lembach. Me voici dans une sorte de petite salle de cinéma, devant ma première classe. C'est une troisième. Des garçons immenses et farauds, des filles qui se parlent entre elles sans oser me regarder. Euh, hmm. Artémise Bix m'a prévenue : tout peut arriver. Il est possible qu'aucun élève n'ait lu mon livre. Tout ce qu'ils veulent savoir, c'est comment on devient écrivain et si ça rapporte beaucoup d'argent. Elle m'a dit que je n'ai pas besoin de prononcer un speech d'introduction. Les élèves ont préparé des questions, je n'ai qu'à répondre.

Pas de chance : presque tous les élèves de la classe ont acheté et lu *Le petit samourai*. Dégoûtés par tous les noms japonais, ils vont me dévorer tout cru comme si j'étais un vulgaire sushi. Eh non... Ils sont bien polis. Ils posent des questions pertinentes sur les coutumes du Japon ancien et la violence des guerriers. Ou plutôt : deux ou trois grandes filles posent des questions. C'est étonnant... Les filles ont perdu leur timidité du début, tandis que les garçons deviennent muets quand nous parlons de mon roman. À la fin de la séance, les élèves me demandent de dédicacer le livre. Ceux qui ne l'ont pas acheté réclament des autographes dans leur cahier. Je dédicace à Mickaël, Alban, Aloïse, Pierre-

Zaza s'en va

Kevin, Licia, Gaylord, Yorick... Si un jour je me marie et j'ai des enfants, je les appellerai Michel et Simone, pour faire l'originale.

Une autre classe succède à la première. Quel contraste : personne n'a lu le livre. Je dois insister pour que la professeure de français, qui se cache au dernier rang, vienne devant. Cette pauvre femme est complètement éteinte. Son petit ami l'a peut-être quittée la semaine dernière pour se mettre en ménage avec sa collègue de la classe précédente, qui était bien gentille. Elle m'adresse quelques mots inaudibles. J'ai peur de dire : "Hein, quoi, comment ?" et de l'effrayer encore plus. Heureusement, des filles délurées m'interrogent sur ma carrière.

– Comment êtes-vous devenu écrivaine, mdame ?

– Tu supposes que je suis écrivaine. Je crois que je suis plutôt apprentie-écrivaine, puisque c'est mon premier roman. En même temps, je suis apprentie-médecin. J'ai l'intention d'exercer le métier de médecin pour gagner ma vie, acheter une maison et tout ça. À mes instants perdus, j'écris des petits trucs, j'ébauche des textes. Parfois, ça donne une sorte de livre. Si un éditeur accepte de le publier, ce qui n'est pas évident, je gagne un peu d'argent.

– Vous avez mis combien de temps pour écrire le livre, mdame ?

– Je devrais acheter un chronomètre. J'appuie sur Start quand je me mets à écrire, sur Stop quand je regarde les fleurs du jardin ou quand je m'éloigne de l'ordinateur pour aller faire pipi. À la fin, je pourrais dire 183 jours, 17 heures, 34 minutes, 6 secondes.

– Vous écrivez directement avec l'ordinateur, mdame ?

– Je vais vous montrer l'endroit où j'écris, car je l'emporte toujours avec moi. (Je montre ma tête.) Puisque je trimballe mon écritoire partout, je peux écrire n'importe où et n'importe quand : dans mon bain, dans le train. Mon moment préféré, c'est quand je cours le matin, car personne ne me dérange. Il faut que je pense à noter ce que j'ai écrit quand je reviens chez moi, sinon je l'oublie. Ensuite, je transcris le texte dans l'ordinateur. Si je suis dans un train, en vacances ou je ne sais où, je transcris avec un stylo sur du papier. Regardez (je montre mon cahier), j'ai écrit cette page dans ma chambre d'hôtel, quand je suis remonté me brosser les dents après le petit déjeuner. Il y avait une femme qui téléphonait, j'ai noté ce qu'elle disait : "Allo, Boubou ? Comment

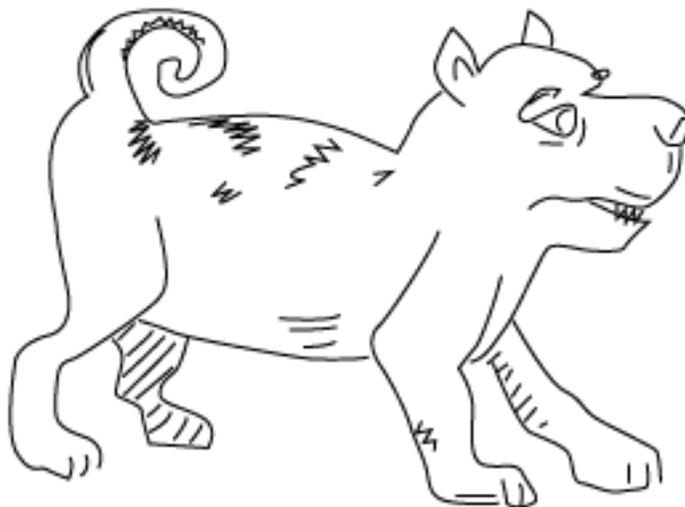
Zaza s'en va

vas-tu, mon chéri ? Tu es enrhumé ? Vraiment, des bleus partout ? Tu es tombé ? Mon pauvre Boubou !”

J’imite la voix de la maman de Boubou et le bruit des baisers. Les élèves sont très contents. Ils rient aux éclats. Romain aussi. Même la professeure de français m’accorde une ébauche de sourire.

– Il y a aussi des dessins, mdame.

– Ah oui, ça c’est un chien que j’ai rencontré au bord de la Bibiche.



– Vous dessinez pas très bien, Mdame.

– Ah, mais détrompez-vous. J’ai croqué le chien avec une exactitude parfaite. Ensuite, j’ai vu un autre chien, dont la maîtresse avait des cheveux mauves. Il s’appelait Tintin.

Zaza s'en va



- C’est pas Tintin, Mdamame, c’est Milou.
- Je vous assure qu’elle l’appelait Tintin.
- Oui, mais il ressemble à Milou.
- Ah tiens, vous avez raison. Je me disais bien que j’avais déjà vu cette tête-là quelque part.

Comme aucun élève ne possède mon livre, je signe des autographes dans les cahiers et sur des bouts de papier tout chiffonnés.

Je vais manger à la cantine avec Romain et les deux professeures. Une femme qui ressemble à un tonneau de bière nous sert des choux de Bruxelles baignant dans la margarine et un morceau de carton qui me rappelle les croissants de l’hôtel. En l’attaquant avec mon couteau et ma fourchette, je constate que c’est une cuisse de poulet. Je connais différentes façons de cuire le poulet, mais je ne vois pas comment on peut obtenir cette consistance. Il faut sans doute le laisser plusieurs jours au four pour qu’il se dessèche et durcisse. Nous déjeunons dans une petite salle réservée aux professeurs. Ils commentent l’actualité. Ils sont indignés parce que les pilotes d’Air France sont en grève.

- Ce sont les pilotes les mieux payés du monde !
- Il faudrait tous les renvoyer et en engager d’autres. Cela diminuerait le chômage. Celui-là, il n’est pas prof de maths.

Étant curieuse de nature, je goûte une pâte brune que la dame-tonneau qualifie de “mousse au chocolat”. Si j’avais emporté un petit flacon hermétique, je prélèverais un échantillon de cette “mousse” et je la ferais analyser par un laboratoire. Je suis sûr que je

Zaza s'en va

pourrais gagner beaucoup d'argent en la vendant comme mastic d'étanchéité pour les cuisines et les salles de bain.

Le goût de ce mastic me poursuit sur la route. J'aurais pu le chasser en buvant un liquide noir baptisé "café", mais Romain a eu peur des effets de ce breuvage sur son métabolisme et a prétendu que nous étions pressés. De fait, nous avons rendez-vous au collège de Niederberg à quatorze heures.

Le collège Georges Brassens de Niederberg est installé dans une ancienne caserne, tout près des remparts. Le principal nous accueille dans son bureau avant la première séance.

La cantine de ce collège est peut-être meilleure que celle de l'autre. En tout cas, le principal n'est pas maigre. Pas du tout. Sa tête est aussi ronde qu'une citrouille. Son visage empâté s'orne d'une barbe en collier, semblable à celle dont les dessinateurs affublent les professeurs dans les caricatures. Si je peux me permettre un jeu de mot, cet homme-là ne me paraît pas franc du collier. On dirait que notre visite le gêne. Son regard est fuyant. Des gouttes de sueur perlent à son front. Sa main droite est molle et moite. Ou alors c'est simplement parce qu'il fait très chaud. Il dit : "Excusez-moi, je n'ai pas eu le temps de lire votre livre." Je lui dis qu'il est tout excusé, mais c'est un mensonge.

Je retrouve avec plaisir une salle pleine d'élèves de troisième. Leur professeur de français me tend un épais dossier.

– Les élèves ont rédigé leurs opinions sur votre livre.

Je jette un coup d'œil. Eh, mais ces élèves ont de très bonnes idées : "Dès les premières pages, j'étais conquise. J'ai lu ce livre en une journée ! C'est la première fois que je lis un livre écrit de cette façon. Il nous fait découvrir une civilisation différente de la nôtre. L'auteur a un style agréable et adapté aux jeunes, car il utilise des mots simples." (Aliénor). Ma crainte de paraître vaniteuse m'empêche de citer d'autres compliments. En tout cas, c'est une excellente classe. Ces enfants ont un jugement très sûr. Leur professeur y est pour quelque chose, bien sûr. Il a su les entraîner, les stimuler. D'ailleurs, ce professeur remarquable est en train de résumer à mon intention le travail de la classe :

– Au début, ils trouvaient l'histoire difficile à comprendre, mais je leur ai montré comment utiliser la carte du Japon et le lexique que vous avez placés à la fin du livre. Ils

Zaza s'en va

se demandent comment vous avez eu l'idée d'écrire ce livre. Avez-vous mis longtemps ? Ils voudraient savoir si vous avez écrit d'autres ouvrages.

Je dois répondre aux mêmes questions que dans les autres classes, mais c'est le professeur qui les pose. Les élèves écoutent sagement. On entendrait une mouche voler. Morbius m'a raconté qu'un de ses professeurs interdisait aux élèves de tousser. Celui qui désobéissait devait sortir et aller demander une punition au surveillant général. Tiens, je devrais demander à Morbius de me raconter sa jeunesse. Je pourrais en tirer un récit pour Je Bouquine, comme je l'ai fait pour Kama.

Une demi-heure d'entr'acte avant la seconde séance. On me convie à une petite collation dans la salle des professeurs. Plusieurs enseignants sont présents, ainsi que le gros principal. Je surveillerais mon cœur, si j'étais à sa place. Il est entouré d'un halo de buée, comme un paquet de surgelés que l'on vient de sortir du freezer. Il discute bruyamment avec le professeur de français autoritaire qui parlait à la place des élèves. Il engloutit presque toutes les cacahuètes salées et boit quatre ou cinq verres de vin dans le feu de la conversation, sans paraître contrôler ses gestes, comme si son esprit était ailleurs. Moi, je me contente de jus de pomme (reconstitué à partir de concentré – beurk). Je n'ai pas envie de tituber devant la prochaine classe.

Romain m'amène dans le CDI. Centre de documentation et de, euh, initiative ? illustration ? imagination ?

Je rencontre la dernière classe de la journée. Ouf ! Je sens que ma voix commence à faiblir.

- Vous n'avez pas de professeur ?
- Elle est en congé de maternité, Mdamame.
- La remplaçante est partie en Italie pour suivre son mari.
- La remplaçante de la remplaçante passe un examen.

La documentaliste étant absente elle aussi, c'est une stagiaire très énergique qui s'occupe de la classe. Elle court dans tous les sens pour forcer les élèves à cracher leurs chewing-gums. Soudain, elle saisit un de mes livres sur le présentoir et l'abat sur la tête d'un blondinet agité.

Zaza s'en va

– Eh oh, tapez-le avec autre chose que mon livre. C'est pas fait pour ça !

Mon éditrice m'a bien dit que mon livre était trop gros et qu'il assommerait les lecteurs.

Une fois de plus, je raconte mes voyages au Japon avec Tamara, je prononce quelques mots de japonais, je dessine deux ou trois caractères chinois pour expliquer comment on les lit. Dans cette classe, une grande fille assise au premier rang, Fatima (j'apprendrai son prénom quand je lui dédicacerai mon livre), monopolise la parole comme le professeur autoritaire tout à l'heure. Les autres élèves ont l'habitude. Comment pourraient-ils l'en empêcher ? Je n'ai jamais rencontré une personne aussi volubile et aussi curieuse. Elle veut tout savoir sur mon livre, sur mes études de médecine, sur les chapeaux de Tamara. Je m'efforce de varier mes réponses par rapport aux séances précédentes, car je ne veux pas ennuyer Romain.

– Comment êtes-vous devenu écrivain, Madame ?

– Quand j'étais enfant, à force de lire et de relire *Les quatre filles du docteur March* et *Alice au pays des merveilles*, j'ai commencé à me prendre pour un personnage de roman. Je me racontais ce qui m'était arrivé à l'école, ou bien je m'inventais des aventures extraordinaires. Plus je lisais, plus je formulais mes pensées et mes souvenirs comme des textes romanesques. Je ne transcrivais pas ces œuvres mentales sur le papier parce que j'étais paresseuse. Et puis j'ai fini par le faire.

– C'est quoi, le message, dans votre livre ?

– Le message ? Euh, j'ai oublié de mettre un message. Ou alors : “Si vous voulez savoir la suite, tournez la page.”

Fatima a posé tellement de questions qu'elle se trouve momentanément prise de court. Les grands garçons qui somnolent dans le fond de la classe en profitent.

– Z'aimez le rap, Madame ?

– Madame, eh, Madame. Z'avez déjà écrit un livre sur le basket, Madame ?

– Mon petit frère aime beaucoup le rap. Le basket ? Euh, je ne suis pas sûre que cela me tente d'écrire un livre sur le basket. Chacun son truc.

La dernière question en inspire une autre à Fatima.

– Est-ce que vous avez écrit des histoires policières ?

Zaza s'en va

- Non. Juste l’histoire de ma grand-mère et *Le petit samouraï*.
- Oui, mais vous avez dit que vous en aviez d’autres dans vos tiroirs, qui ne sont pas parus.
- Laisse-moi réfléchir. Non, dans mes tiroirs non plus, je ne vois aucun roman policier. Toi, tu lis des polars ?
- J’aime Agatha Christie, Fredric Brown, William Irish, Ed MacBain, Elmore Leonard et Raymond Chandler.
- C’est déjà pas mal. Malheureusement, je ne crois pas que je puisse écrire aussi bien que Chandler. Remarque, je pourrais peut-être essayer. Il faut que quelqu’un meure, évidemment. Je n’aime pas trop ça.
- Eh, oh, vous blaguez ? Dans votre livre, tout le monde meurt. C’est super-gore, en plus. Quand Yoshitsune se fait hara-kiri, à la fin, j’ai carrément chiâlé.
- Hmm, tu as raison. Mais bon, des guerriers du douzième siècle qui meurent à la guerre, ça paraît normal. Ils seraient morts de toute façon à l’heure qu’il est.
- Vous n’avez qu’à écrire un polar qui se passe au Moyen-Âge. Vous nous avez dit que vous préparez un livre sur Jeanne d’Arc.
- Ah oui. Jeanne d’Arc organiserait elle-même sa mort avec des complices, pour provoquer un soulèvement populaire et bouter les Anglais hors de France.
- Ça fait pas un polar, Mdame.
- En fait elle s’évade la veille de son exécution.
- Qui brûle, alors ?
- Un Anglais, de préférence un très méchant. Jeanne et ses copains lui ont donné une décoction de champignons pour qu’il délire et ne se rende compte de rien, et puis ils lui ont mis les vêtements de Jeanne.
- Si vous dites ce qui se passe, il n’y a pas de mystère.
- Je suis l’auteur, donc je dois savoir ce qui se passe. Le lecteur l’apprendra seulement à la fin, bien sûr. Les Anglais croient qu’ils ont brûlé Jeanne, mais ils tombent dans des embuscades. Les rescapés font leur rapport au capitaine Falstaff : “*We’ve been attacked by the sorcière... I recognized her, captain !*” Le capitaine n’y croit pas, mettez-

Zaza s'en va

vous à sa place : “*But you saw her burn.*” “*Then it was her fantôme ! We are foutus, captain !*”

– Sorcière, c’est pas un mot anglais, M^dame. Ça se dit *witch*. Et fantôme, c’est *ghost*. Et foutus, c’est pas anglais non plus.

– C’est pour que vous compreniez mieux. Bref, le lecteur devine que Jeanne est vivante avec quelques pages d’avance sur les Anglais, mais il se demande comment c’est possible. Comme Michel Strogoff. On finit par apprendre qu’il n’était pas vraiment aveugle.

– Qui ça ?

– Michel Strogoff, un chanteur à Star Academy il y a quelques années. Quand ils ont découvert qu’il faisait semblant d’être aveugle pour apitoyer le jury, ils l’ont chassé de l’émission.

– Et un roman de science-fiction, vous en avez écrit, M^dame ?

– J’ai essayé, une fois, mais j’ai buté sur la question des extra-terrestres. Je trouve invraisemblable qu’ils soient exactement comme des humains avec juste des oreilles pointues. D’un autre côté, s’ils ressemblent à des pieuvres vertes bien gluantes, comme dans les Simpson, cela devient n’importe quoi. Je n’ai pas envie d’imaginer un dialogue entre deux pieuvres vertes.

– Vous n’avez qu’à écrire des romans de science-fiction sans extra-terrestres.

– Vous connaissez Philippe K. Dick ? Il a écrit le roman dont on a tiré le film *Blade Runner*, par exemple. Les personnages du roman et du film sont soit des êtres humains, soit des robots qui ressemblent à des êtres humains, les répliquants. Le héros tombe amoureux d’une répliquante. À la fin, il se demande s’il n’est pas lui-même un répliquant. Il n’arrive pas à le savoir. L’avenir est toujours inquiétant, dans les romans de Philip K. Dick. Moi aussi, je crois, si j’écrivais des romans de science-fiction, ils seraient très sombres.

– Vous pourriez écrire une histoire qui se passe aujourd’hui, M^dame, avec des jeunes.

– Ah, tu as raison. Je pourrais écrire un livre sur mon petit frère. Au moins, il le lirait.

– Il lit pas les bouquins de sa sœur ?

Zaza s'en va

– Il lit mes manuscrits en diagonale et les trouve toujours parfaits. Ça ne m'avance à rien. J'aimerais mieux qu'il trouve des trucs à améliorer.

Vers la fin de la séance, je remarque que les élèves deviennent nerveux. Les grands garçons du fond regardent dans la cour.

– Les pompiers, Mdamé !

– J'espère qu'il n'y a pas le feu.

– Non, c'est l'ambulance des pompiers.

– Nous avons presque fini. Vous pourrez aller voir ensuite.

Alors que je suis en train de ranger mes livres et mon cahier dans mon sac, après la petite cérémonie des dédicaces et des autographes, la responsable du CDI entre dans la classe en courant. Elle est toute rouge.

– Le principal a eu un malaise. Les pompiers sont là.

– J'espère que ce n'est pas trop grave.

– Peut-être que si.

– C'est curieux, j'avais l'impression qu'il n'allait pas très bien, tout à l'heure. Vous l'avez remarqué, Romain ?

– Oui. Il respirait bruyamment.

– S'il se sentait mal, il n'aurait pas dû boire autant de vin, à mon avis.

Nous descendons dans la cour. Nous nous approchons de l'ambulance. Le capitaine des pompiers secoue la tête. Nous comprenons ce qu'il nous dit sans qu'il ait besoin de parler : "Il est mort."

Les élèves et les professeurs s'agitent et bourdonnent comme les abeilles d'une ruche à laquelle on aurait donné des coups de bâton. Je sens que mon humeur ne peut pas s'accorder à la leur, parce que je ne connaissais pas le principal. Son incursion dans ma vie a été très brève. Apparue, disparue.

Tiens, Fatima.

– Ils vont peut-être vous donner une journée de congé.

– Vous savez ce que je crois ? Il a été assassiné !

– Tu lis trop de romans policiers. En tout cas, j'ai un alibi : je faisais le clown dans la classe au moment du crime.

Zaza s'en va

Romain s'approche de moi.

– Je dois vous conduire à Thionville.

– Allons-y. Cela ne sert à rien de rester ici. Au revoir, Fatima !

Nous montons dans la voiture. J'aimerais bien pouvoir plaisanter un peu, pour exorciser le spectre de la mort. Je n'aime pas beaucoup le voir, celui-là, même de loin. Au douzième siècle, ça va. Si j'étais assise à côté de Nestor ou de Petit Toni, ou même d'Artémise Bix, je n'hésiterais pas à me moquer du gros principal, mais j'ai peur de heurter la sensibilité de Romain. C'est un jeune homme très émotif, je l'ai remarqué. Oh oh, ses mains tremblent.

– Ça ne va pas, Romain ? Arrêtez-vous. Je peux prendre le volant, si vous voulez.

– Oui, je crois que ça vaudrait mieux. Tous ces arbres au bord de la route, c'est dangereux. Un mort, ça suffit.

– Je vais conduire encore plus sagement qu'à mon habitude.

Je m'installe à l'hôtel du Grand Cerf de Thionville. Bel hôtel à l'ancienne. Comme je ne crains plus d'être huée et sifflée par les élèves pour mes samouraïs homonymes, je suis très détendue. J'observe avec indulgence la moquette usée et je souris quand la réceptionniste ne trouve pas mon nom sur sa liste. Ils m'ont inscrite à E pour Élisabeth au lieu de J pour Jammes, ce n'est pas méchant.

Quelques auteurs sont en train de bavarder au bar. Ils se connaissent tous. Moi, je suis la petite nouvelle. Je sens que je ne vais pas réussir à m'intégrer à ce club. Déjà, il faudrait que je boive du whisky et ça, c'est non. En attendant le dîner de gala, qui doit se tenir en présence du maire, du préfet et du sous-préfet, du président du conseil régional et de divers autres notables, je préfère monter dans ma chambre. Je suis moulue. Je sens une fatigue pesante dans tous mes muscles, comme si j'avais porté des haltères de cent kilos.

Ah, une vraie salle de bains, avec une authentique baignoire ! Les robinets sont rouillés, l'eau aussi. C'est pittoresque, presque émouvant. Cela me rappelle la maison de campagne de Jacques et Kama.

Pendant que mon bain coule, j'ouvre mon cahier pour y noter les événements de cette journée mouvementée. Une élève a posé une question très intelligente.

– M'dame, comment savez-vous qu'un paragraphe n'a plus besoin d'être modifié ?

Zaza s'en va

Devant je ne sais plus quelle classe, j'ai dit que mon bureau était bordélique et que les dissertations m'avaient toujours emmerdé. Voyant que les élèves souriaient en entendant mes gros mots, qui les changeaient du langage de leurs professeurs, j'en ai ajouté quelques uns. Un grand dadais m'a demandé :

– Madame, vous parlez comme ça aux gens à qui vous dites “vous” ?

Je relis mes notes. Tiens, c'est bizarre. L'homme aux iris, ce matin : “J'expédierai le colis à seize heures... Georges Brassens.” Je n'y avais pas fait attention. Je me disais que c'était un représentant en disques. Oui, mais maintenant que le principal du collège Georges Brassens est mort à seize heures... D'ailleurs, quand on doit poster un colis, on ne précise pas l'heure d'expédition. C'est louche, c'est très louche. J'entends encore Fatima : “Vous savez ce que je crois ? Il a été assassiné !”

De toute façon, j'avais l'intention d'aller me promener avant le dîner. Je renonce à mon bain. Le hall de l'hôtel contient un présentoir dans lequel je trouve un plan de la ville. Voyons : la gare, l'hôtel de ville, la poste. Ah, le commissariat ! C'est à dix minutes à pied. Cela ne coûte rien d'y faire un petit tour.

Le mot “commissariat” ne leur convient plus ; ils nomment cet endroit “hôtel de police”. Un jeune homme blond, portant une chemise à carreaux genre cowboy, un pantalon noir et des Nike Air (beaucoup plus commodes pour courir après les bandits que les antiques semelles à clous), est seul dans la salle.

– Je voudrais voir le commissaire.

– C'est à quel sujet ?

– Euh... Quelqu'un est mort.

– Suivez-moi.

Il m'introduit dans une pièce décorée de boiseries anciennes et s'assoit derrière un grand bureau.

– Je suis le commissaire Aubertin. Alors dites-moi, qui est mort ?

– Le principal du collège de Niederberg.

Je lui explique toute l'affaire : l'homme aux iris, le colis à expédier à seize heures, les gouttes de sueur sur le front du principal.

Zaza s'en va

– Sur le moment, j'ai cru qu'il avait chaud, mais maintenant, à la réflexion, je pense qu'il craignait quelque chose.

– Un meurtre ? Allons-y !

– Où ça ? À Niederberg ?

– Il faut examiner le corps. Si cela vous intéresse, si vous avez le temps.

– Bien sûr.

Il n'a pas l'air de se demander ce qu'il doit faire. Un homme énergique. Je tente de m'imaginer à sa place : je réfléchirais, j'hésiterais... Il téléphone aux pompiers de Niederberg. Ils ont amené le corps à l'hôpital, où il est apparu qu'il était trop tard pour tenter de le ressusciter. Il se trouve dans la morgue de l'hôpital.

Pour la deuxième fois en deux jours, un homme me conduit de Thionville à Niederberg. M. le commissaire Aubertin roule beaucoup plus vite que M. Lemoine et ne s'égare pas du côté du Luxembourg. Je lui raconte les épisodes les plus récents de ma vie : les livres pour la jeunesse, la tournée des collèges de Lembach et de Niederberg en compagnie de Romain.

Une jeune interne de garde nous emmène dans le sous-sol de l'hôpital. Il me semble qu'elle plaît au commissaire, et réciproquement. Je ne suis pas du tout jalouse, parce que je n'ai jamais aimé les hommes blonds, et s'il fallait choisir je préfère Romain. Je ne vois pas pourquoi je pense à cela devant le cadavre de ce pauvre principal. Il n'est pas rangé dans un grand tiroir comme au cinéma, mais posé sur une table de marbre et couvert d'un drap.

L'interne lit la fiche du cadavre et soulève le drap.

– Il présente tous les signes caractéristiques d'un arrêt cardiaque. La seule particularité, c'est ce gros hématome derrière la tête. Nous pensons qu'il se balançait sur sa chaise et qu'il est tombé en arrière.

Le commissaire n'hésite pas à empoigner la tête pour palper l'hématome.

– Il est tombé et le choc a déclenché une crise cardiaque ?

– C'est possible. Ou bien la crise cardiaque l'a déséquilibré et il est tombé.

Il se tourne vers moi.

– Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

Zaza s'en va

– En le voyant au collègue, j'avais pensé qu'il était cardiaque. Mais maintenant, je pense autre chose. Supposons que quelqu'un ait voulu le tuer. L'assassin aurait pu l'assommer d'un coup de matraque, puis lui injecter un produit qui déclenche une crise cardiaque.

L'interne me regarde comme si j'étais folle.

– Des arrêts du cœur, nous en recevons tous les jours. C'est ce qu'on appelle une mort naturelle. On ne peut pas voir des assassinats partout.

Le commissaire pose la main sur son bras, comme pour l'amadouer.

– Certains indices nous laissent penser... Nous avons des soupçons. Mademoiselle Jammes est interne en médecine, comme vous. Pourriez-vous rechercher des traces de piqûre ?

Je jette un petit coup d'œil à ma montre. Il me semble que mes chers collègues entament leur dîner de gala en compagnie du sous-préfet et de son épouse. Bah, la morgue est plus intéressante. J'ai déjà vu, et même disséqué, des cadavres à l'hôpital à Paris, mais il n'était jamais question d'assassinat. J'aurais dû conseiller à Fatima de lire des polars de Patricia Caldwell. Il y a aussi toutes ces séries à la télé, NCIS, la médecine scientifique à l'œuvre, mais les histoires sont trop extravagantes. Comment recherche-t-on des traces de piqûre ? L'interne s'éloigne. Je m'attends à la voir revenir avec quelque appareil ultra-moderne, comme à la télé. C'est ridicule : elle rapporte une vulgaire loupe. Elle examine les bras, le cou et la poitrine du cadavre.

– Vous aviez raison : une personne qui sait s'y prendre a effectué une injection directement dans le cœur. Sans doute de la digitaline. Il est mort instantanément. Je vais demander une dissection pour confirmer mon hypothèse. Téléphonnez-nous demain. Mais que faites-vous ?

– Je le dessine. En voyage, je note et je dessine. C'est une habitude que j'ai prise.

Zaza s'en va



Soudain, poussée par une sorte d'intuition, je saisis l'extrémité droite de son collier de barbe et je tire un coup sec. J'aurais l'air bête si rien ne se passait. Heureusement, mon intuition était juste : la barbe se décolle entièrement !

Alors que l'interne paraît plus offensée qu'étonnée par mon geste, le commissaire éclate de rire.

– Une fausse barbe ! Eh bien vous, dites donc... Chapeau ! Cette affaire devient de plus en plus intéressante.

– J'ai toujours eu envie de tirer la barbe de mes professeurs, quand ils en avaient une, mais je n'ai jamais osé.

J'emprunterais volontiers la loupe de l'interne pour regarder le cadavre sous toutes les coutures. J'ai toujours aimé les plaisanteries morbides. Je passe une excellente soirée ! En vérité, je n'ose pas trop soulever le drap pour voir les parties de l'anatomie que l'on cache habituellement. Je peux au moins regarder ses pieds, qui dépassent du drap. Les ongles de ses petits orteils sont noircis, d'où je déduis qu'il portait des chaussures trop petites. Au

Zaza s'en va

moins, il n'aura plus jamais mal aux pieds. Une étiquette est accrochée à son gros orteil droit : "Bichsendorfer."

– Excusez-moi, chère consœur. Qu'est-ce que c'est, "Bichsendorfer" ?

– C'est son nom.

– M. Bichsendorfer... Un drôle de nom.

– Mais non. C'est un nom de la région.

– Tout de même. Je me comprends.

Je remonte dans la voiture du commissaire. Je connais Niederberg comme ma poche, maintenant, donc je remarque qu'il ne se dirige pas vers la route de Thionville.

– Vous allez au collège ? Il sera fermé, à cette heure-ci.

– Nous parlerons au gardien. Il a peut-être vu quelque chose.

Le gardien a effectivement vu l'assassin.

– Un homme très grand. Il m'a dit qu'il avait rendez-vous avec M. le principal pour une histoire de... hmm, vous savez, les ordinateurs... la fibre...

– La fibre optique ?

– Oui. Il devait s'occuper du raccordement du collège à la fibre... enfin, comme vous dites.

– Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel, au sujet de M. Bichsendorfer, ces derniers temps ?

– Il paraissait soucieux. Depuis que sa femme est partie, ce n'était plus le même homme.

– Elle est partie ?

– L'année dernière, avec leur petit garçon. On dit qu'il s'est mis à boire. Attendez, je vais demander à ma femme. (Il se tourne vers l'intérieur de sa loge et parle plus fort). Ce monsieur est de la police. Il me demande si j'ai remarqué quelque chose, au sujet de M. le principal.

Une personne entre dans la pièce. Une jeune fille grande et mince. Pas la femme du gardien, plutôt sa fille. C'est bizarre, j'ai l'impression de l'avoir déjà vue.

– Moi, j'ai remarqué quelque chose !

– Fatima ! Tu habites ici ?

Zaza s'en va

– Hé oui.

– M. le commissaire, je vous présente Fatima. Elle est élève du collège, je l'ai vue cet après-midi.

– Qu'avez-vous remarqué, mademoiselle ?

– L'autre jour, le principal, il est venu au collège en Porsche.

– En Porsche ? Tiens, tiens.

– Je lui ai demandé si c'était une Porsche, parce que je n'étais pas sûre. Il m'a dit que oui, que c'était la voiture d'un ami à lui, qu'il l'essayait pour la journée.

Le commissaire réfléchit un moment, puis se tourne vers le gardien.

– Pourriez-vous me dire où il habitait ?

– Vous devez sortir de Niederberg par la route de Strasbourg. Vous roulez dix kilomètres à peu près et là, vous tournez à droite. Vous arrivez dans un village, Schönviller. Là-bas, il faudra demander la maison de M. Bichendorfer.

Fatima propose de nous conduire. Le commissaire hésite, mais je lui fais signe d'accepter. Dans la voiture, j'interroge Fatima.

– Pourquoi pensais-tu que le principal avait été assassiné ?

– Il venait téléphoner dans son bureau au milieu de la nuit. Il entra dans le collège sans faire de bruit. Mon père ne l'a jamais remarqué. Au lieu d'allumer la lumière, il éclairait le cadran du téléphone avec une lampe de poche. Il me donnait des lettres ou des paquets à poster, comme s'il avait eu peur d'aller à la poste lui-même.

– Vous ne vous souvenez pas des adresses, par hasard ? demande le commissaire.

– C'était toujours la même adresse. À Paris, une boîte postale. Alors il a vraiment été tué ?

– Peut-être, mais il vaut mieux ne pas en parler. Je peux compter sur votre discrétion, mademoiselle ?

– Secret de l'enquête ? Je vous promets que je ne dirai rien à personne !

Il est neuf heures du soir quand nous arrivons à la maison du principal, mais il fait encore jour. Pendant que le commissaire examine le pavillon de l'extérieur, Fatima s'approche du garage, sort un couteau suisse de sa poche, ouvre la porte je ne sais comment.

Zaza s'en va

– Eh, venez voir ! dit-elle en riant.

Une grande voiture de sport, dont le capot s'orne d'un jaguar stylisé, luit dans la pénombre. Nous refermons la porte et repartons à Niederberg, où nous déposons Fatima, puis à Thionville. Le commissaire paraît très content.

– Les gens de Paris m'ont signalé un trafic de voitures volées à destination des pays de l'est. Ils m'ont demandé d'être vigilant. Le principal connaissait bien la région. Il passait les voitures de l'autre côté.

– Je vais vous dire ce que j'imagine. Les gens qui l'ont engagé lui ont dit qu'on le reconnaissait trop facilement, à cause de sa barbe. Au lieu de la supprimer complètement, il l'a rasée et remplacée par une fausse. Il l'enlevait quand il devait livrer une voiture. S'il était arrêté pour un contrôle quand il passait la frontière, c'était "signes particuliers : néant".

– Je commencerai une petite enquête demain. Nous devons trouver pourquoi son salaire ne lui suffisait pas. Il avait peut-être une maîtresse dépensière.

– Il faudra vérifier la liste des clients de l'hôtel du Luxembourg.

– L'assassin ? Il a pu s'inscrire sous un faux nom.

– Oui, vous avez raison... Eh, mais la voiture ? Il a dû montrer son permis de conduire pour louer la voiture !

– Comment savez-vous qu'il a loué une voiture ?

– Une Twingo neuve, beaucoup trop petite pour lui. Vous savez ce que je pense ? Il l'a peut-être louée à la gare de Thionville, tout simplement.

– Il serait venu en train... C'est possible. En tout cas, nous pouvons aller voir à la gare.

Le chef de gare adjoint nous ouvre le bureau des locations de voiture. Le commissaire examine le registre.

– Ils ont loué deux Twingo aujourd'hui. La première à un homme âgé de soixante ans, la seconde à Joseph Merlino, trente-quatre ans. Je suppose que c'est notre homme.

– Regardez, j'ai trouvé un horaire. S'il a tué le principal à Niederberg vers quatre heures, il n'a pas pu rendre la voiture à Thionville et prendre le train de 16h15. Le seul autre train, c'est celui de 18h15.

Zaza s'en va

- Vous avez certainement raison, mais cela ne nous avance pas beaucoup de le savoir.
- Ce train n'est pas encore arrivé à Paris.
- Pas bête. Je vais téléphoner aux gens qui enquêtent sur le trafic de voitures, ceux qui m'ont demandé d'être vigilant. Un homme très grand, aux sourcils broussailleux, des iris bleus et blancs sur sa cravate. Ils vont le cueillir à l'arrivée.
- Surtout pas !
- Eh, je ne vous dis pas comment écrire vos livres, alors laissez-moi faire mon métier.
- Au lieu de le cueillir à l'arrivée, il faut le suivre discrètement. Si c'est un tueur professionnel, quelqu'un l'a engagé. Cela ne donnera peut-être rien, mais si ça marche, vous remonterez à la source !
- Hmm, ce n'est pas absolument stupide... Cela vaut la peine d'essayer. Vous venez avec moi au commissariat ?
- Il vaut mieux que j'aie à l'hôtel du Grand Cerf. Ils donnent un dîner de gala pour les auteurs, en présence du maire et du préfet. J'ai sûrement déjà raté les hors d'œuvre.
- Leur restaurant est renommé dans toute la région. Vous allez vous régaler.
- Hélas ! J'arrive au moment du dessert. Après avoir bu plusieurs verres de vin de la Moselle après leur whisky, les auteurs sont très gais. Un grand brouhaha rebondit sur les murs de la salle à manger. J'aperçois Artémise Bix dans un coin, entourée de certains des auteurs dont elle disait les pires horreurs hier soir. Elle a l'air de bien s'amuser.
- M. Lemoine-Tisch, l'ordonnateur de la cérémonie, se lève pour m'accueillir :
- Comment allez-vous ? La journée s'est bien passée ?
- Oui, je vous remercie.
- J'ai eu le collège de Lembach au téléphone. Ils sont très contents. Ils ont dit que vous avez parlé du Japon et que les élèves ont appris beaucoup de choses.
- Moi aussi, j'ai appris des choses.
- Dans la confusion des voix et des rires, j'entends mon nom.
- Élisabeth ! Ici ! J'ai une place pour vous.
- Tiens, Romain... Ils vous ont invité, finalement ?

Zaza s'en va

– Le sous-préfet et sa femme, ou la sous-préfète et son mari, ont été retenus au dernier moment, ce qui a libéré deux places. Vous avez raté une délicieuse tourte au saumon et aux pointes d'asperge. Tenez, il reste une petite part de charlotte aux trois fruits rouges.

Il me présente aux deux autres convives assis à la table : un auteur de livres documentaires sur les animaux et une illustratrice. Quand ils apprennent que j'ai rencontré des élèves pour la première fois, ils me demandent si j'ai aimé cet exercice.

– C'était épuisant. Artémise Bix, qui a beaucoup d'expérience, m'a conseillé de parler dans mon souffle, mais cela ne s'improvise pas. J'aurais dû m'entraîner. Elle dit qu'elle suce des pastilles. Ma voix a vite donné des signes de faiblesse.

– On apprend à s'économiser, déclare le spécialiste des tigres et des baleines. Moi aussi, la première fois, je suis remonté dans ma chambre, je me suis allongé sur mon lit pour me reposer en attendant le dîner, et je me suis réveillé pour le dessert !

Je ne déments pas cette interprétation de mon retard. Je ne vais pas raconter mes aventures à la morgue dans une assemblée d'écrivains, car ils en feraient tout un roman. Je remarque que Romain (qui, me semble-t-il, ne s'est pas encore complètement remis de ses émotions), ne raconte pas non plus la mort du principal. Il me félicite.

– Vous avez réussi à captiver vos auditoires. Je les ai bien observés. Ils ne se sont jamais ennuyés. Moi non plus, d'ailleurs.

– Les élèves du premier rang ne s'ennuyaient peut-être pas, mais je crois que je n'atteignais pas ceux qui somnolaient dans le fond de la salle. Devant la troisième et la quatrième classe, j'avais l'impression de radoter. Je me disais : "Attention, ça, je le leur ai déjà raconté. Ou bien est-ce à la classe précédente ?" À chaque instant, je craignais d'être interrompu : "Madame, vous l'avez déjà dit !" Ou peut-être qu'ils étaient contents de voir un adulte radoter. J'aurais dû mieux préparer mon affaire. J'aurais dû apporter des trucs, des livres japonais, des images, des bandes dessinées. C'est un travail d'animateur. Je ferai mieux la prochaine fois.

À la fin du repas, le maire et le président du conseil régional prononcent des discours parfaitement inutiles sur l'importance de la lecture et le rôle essentiel des auteurs de livres pour la jeunesse. "Le livre est un formidable outil de communication", affirme le maire. J'aperçois la silhouette discrète de M. le commissaire Aubertin, tapi dans l'ombre

Zaza s'en va

à l'entrée de la salle. Il m'adresse un petit signe de la main. Je prie mes camarades de bien vouloir m'excuser et je vais le rejoindre.

– Votre intuition était juste. Ils l'ont repéré à la descente du train. Les sourcils broussailleux, les iris bleus et blancs sur la cravate. La description était parfaite. Ils vont le suivre. Dites, vous m'avez l'air très amie avec l'homme en salopette.

– Romain ? C'est lui qui m'a conduit dans les collèges. Je ne cours pas après les hommes en salopette, surtout mariés. J'ai une thèse de médecine à rédiger, moi.

Samedi 17 mars 2012

La Fête du livre de Basse-Lorraine se poursuit dans un salon de la mairie de Thionville. Je suis assise sagement derrière une table, prête à dédicacer mes ouvrages à qui voudra bien les acheter. Ma voisine de gauche est Artémise Bix, celle de droite cette nouille de Marie-Martine Marescaux, dont elle disait tant de mal hier. En arrivant, Artémise l'a embrassée comme si elles étaient les meilleures amies du monde, et maintenant, elles échangent les propos les plus chaleureux par dessus ma tête.

L'éditeur de Marie-Martine passe par là. Il montre l'un des livres posés sur la table, qui est aussi plat qu'une limande si j'en crois Artémise.

– Celui-ci marche bien, dit-il. Nous en sommes à deux cent mille exemplaires.

– Je croyais cent cinquante mille.

– C'est que tu n'as pas encore reçu les derniers chiffres. Au total, pour tous les livres, nous dépassons un million cinq.

– Tu es sûr? J'en étais à huit cent mille.

Alors moi, je peux diviser par mille. D'ailleurs une foule énorme assiège le stand de Marie-Martine Marescaux, et aussi celui d'Artémise Bix. Ça se bouscule, ça enfle, ça déborde. Les deux foules se rejoignent et cachent complètement mon propre stand. Eh, poussez-vous !

Une jeune fille courageuse réussit à fendre la foule en jouant des coudes.

– Madame, j'ai lu votre livre. J'adore !

– Merci.

– L'histoire de Kama dans Je bouquine, c'est mon histoire préférée.

Zaza s'en va

- Re-merci.
- D’ailleurs, vous êtes mon écrivain préféré.
- Attends un peu, tu vas voir comme je rougis.

Ça me console de ne pas vendre un million d’exemplaires. En fait, ça me coupe le sifflet. J’aurais dû répondre, avec la modestie qui est ma principale qualité :

- Mais voyons, ton écrivain préféré devrait être Jane Austen, ou Proust, ou Kafka.

Mardi 27 mars 2012

Je reçois un appel téléphonique de M. le commissaire Aubertin.

- Je viens à Paris demain. Il y a du nouveau. Si cela vous intéresse toujours.
- Bien sûr.
- Rendez-vous à onze heures devant le 20, boulevard du Montparnasse.

Mercredi 28 mars 2012

Je revois avec plaisir le commissaire.

– Ça y est. Merlino est allé chercher ses honoraires. Devinez qui lui a remis une grande enveloppe grise pleine de billets de cent euros ?

- Une grand-mère coiffée d’un chapeau de paille.

– Bravo ! Nous sommes devant son appartement. La concierge a préparé une clé pour nous. Venez. À quel moment avez-vous compris qu’elle était mêlée à l’affaire ?

– Quand j’ai découvert que le principal s’appelait Bichsendorfer. J’ai pensé que “Bix” était un nom de plume et qu’ils étaient cousins, ou quelque chose comme ça.

- Le principal était le cousin de son mari.

– Oui, je me suis dit que son mari, le garagiste, maquillait peut-être des voitures volées. Retaper des Bugatti, ça peut rapporter gros, mais ça coûte très cher.

– Elle savait ce qu’il faisait, mais elle suivait cela de loin. Quand il est mort, elle s’est occupée de la fermeture du garage. Elle a trouvé plusieurs voitures de luxe dans l’atelier de carrosserie. Elle a pensé qu’elle n’allait pas cracher sur quelques dizaines de milliers d’euros. Une fois qu’elle a commencé, elle s’est prise au jeu. Les voleurs de voitures qui venaient livrer la marchandise la fascinaient.

Zaza s'en va

– Je suis sûr qu'elle les étudiait pour en faire des personnages de roman.

Nous montons au dernier étage et entrons dans un appartement immense et somptueux. Des fenêtres du grand salon, on voit le dôme des Invalides, Notre-Dame, le Sacré Cœur – tout Paris ou presque. Dans un petit bureau, nous trouvons des piles de catalogues de voitures de luxe : Mercedes, BMW, Audi, Jaguar, Volvo, Range Rover. Non seulement les pages sont froissées et écornées comme si les catalogues avaient été souvent consultés, mais elles portent des indications au marqueur rouge : “Modèle très rare, à éviter”, “Version très demandée au Qatar”, etc. Une grande carte de France est punaisée au mur du bureau. Le commissaire me montre des points rouges sur la carte.

– Elle a profité de ses voyages dans les écoles de province pour développer le réseau. Elle est venue voir Bichsendorfer, le cousin de son mari, qui passait des voitures en Allemagne de temps en temps. Elle trouvait qu'il n'était pas assez productif. Elle a eu l'idée de la fausse barbe.

– Pour qu'il passe la frontière discrètement.

– Et aussi, pour qu'il joue au casino sans se faire remarquer.

– Il jouait au casino ?

– Nous l'avons appris par Fatima, qui a effectué sa petite enquête je ne sais pas comment. C'est un truc classique pour blanchir de grandes quantités d'argent. Si des Russes ou des Qataris vous achètent des voitures, vous vous retrouvez peut-être avec des tas de dollars sur les bras. Vous ne pouvez pas changer des milliers de dollars à la banque. Cela laisse des traces, il y a des caméras. Dans les casinos, où les clients russes et qataris sont les bienvenus, on peut payer les jetons en dollars. À la fin, quand vous rendez les jetons qui vous restent, le casino vous donne des euros.

– Et notre chère Artémise, qu'est-elle devenue ?

– Elle nous a filé entre les doigts. Elle est très forte. Elle a remis l'enveloppe à Merlino au milieu de la gare de Lyon, à une heure de grande affluence. Les policiers voulaient absolument capturer Merlino, qui était un tueur professionnel. Ils étaient nerveux, mettez-vous à leur place. Il a commencé à se débattre. Elle a profité de la confusion pour disparaître dans la foule.

– Bah, tant mieux pour elle.

Zaza s'en va

– Ce n'est pas une simple voleuse. Elle a commandité un meurtre. Nous sommes obligés de lancer un mandat d'arrêt international.

– De toute façon, les victimes des vols ne vont pas récupérer leurs Mercedes et leurs Porsche.

– Les compagnies d'assurances les ont remboursés depuis longtemps. Maintenant, elles vont saisir cet appartement.

– Je me demande où elle est partie. Peut-être quelque part en Californie.

– Chez son fils ? Pourquoi pas à Singapour chez sa fille ?

– C'est un État policier, soit dit sans vouloir vous offenser. Je n'irais pas me réfugier là-bas si j'étais recherché par Interpol. La Californie, c'est plus sympathique.

Pendant que nous déjeunons dans un petit restaurant japonais de Montparnasse, je repense au casino. La croupière du casino, le mari de la croupière du casino.

– Dites-moi, euh... C'est comment, votre prénom ?

– Louis.

– J'espère que vous n'allez pas m'arrêter pour délit de familiarité envers un fonctionnaire assermenté si je vous appelle Louis. J'en ai assez de dire "M. le commissaire."

– Je vous en prie. Je vous appellerai Élisabeth.

– Écoutez-moi, Louis. Je peux retourner à Thionville avec vous ?

– Si vous voulez.

– La Jaguar qui se trouvait dans le garage du principal... J'imagine que vous l'avez récupérée.

– Nous la gardons sous scellés dans le sous-sol de l'hôtel de police.

– Est-ce que vous avez trouvé sa carte grise ?

– Je ne me suis pas occupé des détails. Ils ont sans doute mis le contenu de la boîte à gants dans une enveloppe. D'habitude, une voiture volée n'a pas de carte grise. Les gens qui la rachètent, en Roumanie ou je ne sais où, fabriquent de faux papiers de leur pays.

– Oui, mais si elle avait une carte grise, on pourrait la revendre en Allemagne ou en Hollande comme une voiture normale. Cela rapporterait beaucoup plus d'argent.

– En effet. Eh bien, nous vérifierons tout à l'heure.

– C'est facile, de blanchir de l'argent dans un casino ?

Zaza s'en va

- On en perd un peu au passage.
- Je suppose qu'il n'est pas mauvais de connaître quelqu'un dans la place.
- Vous savez, au lieu d'écrire vos livres pour enfants, vous devriez vous lancer dans le roman policier. Puisque vous avez tout deviné, je peux vous le dire : nous surveillons le personnel du casino.

Nous prenons le train jusqu'à Thionville. Quand nous entrons dans l'hôtel de police, Louis interpelle un inspecteur moustachu.

- Quoi de neuf, Machard ?
- Nous avons arrêté l'une des croupières à la frontière du Luxembourg dans une Range Rover, avec cent mille euros en liquide dans une mallette.
- Elle s'est jetée dans la gueule du loup. La frontière la plus proche ! Elle a paniqué. Il existe des moyens plus discrets de disparaître dans la nature. Cela sentait le roussi, évidemment. Vous voyez, Élisabeth, le principal connaissait bien quelqu'un dans la place, comme vous le pensiez. La jeune Fatima nous avait d'ailleurs signalé qu'il jouait toujours à la même table.

Je me sens tout chose en apprenant l'arrestation de la croupière. Il faut que je pose une question à l'inspecteur, mais je connais déjà la réponse.

- Excusez-moi, monsieur l'inspecteur. Était-elle seule dans la voiture ?
- Non, son mari était avec elle. Ils sont en garde à vue tous les deux là-bas près de la frontière.
- Est-ce vous qui avez rangé les papiers de la Jaguar ? Avez-vous trouvé une carte grise ?
- Mais oui. Cela nous a paru bizarre. Il n'y a jamais de carte grise dans les voitures volées.

L'inspecteur apporte la carte grise. À son avis, elle est authentique. Une carte grise, c'est moins simple que ça en a l'air. De fines ondulations gris clair et gris foncé strient le papier. Un carré irisé est intégré au bas de la carte par je ne sais quel procédé.

Dans le train, Louis ressemblait à un jeune homme portant une chemise de cowboy. Nous avons parlé de livres pour enfants, du Japon et de divers autres sujets. Maintenant, il adopte l'attitude décidée de M. le commissaire.

Zaza s'en va

- Dites-moi, Machard, avez-vous perquisitionné chez la croupière ?
- Pas encore, monsieur. Nous attendions votre retour.
- Eh bien, je suis revenu. Venez, Élisabeth. Vous paraissez en savoir plus que nous sur le mari de la croupière.

Il dit cela avec un brin d'ironie dans la voix, qui me laisse soupçonner qu'il sait parfaitement qui est le mari de la croupière. Nous allons en voiture jusqu'à un petit pavillon de la banlieue de Thionville. L'un des deux prénoms inscrits sur la boîte aux lettres est Romain.

Une pièce entière est réservée au matériel de reproduction : l'ordinateur, le scanner, l'imprimante. Nous découvrons dans une armoire plusieurs rames de papier gris et de papier irisé fabriquées dans les Vosges, ainsi que toutes sortes de flacons et d'accessoires. Romain utilisait apparemment une colle spéciale pour incruster les carrés irisés dans le papier gris. La cave servait d'atelier. Nous y trouvons des plaques d'immatriculation vierges et une presse à emboutir.

Je suis bien malheureuse. Louis, qui est fin psychologue, comprend ce que je ressens.

– Vous êtes triste, Élisabeth, de perdre votre compagnon d'un jour ? Il sortira de prison dans trois ou quatre ans. Soyez patiente.

– Je l'ai trouvé sympathique, mais vous avez tort d'en tirer des conclusions hâtives, je vous l'ai déjà dit.

– Je m'en souviens très bien. Vous ne courez pas après les hommes en salopette.

Après avoir déjeuné avec Louis à Montparnasse, je dîne avec lui dans un restaurant marocain de Thionville.

– Dites, Louis, il reste une chose que vous ne m'avez pas encore expliquée. Pourquoi l'ont-ils tué, ce pauvre principal ?

– Figurez-vous que la folie du jeu l'a saisi. Au début, il s'est contenté d'écouler ses dollars, de les transformer en euros en jouant prudemment. Et puis, il a cru qu'il pouvait gagner le gros lot et se retirer dans les mers du sud. Il a perdu beaucoup d'argent. Des amis de Fatima qui travaillaient au casino l'ont sans doute repéré à ce moment-là. Même sans barbe, un gros bonhomme rougeaud qui perd des dizaines de milliers de dollars, cela ne passe pas inaperçu. Il a pris du retard dans ses versements à la Bix. Elle savait ce qui

Zaza s'en va

arrivait par la croupière. Le principal est allé à Amsterdam avec l'idée de passer de la drogue. Il devenait dangereux. Alors les autres ont décidé de l'éliminer. Sans votre manie de noter ce que disent les gens autour de vous, ils auraient réussi. Comment, vous notez aussi ce que je viens de dire ?